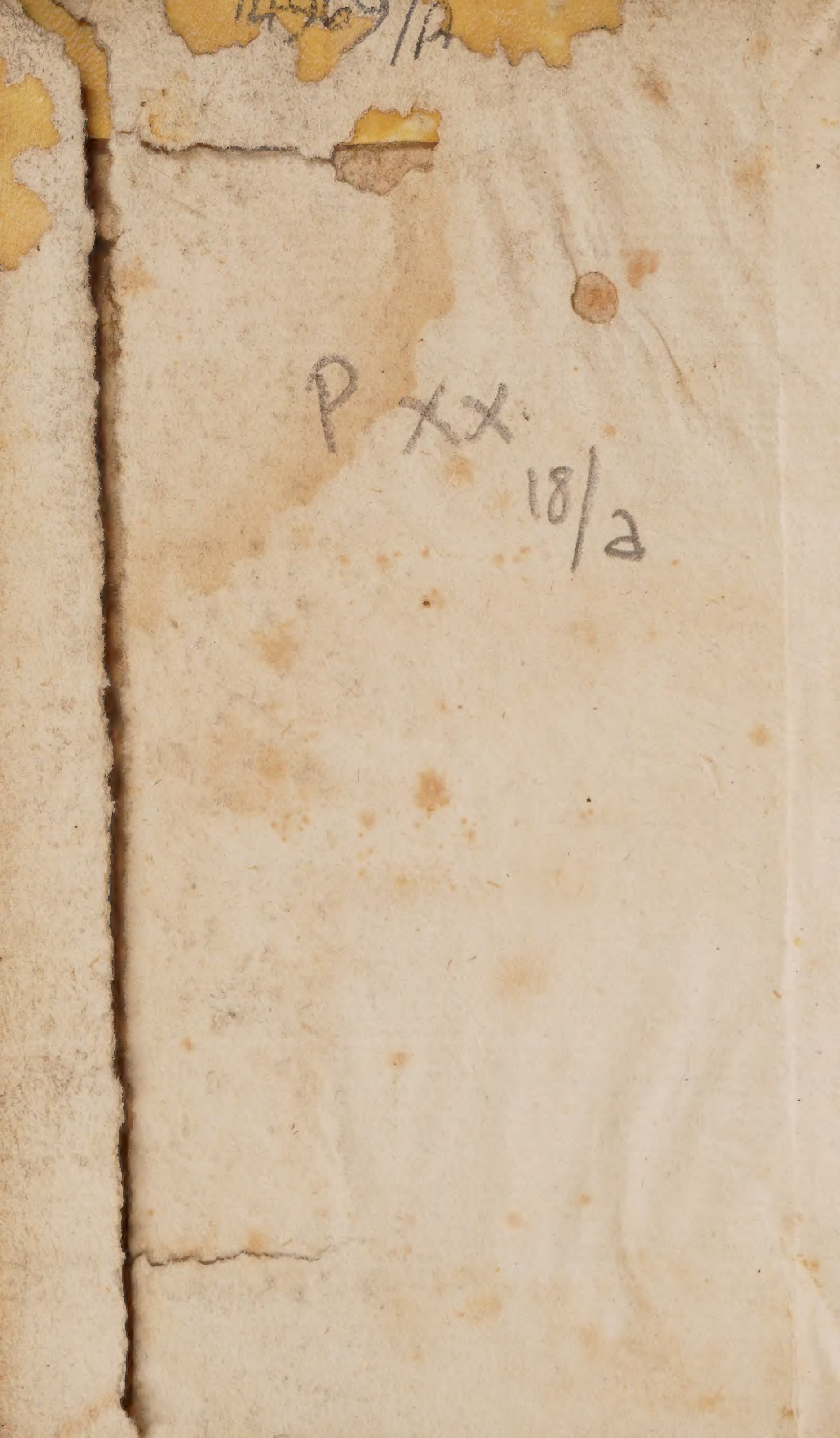

P XX
18/a

LETTRES CABALISTIQUES,

TOME CINQUIEME.

LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME CINQUIEME,

DEPUIS LA CXXXIX. JUSQU'À LA CLXIV.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. XLI.



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits Elementaires, & le Seigneur Aſtaroth.

LETTRE CENT TRENTE-NEUVIEME.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

TU ſais, ſage & ſavant Abukibak, que le ſort ordinaire des Jéſuites après leur mort, c'eſt d'être condamnés à deſ-

cendre dans nos infernales demeures. Ils y viennent effuïer le châtiment que méritent les perfécutions qu'ils ont faites fur la terre à de fort honnêtes gens. Ils y font punis des menfonges, des impoftures, des calomnies qu'ils ont mifes en ufage pour fe venger de leurs ennemis; ils y reçoivent la récompenfe que mérite leur déteftable & affreufe politique, à laquelle ils facrifient l'honneur, la probité & la Religion. La quantité qu'il y a de ces Réverends Peres dans l'Enfer, ne permettant pas qu'on puiffe les placer chacun dans un cachot particulier, on eft obligé de les mettre aujourd'hui deux enfemble; car il eft peu de damnés affez criminels, pour mériter d'en avoir un pour compagnon. Le nom de *Jéfuite* n'eft guères moins odieux dans ce monde-ci que dans l'autre; & lorfque les Diables veulent fe dire une injure fanglante, ils s'appellent *Ignaciens.* Il y a quelque tems qu'Arfaxa fe battit vivement avec Eliel qui lui avoit donné ce titre méprifable; & peu s'en fallut que ce dernier n'eût une jambe eftropiée ainfi qu'Afmodée, fi connu fous le nom de Diable boiteux.

Tu ne faurois croire, fage & favant Abukibak, combien cette maudite race Jéfuitique nous eft à charge dans l'Enfer; elle nous l'eft prefque autant qu'aux Vénitiens, & j'ôferois dire qu'à

tous

tous les Princes qui ne ſe laiſſent point ſéduire par leurs ruſes, & par leurs dangereuſes manœuvres. Non contens de diſputer encore ici avec les autres damnés, ils ſe reprochent actuellement leurs fautes paſſées; ils ſe diſent même des injures, & ils paſſeroient plus loin, & en viendroient aux coups, ſi nous n'allions faire finir leurs diſputes. Quelquefois elles nous amuſent, & nous les laiſſons durer juſqu'à un certain point. Je t'envoie le récit d'une dont j'ai été témoin, arrivée entre le Jéſuite Hardouin & le Jéſuite Jérôme Xavier, couſin de François Xavier, le ſeul des Ignaciens qui ſoit dans l'heureux ſéjour des Silphes, s'il eſt vrai qu'on puiſſe le regarder comme aiant été véritablement Jéſuite.



„ DIALOGUE

„ ENTRE LE JE'SUITE HARDOUIN, „ ET LE JE'SUITE JE'ROME „ XAVIER.

„ JÉROME XAVIER.

„ DITES tout ce que vous voudrez, „ vous ne viendrez jamais à bout de don- „ ner quelque excuſe raiſonnable pour „ juſtifier votre ſyſtême. En voulant fai- „ re tomber tous les Auteurs anciens, „ ſoit ſacrés, ſoit profanes, il n'a pas te- „ nu à vous que vous n'aiez jetté les „ hommes dans le Pyrrhoniſme le plus „ affreux. Eſt-il de plus grand crime que „ celui d'effacer entiérement de la mé- „ moire des hommes le ſouvenir de tou- „ te l'Hiſtoire ancienne ? C'eſt plonger „ dans le chaos les Nations les plus ci- „ viliſées, & les rendre égales à ces peu- „ ples barbares, qui n'ont aucune con- „ noiſſance de leur patrie & de leurs an- „ cêtres, & qui, ſemblables aux bêtes, „ n'ont d'autre notion de leurs prédé- „ ceſſeurs, que de ceux qu'ils ont vû vi- „ vre & mourir. Il falloit que vous fuſ- „ ſiez conduit par un eſprit bien diabo- „ lique, pour avoir voulu exécuter un

„ pa-

„ pareil deſſein. Non, je ne penſe pas „ qu'on puiſſe rien entreprendre de plus „ affreux, que de vouloir décréditer les „ Ouvrages les plus authentiques, & les „ faire paſſer pour des Ecrits fabriqués „ par quelques miſérables Moines.

„ HARDOUIN.

„ VOUS vous trompez. Je connois un „ crime beaucoup plus grand, & dont „ vous vous êtes rendu coupable. C'eſt de „ ſuppoſer de faux évenemens dans les „ Livres qu'on écrit, & de les remplir „ de menſonges, ſur-tout quand ces Li„ vres traitent de certaines matières qui „ ont quelque rapport à la Religion. Son„ gez à l'impudence que vous avez eue „ de corrompre tous les Evangiles dans „ l'*Hiſtoire de Jeſus-Chriſt*, que vous avez „ écrite en Perſan, & que vous avez ré„ pandue, qui pis eſt, dans toute la Per„ ſe, comme ſi c'étoit le véritable Evan„ gile. Pouvez-vous après cela, égaler „ mon crime au vôtre? C'étoit pour em„ pêcher que des impoſteurs, tels que „ vous, ne trompaſſent le Public, que „ j'ai voulu inſpirer de la méfiance pour „ les Ecrits qu'on regardoit comme les „ plus authentiques.

„ JÉROME XAVIER.

„ IL eſt vrai que vous vous y êtes pris „ d'une manière bien ſage & bien pru- „ dente. Vous avez dit des abſurdités ſi „ grandes, qu'il faudroit avoir perdu en- „ tiérement la raiſon pour faire la moin- „ dre attention à vos raiſonnemens. D'ail- „ leurs, où avez-vous appris que pour „ prévenir un mal, il ſoit permis d'en „ faire un cent fois plus conſidérable? „ Heureuſement votre ſyſtême n'a cauſé „ aucun préjudice à la Société civi- „ le, parce qu'il étoit trop fou; mais „ ce n'a pas été votre faute ſi vous a- „ vez ſi mal réuſſi. Il faut attribuer ce- „ la à votre ignorance, & non point à „ votre probité.

„ HARDOUIN.

„ IL vous convient bien de me trai- „ ter d'ignorant, tandis que toute la „ Société a publié, & publie encore „ que j'ai été un des plus grands gé- „ nies de l'Europe. Il y a même des „ Savans qui me haïſſoient, qui ont é- „ crit contre moi, & qui cependant ont „ dit que j'avois de la ſcience & de l'é- „ rudition.

„ JÉ-

„ JÉROME XAVIER.

„ EN vérité il falloit que ces Savans-
„ là fussent bien complaisans ; je ne le se-
„ rois point autant qu'eux , & je vous
„ prouverai que vous étiez Critique ri-
„ dicule, Humaniste ignorant , Théolo-
„ gien visionnaire, Imposteur dans vos ci-
„ tations, & puéril dans vos réflexions.
„ Voulez-vous une preuve de la ridicu-
„ lité de vos critiques ? Parmi un nom-
„ bre immense que m'offrent vos remar-
„ ques sur les Odes d'Horace , je me
„ contenterai de celle que me fournit
„ l'Ode Allégorique que ce Poëte a faite
„ sur les troubles de la République, qu'il
„ compare à un bâtiment agité par les
„ flots de la mer. *O Vaisseau* ! dit-il *,
„ *on va donc encore t'exposer aux flots d'une*
„ *mer*

* *O Navis ! Referent in Mare te novi*
Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus ;
Et malus celeri saucius Africo ,
Antennæque gemant, ac sine funibus .
Vix durare Carinæ
Possint imperiosius
Æquor ? Non tibi sunt integra lintea.
Non Dii , quos iterum pressa
Voces malo.
Quamvis Pontica pinus

 Sil-

„ *mer irritée ! Ne quittes point le port. Ne* „ *vois-tu pas que tes côtés ſont dépourvûs de* „ *rames, que tes antennes ébranlées gémiſſent* „ *ſous les coups de l'impétueux vent d'Afrique* „ *dont tu as été maltraité ? Il eſt impoſſible* „ *que tu réſiſtes à la fureur de la tempête, il* „ *te manque la moitié de tes agrets, & dans* „ *ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu* „ *puiſſes recourir une ſeconde fois. Quoique tu* „ *te vantes d'être conſtruit d'un bois, cru dans* „ *les forêts du Pont Euxin, ton illuſtre naiſ-* „ *ſance & ton nom célèbre ne te garantiront* „ *point d'être le joüet des vents. Les ſages* „ *nautonniers ne ſe repoſent point ſur les pein-* „ *tures qui ornent la poupe de leurs bâti-* „ *mens.*

„ Je ne penſe pas qu'on puiſſe rien „ voir de plus clair que cette allégorie. „ Tous les grands hommes qui ont fait „ mention de cette Ode, ont été du ſen- „ timent de Quintilien, qui reconnoît „ qu'Horace a eu en vûe les guerres qui „ menaçoient la République Romaine. „ Vous ſeul avez prétendu que Quinti- „ lien ſoutenoit ce ſentiment par une ex- „ plication forcée des deux premiers „ vers

Silvæ Filia nobilis;
Jactes & genus & nomen inutile,
Nil pictis timidus navita puppibus.
Fidit, tu niſi ventis
Debes, ludibrium cave.
Horat. Odar. *Lib. I. Ode XIV.*

„ vers de cette Ode * ; mais il faut être „ bien impudent, ou bien ignorant, pour „ avancer un fait pareil. Chaque ſtrophe „ de cette Ode exprime naturellement „ quelque évenement, qui ne peut con- „ venir qu'à la République Romaine. *Ce* „ *vaiſſeau, qu'on veut ramener dans une mer* „ *agitée*, c'eſt Rome, échappée des fu- „ reurs de la guerre civile de Céſar & „ de Pompée, & prête à être replongée „ dans le même malheur. *Ces côtés dé-* „ *pourvûs de rames, ces antennes ébranlées,* „ *ce défaut d'agrets*, ſont les playes & les „ bleſſures que la République avoit re- „ çues par les diviſions inteſtines qui a- „ voient détruit une partie de ſes for- „ ces. Mais un endroit frappant, & qui „ marque bien la vérité de l'allégorie, „ c'eſt celui où le Poëte dit, *Dans ton* „ *malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu* „ *puiſſes recourir une ſeconde fois*. Il entend „ par ces Dieux Céſar & Pompée, qui „ furent les Chefs des deux partis op- „ poſés ; & s'il ne parloit pas allégori- „ quement, qu'il ne fit mention que d'un „ ſimple vaiſſeau, y auroit-il rien de plus „ fa-

* *Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI. verſus duos priores exponit allegorice, ſed duos illos dumtaxat, & quidem ſatis coacte.* Joannis Harduini Opera Varia &c. Pſeudo-Horatius, ſive Animadverſiones Criticæ, &c. in Lib. I. Odar. *pag.* 334. *col.* 2.

„ fade & de plus impertinent que ce
„ vers ? Eſt-ce que les Dieux ne pou-
„ voient pas ſecourir une ſeconde fois
„ les matelots, & empêcher leur nau-
„ frage ? Le reſte de l'Ode n'eſt pas
„ moins clair que le commencement. Le
„ Poëte continue l'allégorie, il fait al-
„ luſion aux campagnes & aux forêts
„ Troïennes, ſituées ſur les bords du Pont-
„ Euxin. Les Romains ſe vantoient de
„ deſcendre des Troïens, ils ſe glori-
„ fioient beaucoup de cette origine; Ho-
„ race leur fait ſentir ſagement que quel-
„ que noble & quelque ancienne que ſoit
„ celle d'un peuple, il n'y doit pas fonder
„ davantage ſes eſperances, que les ſages
„ nautonniers leur ſûreté ſur les peintu-
„ res & les richeſſes de la poupe de leur
„ bâtiment. Je défie un homme, qui
„ n'eſt pas privé de l'uſage de la raiſon,
„ de ne pas ſentir la juſte conformité de
„ cette allégorie.

„ VOIONS à préſent les belles criti-
„ ques que vous avez faites ſur cette Ode.
„ Vous prétendez qu'elle a été compoſée
„ ſur la fin de l'année 1233. ou au com-
„ mencement de la ſuivante, lorſque le
„ Comte Jean de Brimon s'embarqua pour
„ ſe rendre à Conſtantinople dans un
„ tems où le reſte de l'Empire étoit prêt à
„ crouler *. Examinons ſur quoi vous fon-
„ dez

* *Anno, ut nunc quidem videtur, exeunte* 1233.
vel

„ dez ces ſavantes découvertes. *O vaiſ-*
„ *ſeau!* dites-vous. *C'eſt celui qui apporta*
„ *la nouvelle de la mort de Robert de Courte-*
„ *nai, Empereur de Conſtantinople, l'année*
„ 1229 *. Sur quoi fondez-vous cette
„ opinion? Sur une ſuppoſition gratuite,
„ dont il ne vous a pas plû de nous ap-
„ prendre la moindre raiſon.

„ LE reſte de votre critique eſt dans
„ ce goût. *Ne quittes point le port.* Cela
„ veut dire, *Ne quittes point le Port d'Oſ-*
„ *tie, duquel Jean de Brimon partoit.*

„ *Le vent d'Afrique.* C'eſt le *vent qui*
„ *pouſſa le vaiſſeau de la Mer Egée ſur les*
„ *côtes de France.*

„ *Conſtruite d'un bois, crû dans les fôrets*
„ *du Pont-Euxin.* C'eſt une preuve que
„ c'étoit *un véritable vaiſſeau, parce que le*
„ *Pont-Euxin n'étant pas éloigné de Conſtan-*
„ *tinople, on s'y ſert du bois qui croît ſur ſes*
„ *côtes pour en fabriquer des vaiſſeaux.*

„ *Ton illuſtre naiſſance, & ton nom célè-*
„ *bre.* C'eſt-à-dire *le nom de vaiſſeau*
„ *Grec,*

vel incipiente 1234. *cum Joannes Brennenſis Comes, prope cadentis Imperii Romaniæ, ut tunc appellabatur, adminiſtrationem ſuſcepturus, Mari Byzantium peteret, Oden hanc exaravit Pſeudo-Horatius.* Idem, ibid. col. 1.

* O Navis! *Quæ nuncium attulit de obitu Roberti de Curtenaio Imper. Conſtantinopolitani, Anno* 1229. Idem, ibid. col. 2.

„ *Grec, de vaiſſeau Impérial, de vaiſſeau*
„ *Roïal* *.

„ CERTAINEMENT ſi le Poëte avoit voulu dire ce que vous lui prêtez, il auroit écrit une plaiſante Ode, & d'un goût bien ſublime; tous ſes diſcours ſe réduiroient à ceci: *Vaiſſeau! Tu ne vaus plus rien, tu n'as plus de rames, ni de cordages, reſtes dans le Port; car quoique l'on t'appelle le* vaiſſeau de l'Empereur, *le vent ne t'éparneroit pas davantage qu'un autre.* Voilà un goût de Poéſie aſſez ſingulier: il eſt auſſi bas & auſſi ridicule, que ce que vous dites ſur la peinture des poupes eſt faux. Vous prétendez *qu'on ne les peignoit point avant le treizième ſiécle* †. Penſez-vous, en diſant cela, au bâtiment ſur lequel étoit Cléopatre lors de la Bataille d'Actium? Je pourrois „ vous

* Fortiter occupa portum. *Noli exire e portu fortiter, Epithetoi puerile! Portum Oſtienſem intelligit, unde ſolvit Joannes Brennenſis*, Idem, *ibid.*

Malus celeri Africo saucius. *Africo vento, qui navim ex Ægæo Mari in Galliam detulit.* Idem, *ibid.*

Pontica pinus. *Structa Byzantii navis, ex arboribus ſilvarum Ponto Euxino vicinarum.* Idem, *ibid.*

Jactes & genus & nomen inutile. *Cum diceretur navis Græca, navis Regia, Navis Imperatoris Romaniæ*, Idem, *ibid.*

† Nil pictis puppibus. *Pictas ſane naves prima hæc, opinor, vidit ætas.* Idem. *ibid.*

„ vous citer plusieurs autres exemples ; „ mais celui-là est assez décisif pour mon- „ trer votre mauvaise foi, car je sais „ bien que vous ne l'ignoriez pas.

„ C'EN est assez sur vos remarques his- „ toriques, je vais vous faire voir que „ vous êtes aussi mauvais Humaniste, que „ ridicule Critique. „



LETTRE CENT QUARANTIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN- „ TRE HARDOUIN ET JE'- „ ROME XAVIER.

„ JÉROME XAVIER.

„ APRÈS vous avoir prouvé le ridi- „ cule de votre critique, voici de „ quoi vous convaincre de votre igno- „ rance dans les Humanités.

„ CONSIDERES, dit Horace, *la blancheur* „ *du Mont Soracte, causée par la quantité de* „ *neige, sous le poids de laquelle les arbres sont* „ *prêts à se rompre.* C'est ainsi que je tra- duis.

„ *Vides ut alta stet nive candidum*
„ *Soracte: ne jam sustineant onus*
„ *Silvæ laborantes.*

„ VOUS

„ Vous vous récriez ſur l'épithète de
„ *laborantes*, & vous dites : *Quelle quanti-*
„ *té de neige ne faut-il pas qu'il y ait, pour*
„ *que des arbres en ſoient ſurchargés* * ? Le
„ beau raiſonnement ! Quel eſt le petit
„ écolier d'Humanité qui ne ſache pas
„ que les Poëtes peuvent, & doivent mê-
„ me préſenter aux Lecteurs des idées
„ plus hardies, & exprimées par des mé-
„ taphores plus fortes, que celles dont
„ ſe ſervent les Hiſtoriens, & même les
„ Orateurs ? C'eſt pourquoi Virgile, dans
„ un Ouvrage que vous reconnoiſſez être
„ véritablement de lui, fait regretter à †
„ un taureau la mort de ſon compagnon ;
„ il ne ſe contente pas de rendre le la-
„ boureur affligé de la perte de cet ani-
„ mal. Les illuſtres Modernes ont imité
„ les Anciens. Racine anime les ondes
„ de

* *Quantam vero neceſſe eſt eſſe nivium copiam, ut ſub his ſilvæ laborent?* Et *tamen Dacerius :* ce *laborantes* eſt fort beau, *centies ſic exclamat, nec tamen fere alibi, quam ubi culpandus eſt Vates, inexacte ſcribit.* Idem, *ibid. pag.* 333. *col.* I.

† *Ecce autem duro fumans ſub vomere taurus*
Concidit, & mixtum ſpumis vomit ore cruorem,
Extremoſque ciet gemitus ; it triſtis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Virg. Georg. *Lib. III. ſub. fin.*

„ de la mer : *Le flot qui l'apporta, recule*
„ *épouvanté.* * BOILEAU repréſente un
„ pupitre comme un monſtre capable de
„ ſentiment : †

„ *A ce terrible objet, aucun d'eux ne con-*
„ *ſulte.*
„ *Sur l'ennemi commun ils fondent en tu-*
„ *multe :*
„ *Ils ſapent le pivot qui ſe défend en vain ;*
„ *Chacun ſur lui d'un coup veut honorer*
„ *ſa main.*

„ Dacier a donc eu raiſon de ſoutenir „ que l'épithète *laborantes* étoit très poé- „ tique. Si l'on vouloit la rendre en „ François dans toute ſa force, il fau- „ droit ſe ſervir d'un verbe au lieu d'un „ adjectif, & dire, *les arbres gemiſſent ſous* „ *le poids de la neige.* On conſerveroit „ alors l'idée du Poëte Latin, qui pré- „ ſente à l'eſprit une image auſſi belle „ que poétique. Vous n'en avez pas ſenti „ tout le prix : ce n'eſt pas la faute d'Ho- „ race, & encore moins celle de ſon „ Traducteur.

„ VOUS trouverez ſans doute que je „ ſuis peu complaiſant dans l'examen de „ vos défauts ; mais je vous tiens paro-

„ le :

* Racine, *Phedre*, Tragedie, Act. V.
†. *Le Lutrin, Chant. IV.*

„ le : ainsi, vous ne pouvez vous plain-
„ dre de ma sincérité. Je vous ai déjà
„ donné des preuves évidentes que vous
„ étiez Critique ridicule & Humaniste
„ ignorant; passons plus avant. Votre
„ Traité des *Athées découverts* servira éter-
„ nellement à montrer jusqu'où peut al-
„ ler l'extravagance d'un Théologien,
„ qui se laisse emporter à la fougue de
„ ses passions, & qui sacrifie l'honneur,
„ la probité & la raison au plaisir d'in-
„ jurier les gens qu'il n'aime pas. Ce
„ qu'il y a de plus surprenant dans votre
„ folie, c'est que vous étiez aussi charmé
„ de découvrir toute la Religion Chré-
„ tienne dans les Ecrits des Païens, que
„ de voir l'Athéïsme dans ceux des plus
„ respectables Modernes. Vous préten-
„ diez, par exemple, que le Pere Tho-
„ massin étoit un Athée, parce qu'il di-
„ soit que *le Livre de la Sagesse éternelle*
„ *n'est autre que le Verbe divin, & cette Lu-*
„ *mière céleste qui éclaire continuellement tous*
„ *les hommes, & leur fait voir dans le fonds*
„ *de leur cœur ce qu'ils ne voient pas toujours*
„ *dans les Livres; qu'il faut mépriser ce*
„ *Monde qui n'est que vanité, & ne s'occuper*
„ *que de l'éternité* *. Peu de gens verront
„ l'Athéïsme dans ce passage; ils ne décou-
„ vri-

* Joannis Harduini Opera Varia &c. Athei detecti, Lud. Thomassinus, *pag.* 41. *col.* 2.

„ vriront pas davantage la Religion Chré-
„ tienne, où Horace, parlant de Prome-
„ thée qui déroba le Feu ſacré, s'expli-
„ que dans ces termes. *Il n'eſt rien que ne*
„ *tentent les audacieux mortels ; ils veulent*
„ *monter juſques dans les Cieux, & leurs*
„ *crimes ſont cauſe que Jupiter ne laiſſe ja-*
„ *mais repoſer ſon tonnerre* *. Selon vous,
„ *C'eſt-là une alluſion à la Religion Chrétien-*
„ *ne. Nos fautes nous empêchent d'aller au*
„ *Ciel ; cependant nous prétendons y arriver,*
„ *quoique nous ne permettions pas que Jupiter*
„ *laiſſe repoſer ſon tonnere. Quoi de plus clair,*
„ ajoutez-vous, *que le ſens de ces vers ? Ils*
„ *déſignent clairement le Chriſtianiſme, qui*
„ *promet une récompenſe dans le Ciel à ceux*
„ *qui auront vécu ſaintement* †. En vérité
„ je ne comprends pas comment votre
„ folie

* *Nil mortalibus arduum eſt :*
Cælum ipſum petimus ſtultitia : neque
Per noſtrum patimur ſcelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.
Horat. Odar. *Lib. I. Ode III.*

† *Adeo, inquit, nihil mortalibus ardui eſt, ut Cælum ipſum ſtulti incolere cupiamus, quamvis per noſtra ſcelera Jovem cogamus nunquam de manibus ponere fulmina. Ex Chriſtiana Religione hic ſenſus eſt, quæ copioſam pollicetur mercedem in Cælis, his qui vitam ſanƈte compoſuerint.* Joannis Harduini Opera varia, &c. Animadverſiones in Lib. I. Odar. Horatii, *pag.* 332. *col.* 1.

„ folie a pû aller auſſi loin. Rien n'eſt ſi „ oppoſé à la Religion Chrétienne que „ ce paſſage, puiſque le Poëte traite de „ crime le deſſein que les hommes ont „ de monter au Ciel, & que c'eſt-là une „ des principales fautes pour leſquelles „ Jupiter met les foudres en uſage. Il „ faut avoir perdu totalement le bon ſens, „ pour chercher autre choſe dans ce paſ- „ ſage que la fable de Promethée.

„ Il me reſte encore à prouver que „ vous avancez les faits les plus faux ; „ voici un exemple de vos impoſtures. „ Quelques Copiſtes ont mis dans l'Ode „ II. du Livre I. le mot *Mauri* au lieu de „ *Marſi*. Dacier a corrigé cette faute ſur „ pluſieurs anciens Manuſcrits ; vous „ avez eu l'effronterie de le taxer d'a- „ voir ſuppoſé ce qui n'étoit point *: & „ cependant votre menſonge eſt prouvé, „ non ſeulement par trois Manuſcrits qui „ ſont dans la Bibliothéque du Roi, mais „ par

* *Quem juvat clamor, galeæque læves,*
Acer & Mauri pedicis cruentum
Vultus in hoſtem.
Horat. *Lib. I. Ode II.*

Ita Libri omnes: mentiente Dacerio in vetuſtis Editionibus legi Marſi *non* Mauri. *Sed* Mauri *Vates ſolius metri cauſa ſcripſit.* Harduinus, *ibid. pag.* 331. *col.* 1. *ſub fin.*

„ par un des plus anciens & des plus „ correcats qu'il y ait au Vatican.

„ JE dois enfin, pour achever votre „ portrait, prouver que la plûpart de „ vos remarques font puériles. Si je vou- „ lois faire mention de toutes celles qui „ font contre le bon fens, il faudroit que „ je critiquaffe prefque toutes vos Oeu- „ vres pofthumes. Je me contenterai donc „ de vous en rappeller deux. La pre- „ mière eft celle que vous faites fur les „ prodiges qui arriverent après la mort „ de Céfar, parmi lefquels Horace met „ la quantité furprenante de neige qu'il „ tomba. Vous prenez le ton badin qui „ ne vous convient nullement, & vous „ vous récriez beaucoup. *Quoi!* dites- „ vous, *eft-il furprenant qu'il tombe de la* „ *neige pendant l'hyver; & cela doit-il épou-* „ *vanter le genre humain* *? Non. Il eft „ certain qu'il n'y a rien d'extraordinai- „ re à voir neiger dans le mois de Jan- „ vier; mais s'il tombe trente ou quaran- „ te

* *Jam fatis terris nivis atque diræ*
Grandinis mifit Pater, & rubente
Dextera facras jaculatus arces
Terruit urbem.

Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia & oftenta reponitur: Et grando hieme, quando & nix decidit, quid habet diri, quod terrere urbem poffit? Harduinus, *ibid.*

„ te pieds de neige, alors il y a de quoi „ épouvanter les peuples. On eſt fort ac- „ coutumé à la pluïe ; cependant ſi elle „ devenoit ſi forte, que l'eau montât juſ- „ qu'au ſecond étage des maiſons, au- „ roit-on tort d'avoir peur, & de regar- „ der cette pluïe comme un prodige ? „ Avoüez naturellement que votre re- „ marque eſt du dernier ridicule. Celle „ que vous faites ſur l'Ode de la naviga- „ tion qu'Horace adreſſe à Virgile, ne „ vaut pas davantage. Vous prétendez „ que cette Ode eſt ſuppoſée, parce que „ le Poëte, après avoir parlé de Virgile „ dans les huit ou dix premiers vers, ne „ parle plus enſuite que de la naviga- „ tion & de l'intrépidité des matelots *. „ Je vous jure par Belſébuth, & par no- „ tre Fondateur Ignace, que je n'ai ja- „ mais rien entendu, ni lû d'auſſi comi- „ que que cette remarque. Je ne vous „ dirai pas qu'on voit bien que quoique „ vous vous mêliez de critiquer les Poë- „ tes, vous ignorez abſolument la maniè- „ re dans laquelle il faut que leurs Ou- „ vrages

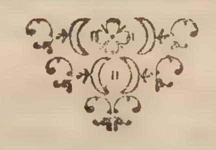
* *Virgilium mittit Athenas, ne Virgilio credatur minus cognitus fidicen Lyricus, quam Scriptor Sermonum & Epiſtolarum. At præter breve votum, quod initio præfigitur, pro felici navigatione, reliqua Ode de navigantium audacia eſt, quæ nihil ad Virgilium pertinet, aut ad rationem ſuſcepti itineris.* Idem, *ibid. col.* 2.

„ vrages soient écrits. L'Ode demande
„ une espèce d'enthousiasme :

„ *En elle un beau desordre est un effet de l'art* *.

„ Vous en voudriez faire une tirade de
„ complimens ; on voit dans cela une
„ marque de votre bon goût. Mais enfin,
„ laissons ce nouveau genre de Poésie,
„ bon à l'usage des courtisans & des sol-
„ liciteurs de procès, & voions si parce
„ qu'il n'est fait mention d'une personne
„ que dans les huit premiers vers d'une O-
„ de, elle doit passer pour supposée. Si ce-
„ la est, l'Ode sur la Raison, que Rousseau
„ adresse au Marquis de la Fare, n'est pas
„ de ce Poëte, & dans toutes celles de
„ la Mothe je ne pense pas qu'on en
„ trouve huit ou dix qui ne soient pas
„ supposées. „

* Despreaux, *Art Poëtiq.*



****

LETTRE CENT QUARANTE-ET-UNIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-„ TRE HARDOUIN ET JE-„ ROME XAVIER.

„ JÉROME XAVIER.

„ QUELQUE incommodé que vous me
„ trouviez, j'examinerai encore quel-
„ ques-unes de vos critiques; elles font
„ toutes fi abfurdes, que fans me donner
„ la peine de les choifir, je prendrai les
„ premières qui s'offriront à mon efprit.
„ Vous vous mêliez de critiquer les Poë-
„ tes, & vous n'aviez pas les premières
„ notions de la Poéfie, ou du moins écri-
„ viez-vous comme fi vous ne les aviez
„ point. Par exemple, dans une *Ode* *
„ Ho-

* *O nata mecum Confule Manlio!*
Seu tu querelas, five geris jocos,
Seu rixam, & infanos amores,
Seu facilem, pia tefta, fomnum.
O nata mecum tefta!

Dictum ridicule, cum fenfus obvius talis dicti fit

„ Horace dit, *O ma chere bouteille, née ainsi* „ *que moi sous le Consulat de Manlius! Il est* „ *ridicule*, dites-vous, *de vanter l'ancienneté* „ *d'une bouteille. C'est de la vieillesse du vin,* „ *dont on doit faire cas.* La belle remarque! „ Voions encore ce que vous ajoutez peu „ après. *Ce n'est pas la bouteille qui cause les* „ *querelles, c'est le vin.* Il falloit que vous „ en eussiez beaucoup bû, ou que vous fus- „ siez dans le délire lorsque vous faisiez de „ pareilles remarques. Hé quoi! dans tous „ les Poëtes nos contemporains n'aviez- „ vous pas vû cent fois emploier des ex- „ pressions que vous condamnez & qui „ vous font croire les Odes d'Horace sup- „ posées? Ne connoissiez-vous pas les char- „ mantes Cantates de Fusilier? N'aviez- „ vous pas vû dans celle de Bacchus & „ de l'Amour?

„ *Quand Bacchus nous livre la guerre,*
„ *Gardons-nous bien de fuir ses coups;*
„ *C'est dans la bouteille & le verre,*
„ *Qu'on trouve des plaisirs si doux.*

„ QUE penseroit-on d'un homme qui di- „ roit aujourd'hui que cette Cantate n'est „ point

sit ætatem amphoræ eamdem ac Vatis esse; nec tamen laudari soleat amphoræ vetustas, sed vini. Nec vero gerit amphora querelas vel jocos, seu rixam vel somnum, sine vino Harduin. Oper. Var. *pag.* 349.

„ point de Fusilier, parce que ce n'est pas „ dans le verre & la bouteille, mais dans „ le vin qu'on trouve les plaisirs, & qu'un „ bon Poëte, comme lui, n'a pû se servir „ de ces expressions vicieuses? On traite„ roit un pareil Critique de fou & d'hom„ me qui n'a pas le moindre goût de la Poé„ sie galante & badine. Appliquez-vous „ ce qu'on lui diroit, & passons à une au„ tre de vos critiques. Pour celle-ci, elle „ est la plus impertinente de toutes. *Ouï* „ *Posthume, mon cher Posthume*, dit Horace, „ *nos jours s'écoulent rapidement, & les plus bel*„ *les qualités, la piété, la droiture ne peuvent* „ *éloigner la vieillesse, ni reculer l'instant de* „ *notre mort*. La repetition du mot de *Post*„ *hume* vous choque étrangement. Il est ri„ dicule, dites-vous, de repeter deux fois „ le même mot. Ne seroit-il pas déplacé „ & risible, ajoutez-vous, de dire *Tytire*, „ *Tytire, nos ans s'écoulent*? Le mot de *Tytire* „ que vous avez écrit, * vous devoit fai„ re

* *Eheu fugaces, Posthume, Posthume,*
Labuntur anni! nec pietas moram
Rugis & instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti . . .

.... *Inepte prorsus, nec nisi metro cogente nomen iteratum Posthumi est. Nam cui placere possit, Eheu fugaces, Tytire, Tytire; vel Mæcenas, Mæcenas; vel Auguste, Auguste, labuntur anni?* Id. ibid. *pag.* 341.

„ re prendre garde à la ſottiſe que vous
„ diſiez, & vous auroit dû rappeller que
„ ces Poëtes ſe ſervent élegamment de
„ cette repetition dans certains endroits.
„ Ainſi Virgile dans un Ouvrage que vous
„ reconnoiſſez être véritablement de lui,
„ dit: Ha! Coridon, Coridon, à quelle fo-
„ lie t'es tu livré!

„ *Ha Coridon, Coridon, quæ te dementia cœpit!*

„ DANS des endroits tendres, ou qui mar-
„ quent les regrets, cette repetition eſt
„ fort noble; nous ſentons même qu'elle
„ eſt puiſée dans la Nature, & rien n'eſt
„ plus ordinaire que de voir un amant dire
„ à ſa maitreſſe. *Ha! Angelique, Angelique,*
„ *vous me trahiſſez!* De même un homme,
„ frappé de la rapidité avec laquelle notre
„ vie s'écoule, dira fort bien à ſon ami.
„ *Ha! Poſthume, Poſthume, nos jours s'éclip-*
„ *ſent comme l'ombre.* *

„ JE vois qu'il vous tarde que je finiſſe
„ l'examen de vos remarques; mais je ne
„ puis en vérité oublier celle qui ſe pré-
„ ſente

* Un des meilleurs Poëtes que la France ait aujourd'hui, a dit:

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
Voltaire, Henriade, Chant VII. *verſ.* 200.
La repetition *Il eſt, il eſt*, eſt très naturelle.

„ sente à mon esprit, tous les mots repe-
„ tés dans les vers vous blessoient horri-
„ blement. Dans la II. *Ode* du IV. *Livre*,
„ Horace dit * que lorsque César entrera
„ vainqueur dans Rome, lui, ainsi que tous
„ les Romains, célébreront un si beau jour,
„ & s'écrieront plusieurs fois *Triumphe*,
„ *triumphe*. Le mot Latin de *Io triumphe*!
„ repond à nos *Vive Louïs*. Vous trouvez
„ cette repetition pitoiable, & vous croiez
„ que c'est une médaille de Trajan qui a
„ donné cette idée au faux Horace. On lit
„ sur cette médaille, *Trajan Empereur, Em-*
„ *pereur très bon, protecteur de la ville de Mar-*
„ *seille, Empereur très bon.* Ces mots repetés,
„ dites-vous, ont été la cause de la repeti-
„ tion

* *Tuque, dum procedis, Io triumphe!*
Non semel dicemus, Io triumphe!
Civitas omnis, dabimusque Divis
Thura benignis.

Ridicula tum illa apostrophe est ad ipsum per se triumphum, tum geminatio illius dicti, Io triumphe, *penuria melioris, quo versum clauderet. Ficta ea porro exclamatio est ex nummo Trajani Imp. in quo scriptum est*, hinc Tri, inde ump. *in medio autem laurus, ad cujus latus utrumque* Io *est, hac sententia.* Trajanus Imperator, Imperator optimus: Urbis Massiliæ Protector, Impérator optimus. *En unde ficta acclamatio*, Io triumphe, *a cohorte nimium festinante, cum eruditionem vellet ex nummis colligere.* Id. ibid. *pag.* 352.

„ tion de *Io triumphe!* Actuellement qu'il „ ne nous eſt plus permis de déguiſer „ nos ſentimens, avoüez, mon ancien „ Confrere, qu'il falloit que vous extrava- „ guaſſiez tout-à-fait lorſque vous cou- „ chiez ſur le papier de pareilles ridiculi- „ tés. Eh! que ne diſiez-vous que tous les „ Poëtes Grecs, qui avoient emploié dans „ leurs Odes de ſemblables exclamations „ repetées, avoient auſſi copié des mé- „ dailles? Que ne prétendiez-vous que les „ Poëtes modernes avoient fait la même „ choſe, & que lorſque Rouſſeau, avoit „ commencé un Epitalame par ces deux „ vers,

„ *Io Himen, Io Himenée!*
„ *Favoriſez cette journée,*

„ Il avoit copié quelque médaille de „ Trajan, ou plûtôt quelque vieille piéce „ de trente ſols du tems de Philippe le „ Bel? Il falloit que vous vous figuraſſiez „ que ceux pour qui vous écriviez, n'euſ- „ ſent pas le ſens commun. Il ne faut qu'a- „ voir la plus petite notion de la Poéſie, „ & la connoiſſance la ſiplus mple de la „ Langue Latine, pour ſentir combien la „ repetition des mots *Io triumphe!* eſt na- „ turelle. Souffrez que je vous récite ici „ une ſtrophe entière où ils ſe trouvent, „ & que j'appelle du Pere Hardoüin vivant „ & inſenſé, au Pere Hardoüin, forcé chez „ les Diables de dire la vérité.

„ *Tu-*

„ *Tuque dum procedis, Io triumphe!*
„ *Non ſemel dicemus Io triumphe!*
„ *Civitas omnis, dabimuſque Divis*
„ *Thura benignis.*

„Vous aviez de l'érudition, mon cher „ Confrere; mais vous n'aviez aucun goût, „ point de délicateſſe, point de legéreté, „ point de fineſſe; vous vouliez juger des „ Ouvrages des plus grands Poëtes, & vous „ n'aviez aucune connoiſſance des beautés „ de la Poéſie. On pouvoit vous appliquer „ ce qu'a dit depuis vous, un excellent Au- „ teur: * *Pour juger des Poëtes, il faut ſen- „ tir, il faut être né avec quelques étincelles du „ feu qui anime ceux qu'on veut connoître; com- „ me pour décider ſur la Muſique, ce n'eſt pas aſ- „ ſez, ce n'eſt rien même de calculer en Mathéma- „ ticien la proportion des tons, il faut avoir de „ l'oreille & de l'ame.* Si vous aviez penſé auſ- „ ſi ſenſément que cet Auteur, vous ne „ vous feriez point mêlé de décider fur des „ matières où vous étiez un véritable igno- „ rant; vous n'auriez point dit qu'il fal- „ loit † que le faux Horace qui a fait les „ *Odes*,

* Voltaire, *Eſſai ſur le Poëme Epique.*

† *Gens quæ cremato fortis ab Ilio.*
Jactata Tuſcis æquoribus, ſacra,
Natoſque, maturoſque patres,
Pertulit Auſonias ad urbes.

Immo

„ *Odes*, n'eût jamais eu aucune connoiſſan-
„ ce de *l'Enéïde*, parce que l'Auteur de *l'E-*
„ *néïde* fait aborder la flote d'Enée en Sici-
„ le & en Lybie, & que l'autre la fait al-
„ ler tout droit dans la mer de Toſcane.
„ Un écolier qui connoît tant ſoit peu les
„ règles épiques, ne ſait-il pas qu'un Poëte
„ eſt le maître dans un Poëme de feindre
„ des évenemens purement imaginaires
„ pour orner ſon Ouvrage, & de faire par-
„ courir des païs à ſon héros, où il n'alla
„ jamais? Que diroit-on d'un homme qui
„ prétendroit que l'Auteur du *Télemaque*
„ n'avoit jamais lû l'Odiſſée, puiſqu'il prête
„ à Uliſſe certaines choſes qui ne ſont point
„ dans le Poëme Grec? Il faudroit donc
„ que les Poëtes ſe copiaſſent toujours les
„ uns les autres, s'ils devoient ſuivre la
„ vérité de l'Hiſtoire, ou paſſer pour n'a-
„ voir pas lû ceux qui ont écrit des Ou-
„ vrages qui y étoient conformes. L'Au-
„ teur de la *Henriade*, qui fait paſſer Hen-
„ ri

Immo vero, non ab Ilio cremato, ſed ante obſeſſum, Auſonii Troja gens miſſa coloni *fuere*, *ut Virgilius cecinit in Georgicis.* Maturi patres, *pro* ſenes, *inepta & puerilis ad verſum explendum circumlocutio eſt. Denique classem Trojanam jactatam in Tuſco mari fuiſſe, non equidem negaverim: ſed ſi ita eſt, non vidit Æneidem Pſeudo-Horatius, quæ jactatam Æneæ claſſem, non Tuſco mari refert, ſed in Siculo Libycoque ultra Siciliam.* Id. ibid. *pag.* 353.

„ ri IV. en Angleterre, où il ne fut jamais „ réellement, n'auroit donc pas ouvert „ un ſeul Volume, & ignoreroit tout „ ce qu'ont écrit les Auteurs contempo- „ rains de ce Prince.

„ En voilà aſſez, je n'ajouterai plus qu'un „ mot. Je ne ſais pas pourquoi vous ne „ vous êtes pas contenté de ſuppoſer deux „ Horaces, & qu'il vous a plû d'en mettre „ quatre * au lieu d'un ſeul. Vous préten- „ diez que le véritable étoit l'auteur des „ *Satyres* & des *Epîtres*, que le ſecond avoit „ fait les *Odes*, le troiſième les *Epodes*, & „ le quatrième *l'Art Poétique*. Ce qu'il y „ avoit de plus ſingulier, c'eſt que vous „ ſouteniez que *l'Art Poétique* avoit été fait „ par un Poëte du quatorzième ou du quin- „ zième ſiécle ; qu'il étoit plein † de *Galli-* „ *ciſmes.*

* *Alterius Vatis iſtud eſſe opus de* Arte Poetica *arbitramur, quam ſunt Libri* Carminum, *vel* Epodon; *ita ut niſi me mea fallit conjectatio, non unum jam Horatium habeamus, ſed omnino quatuor. Primum antiquiſſimum & genuinum, qui* Sermones *ſcripſit &* Epiſtolas, *tres reliquos, recentes ac ſuppoſititios, quamvis ejuſdem ævi: unum, qui* Carmina *ſcripſerit, alterum qui Librum* Epodon, *tertium qui de* Arte Poetica *ad Piſones.* Id. ibid. *pag.* 361.

† *Cui lecta potenter erit res,*

Et potenter pro ſecundum vires, & res pro argumen-

„ *cismes.* Il y a grande apparence qu'on „ connut, & qu'on pratiqua alors les rè- „ gles qu'Horace a données; il y paroît „ par les pitoiables Ouvrages des Poë- „ tes de ce tems. Je le repete, il fal- „ loit que vous prissiez les hommes pour „ des imbécilles. Notez, s'il vous plait, „ que vous reconnoissiez que *l'Art Poé-* „ *tique* est un excellent Ouvrage.* Je „ crois m'être dégagé de ce que je vous „ avois promis: si vous n'êtes pas con- „ tent de votre portrait, ce n'est pas „ ma faute; il est peint d'après nature.

gumento dicitur inepte. Potenter, puissamment, *Gallicismus est.*

* *Tametsi autem distat plurimum hoc Opus a vena ingenioque Horatii, tamen longe superat diligentia & dicendi facultate Scriptores* Carminum *&* Epodon: *aut si scripsisse idem* Carmina *existimandus est, hic vicit seipsum.* Id. ibid. *pag.* 362.



LET-



LETT. CENT QUARANTE-ET-DEUXIEME.

„ SUITE DU DIALOGUE EN-
„ TRE HARDOUIN ET JE-
„ ROME XAVIER.

„ HARDOUIN.

„ JE vous ai écouté avec beaucoup de
„ patience, & ſans vous interrompre;
„ je me flatte que vous voudrez bien
„ agir de la même manière. Je vais à
„ mon tour faire l'analyſe des Ouvrages
„ que vous avez ſuppoſés.

„ DANS *le faux Evangile* que vous avez
„ publié en Perſe, & dans l'*Hiſtoire de*
„ *St. Pierre* que vous avez écrite, votre
„ but a été d'établir tous les faux Mira-
„ cles qu'on lit dans les *Légendes*, d'au-
„ toriſer toutes les Traditions les plus
„ fauſſes, & d'établir la primauté du Pa-
„ pe ſur les ruines de l'Ecriture. Je crois
„ que ſi je prouve clairement ces trois
„ griefs, vous ne me diſputerez plus
„ d'être moins criminel que vous. Je
„ commence par examiner le premier,
„ & je vois que vous avez inſéré dans
„ votre *Evangile* apocryphe toute la fa-
„ ble

„ ble que les Dominicains, avides d'or „ & d'argent, ont inventée ſur la Ma„ delaine. Non ſeulement vous aſſûrez „ qu'elle alla réellement en Provence „ où elle mourut ; mais vous racontez „ toutes les hiſtoires qu'ont débitées les „ Moines, & vous aſſûrez que les Anges „ la portoient ſept fois par jour dans le „ Ciel *. Voilà des voïages, qui ſont „ pour le moins auſſi mal autoriſés que „ mes critiques, & je ne comprends pas „ comment vous avez ôſé inſérer une „ pareille fable, auſſi contraire au bon „ ſens & à la Religion, dans un Livre „ auquel vous aviez donné le titre d'*Hiſ„ toire de la Vie de Jéſus-Chriſt.* Je m'é„ tonne qu'en faiſant la rélation du voïa„ ge

* *Et poſtquam Jeſus-Chriſtus in Cœlos iviſſet, Judæi ipſam* (Magdalenam) *e Regione ſua ejecerunt, & navi impoſitam relegarunt. Illa eadem navi ad Emporium, Maſſiliam dictum, quod in Regno Franciæ eſt, pervenit, atque in illa terra Chriſtum & Evangelium ejus prædicavit, multoſque ad Religionem ejus perduxit. Tunc montem quendam elegit, ibique triginta annis cum ſumma abſtinentia & cultu meditationis in Crypta vixit, & ſingulis diebus ſepties eam Angeli in Cœlos portabant.* Hiſtoria Chriſti, Perſice conſcripta, ſimulque multis modis contaminata, a P. Hieronimo Xavier, Soc. Jeſu, Latine reddita, & animadverſionibus notata, a Ludovico de Dieu, *Part. II. pag.* 254.

„ ge de la Madelaine à Marſeille, vous „ n'aiez pas fait mention des contes qu'on „ débite ſur St. Maximin, que les Domi- „ nicains lui donnent pour Ecuïer dans „ ſa route.

„ VENONS au ſecond grief qui regarde „ les fauſſes Traditions. *La nuit de la* „ *naiſſance de Jéſus*, dites-vous, *il arriva* „ *à Rome deux évenemens remarquables. Le* „ *premier, c'eſt qu'une fontaine d'huile parut* „ *tout-à-coup au milieu de la ville, qu'elle* „ *coula pluſieurs jours, & forma un torrent* „ *qui s'alla jetter dans la mer. Le ſecond,* „ *c'eſt qu'on ferma le Temple de Janus* *. „ Baronius, & les autres Savans qui ont „ parlé du premier prodige, convien- „ nent

* *Ita noĉte Nativitatis, duæ res mirandæ contigerunt. Una, quod eodem tempore quo Chriſtus Betlehemi natus eſt, in urbe Roma fons olei olivarum prodiit & fluxit, & torrens factus, Mari ſe conjunxit, & aliquot dies perduravit. Hoc ſignum erat natum eſſe in mundo Chriſtum, fontem miſericordiæ, & reſtauratorem neceſſitatum & ægritudinum egentium. Altera, quod quoniam Octavius Cæſar victorioſus bello fuerat, & ſuper mundum judicium & dominium cum ſumma tranquillitate & ſecuritate exercebat, in ſignum hujus, clauſerunt fores Templi Numinis ſui, cui nomen Janus, id eſt Dominus claudendi & aperiendi opera, præſertim in negocio belli. Nam iſtæ fores antea apertæ fuerant in ſignum quod pax non eſſet.* Idem, *ibid. Part. I. pag.* 70.

„ nent tous que s'il eſt vrai qu'il ſoit vé-
„ ritable, il eſt arrivé environ trente-
„ ſept ans avant la naiſſance du Meſſie. Et
„ quant aux portes du Temple de Janus,
„ le même Baronius montre que c'eſt-là
„ une fauſſe Tradition; & Jean Louïs de
„ Dieu, votre Critique, a prouvé que
„ la première fois que le Temple de Ja-
„ nus avoit été fermé, c'étoit 28. ans
„ avant que Jéſus fût né; la ſeconde 23.
„ ans; la troiſième 8. ans; & la quatriè-
„ me ſous l'Empire de Néron, long-
„ tems après ſa naiſſance *. Vous voilà
„ donc

* *Baronius, in* Appar. ad Annal Eccleſ. *tradit ex Euſebio contigiſſe id tertio Triumviratus anno, id eſt* 37. *circiter ante natum Chriſtum annis. Ergo non ipſa Nativitatis nocte. Vide & Jeſuitam Barradium* Concord Evangel. *l.* 8. *c.* 13. *Alterum, quod fores Templi Jani (quod Dominum claudendi & aperiendi negotia, præcipue belli ſignificat) hactenus apertas, in ſignum univerſalis pacis clauſerint. Et hoc negat Baronius ibidem contigiſſe ipſa Nativitatis Chriſti nocte. Merito ſane: nam id Ciceronis, tunc Conſulis, juſſu factum, cum devicto ab Auguſto mortuoque Antonio, deditaque a Cleopatra Ægypto Nuncium Romam eſſet delatum, quod* 28. *circiter ante natum Chriſtum annis accidit. Secundo clauſum eſt ab Auguſto, Junio Silano, & Auguſto Coſſ.* 23. *circiter ante Chriſtum annis. Tertio a Senatu decretum, ut clauderetur, ſed orientibus novis bellis impeditum Julio Antonio, A. L. Fabio Maximo Coſſ.* 8. *circiter ante Chriſtum annis. Poſt-*

„ donc encore convaincu d'autoriser les
„ Traditions les plus fausses dans votre
„ faux *Evangile*.

„ PASSONS à l'article des Papes. Je ne
„ m'arrêterai pas à tous les mensonges
„ que vous avez dits dans l'*Histoire de St.*
„ *Pierre*, pour établir l'autorité Papale.
„ Je vous aurois passé ces impostures,
„ dont j'ai moi-même été coupable, si
„ vous ne les aviez inserées que dans
„ l'*Histoire* apocryphe de cet Apôtre;
„ mais je ne puis souffrir que vous les
„ aiez répandues dans votre *Vie de Jésus-*
„ *Christ*, & que vous aiez effrontément
„ corrompu & altéré les véritables Ecri-
„ tures, en faisant faire des actions au Mes-
„ sie, dont les Ecritures ne font aucune
„ mention. *Le Christ*, dites-vous, *ne baptisa*
„ *que Pierre. Pierre baptisa tous les autres A-*
„ *pôtres, & ceux-ci tous ceux qui croioient en Jé-*
„ *sus-Christ* *. Apprenez-moi de grace, où
„ avez-vous pris ces circonstances? A-
„ viez-vous donc oublié qu'il n'en est fait
„ aucune mention dans l'Ecriture? Non
„ sans doute; mais vous vouliez, comme
„ le

Postea demum diu post Christum, sub Nerone clausum. Lud. de Dieu Animadverſ. in Excerpta ex Hist. Christi, *pag.* 169.

* *Christus solum Petrum baptizavit, Petrus reliquos Apostolos omnes alios qui in Christum credebant.* Historia Christi Persice conscripta, &c. *pag.* 154.

„ le remarque fort bien Louïs de Dieu,
„ établir la primauté du Pape *. Un men-
„ ſonge de plus ne vous faiſoit pas pei-
„ ne, & vous regardiez comme un grand
„ coup de faire baptiſer tous les autres
„ Apôtres par St. Pierre.

„ JUGEZ à préſent, ſi vous ne devez
„ pas être en horreur, non ſeulement à
„ tous les gens de Lettres, mais encore
„ à tous les véritables Chrétiens. Du
„ moins, ſi j'ai voulu détruire les an-
„ ciens Ecrivains, j'ai toujours reſpecté
„ l'*Evangile*, & j'ai bien été éloigné de
„ vouloir le corrompre, & en fabriquer un
„ nouveau, rempli d'impoſtures & d'im-
„ pertinences. Il faut avoüer que vous
„ étiez un plaiſant Apôtre, & que vous
„ donnez aux gens de ſens une grande
„ idée des Miſſionnaires de la Société.

„ JÉROME XAVIER.

„ SI j'ai fait un mauvais Livre, du
„ moins eſt-il encore incertain aujour-
„ d'hui dans le Monde ſi j'en ſuis l'Au-
„ teur. Nos Confreres ſoutiennent fer-
„ me-

* *Nihil ſolidi habet hæc aſſertio. S. Joh.* 4. 1. *aſſerit Chriſtum ipſum non baptizaſſe. Unde ergo Petrum baptizaſſe ſcitur? Et quidem ſolum? Fictum id ab iis qui primatum Petri fulcire ambierunt.* Lud. de Dieu Animadverſ. in Excerpta ex Hiſtoria Chriſti, *pag.* 601.

„ mement que je n'y ai aucune part. Un „ des plus ſavans a dit beaucoup d'inju- „ res à Jean de Dieu, il l'appelle ſix ou „ ſept fois de ſuite *Hollandois*, parce qu'il „ ſe figure que ce nom eſt très odieux. „ *Quel eſt-celui*, dit-il, *qui a apporté ce Li-* „ *vre en Europe? C'eſt un* Hollandois. *Quel* „ *eſt celui qui l'a gardé dans ſa Bibliothéque?* „ *Un* Hollandois. *Quel eſt celui qui l'a don-* „ *né au Public? Un* Hollandois *? Après „ cela, n'eſt-on pas en droit de ſoup- „ çonner que cet Ouvrage a été fauſſe- „ ment imputé à un Jéſuite par un en- „ nemi de la Société. On ne peut point „ au contraire révoquer en doute ſi vous „ êtes l'Auteur des Oeuvres poſthumes „ qui ont paru ſous votre nom. Nos „ Confreres ont été forcés d'en conve- „ nir, & tout ce qu'ils ont pû faire, „ pour éviter l'indignation du Public, „ c'eſt de publier qu'ils les deſapprou- „ voient.

„ HAR-

* *Primum, qui probare poteſt vere ab eo conſcriptum illud quidquid eſt Libri fuiſſe? Quid ſi id neget aliquis? Quid ſi Commentum id eſſe dicat cujuſdam hominis & illius Societatis inimici? Vides profecto, Lector, quam non ſit abſurda ſuſpicio: ſic enim ſe res habet. Qui ſunt illi, a quibus Schedæ iſtæ deſcriptæ, & ex Oriente ultimo in Europam apportatæ ſunt?* Batavi. *Quis has in ſcriniis ſuis conſervavit?* Homo Batavus. *Quis in publicum edidit?*

„ HARDOUIN.„

„ VOUS vous flattez en vain qu'on „ doute encore aujourd'hui que vous „ foiez le véritable Auteur du faux *E-„ vangile* qu'on vous impute. Tous les „ Savans, foit Catholiques, foit Réfor-„ més, fe réüniffent en ce point. Le „ docte Fabricius a donné une verte ré-„ primande à votre défenfeur le Pere „ Petau ; il fe moque de la hardieffe „ qu'il a eue de nier un fait avéré, & „ de la puérile déclamation par laquelle „ il croit obfcurcir la vérité *. Le favant „ Richard Simon n'a pas héfité à vous „ attribuer les deux Ouvrages que vous „ penfez pouvoir defavoüer. *Je ne crois „ pas*, dit-il, *qu'on doive mettre au nombre „ des Verfions du Nouveau Teftament, écri-„ tes*

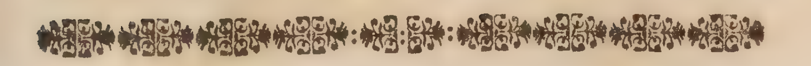
dit? Batavus. *Vid.* Petavium de Incarnat. *Lib. XIV.* 7.

* *Unum adbuc fupererat ut Dionyfius Petavius etiam auderet negare bona fide Dieufium Batavum egiffe, nec Scripta illa Xaverii effe: fed frigidæ Petavii declamatiunculæ, & inani fufpicioni oppones Bibliothecæ Jefuiticæ Autores, nec Batavos illos, nec Societatis fuæ inimicos, qui etfi Animadverfiones Ludovici de Dieu pro humanitate fua rogo dignas bæreticafque pronunciant, Hiftorias ipfas tamen Xaverii effe minime diffitentur.* Fabricii Codex Apocriph. *Tom. II. Paragr.* 35. *pag.* 820.

„ *tes en Persan, le Livre du Pere Jérôme*
„ *Xavier, Missionnaire Jésuite, qui contient*
„ *la* Vie de Jésus-Christ. *On ne peut nier*
„ *qu'il n'eût été plus à propos de traduire en*
„ *Persan le Texte pur des Evangiles, que de*
„ *donner un mélange de ces Evangiles & de*
„ *Piéces apocryphes sous le titre de l'*Histoire
„ de Jésus-Christ. *Jérôme Xavier a aussi*
„ *composé un Ouvrage semblable, intitulé*
„ L'Histoire de St. Pierre, *qui n'est pas*
„ *écrite avec plus d'exactitude* *. Voiez si
„ après des attestations pareilles, beau-
„ coup de gens doutent encore que vous
„ soiez le véritable Auteur d'un faux *E-*
„ *vangile*. La Société elle-même en con-
„ vient aujourd'hui; ainsi, de quelque
„ manière que vous tourniez les choses,
„ vous êtes toujours cent fois plus cri-
„ minel que moi. „

* Richard Simon, Hist. Critiq. du Nouv. Testam. *Liv. II. Chap. XIV. pag.* 206.





LETTRE CENT QUARANTE-TROISIEME.

„ FIN DU DIALOGUE ENTRE HAR-„ DOUIN ET JEROME „ XAVIER.

„ HARDOUIN.

„ JE vois que vous souffrez impatiem-
„ ment que j'apprécie d'une manière
„ si juste les Ouvrages que vous avez
„ supposés ; il faut pourtant que je vous
„ rappelle encore quelques-uns des en-
„ droits qui choquent le plus, & qui
„ ont fait crier le Public non seulement
„ contre vous, mais contre tous nos an-
„ ciens Confreres, parce qu'on a cru y
„ entrevoir que vous établissiez des faits
„ que le Corps de la Société semble
„ favoriser. Tout le monde se plaint
„ qu'ils cherchent à faire rendre à la
„ Vierge un culte aussi grand qu'à son
„ Fils ; qu'ils débitent à ce sujet mille
„ contes fabuleux ; qu'ils publient plu-
„ sieurs Livres pour abuser de la trop
„ grande crédulité de leurs dévots, &
„ sur-tout de la foiblesse de leurs dévo-
„ tes. Vous êtes entré parfaitement dans

„ leurs idées; car les Evangélistes, atten„ tifs à parler des miracles & des pré„ ceptes de *Jésus-Christ*, n'ont pas cru „ qu'il fût nécessaire de remplir leurs Ou„ vrages de digressions inutiles, & de „ faire le portrait de la beauté de la Vier„ ge. Vous avez suppléé habilement à „ leur silence; & composant un Roman „ que vous vouliez faire passer comme „ un Evangile, vous avez cru vous de„ voir conformer aux règles de ces sor„ tes de Poëmes, & faire de la Vierge * „ un portrait imaginaire, tel que ceux „ des

* *Nunquam ex Evangelistis (quippe qui solius Christi, non Mariæ, servi ac præcones erant) didicissent Indi cujus staturæ, formæ ac speciei fuerit Virgo. Intererat tamen, ad salutem credo, scire. Noster ergo sic eam depingit:* Maria fuit mediocris staturæ, triticei coloris, contracta facie, oculis magnis & ad cæruleum vergentibus, capillis aureis, manibus digitisque longis, pulchra forma, in omnibus proportionata, loquela convenienti, prospectu verecundo & eleganti, amabili amictu, pauperculo & mundo. Tanta in vultu ejus majestas apparebat, ut impio cuidam & formidabili, vultum ejus intuenti, contigerit colligere se & retrahere, & in alium mutari virum. *Miraculum hoc unde habeat, nescio. Cætera & plura ex Ephiphanio recenset Nicephorus Lib. II. Cap. XXIII. Quæ omnia, quum non tantum divinæ non sint veritatis, sed & dubiæ admodum fidei, digna non erant quæ divinis & indubitatæ*

„ des héroïnes de la Calprende. Il eſt vrai „ que malgré tous vos efforts vous êtes „ reſté au-deſſus de vos modèles ; & „ puiſque vous vouliez vous mettre au „ rang des Scuderi & des Combrevilles, „ vous deviez tâcher d'écrire entiére- „ ment dans leur goût. Le portrait que „ vous faites de la Vierge, reſſemble „ parfaitement à celui que Chapelain a „ fait de la Pucelle d'Orléans. Voici com- „ ment parle ce Poëte.

„ *On voit hors des deux bouts de ces deux*
„ *courtes manches,*
„ *Sortir à découvert deux mains longues &*
„ *blanches,*
„ *Dont les doigts inégaux, mais tout ronds*
„ *& menus,*
„ *Imitoient l'embonpoint des bras ronds &*
„ *charnus.*

„ Vous vantez fort auſſi les mains & „ les doigts longs de la Vierge. Cela fait „ des mains ſeches ; vous auriez pû lui „ en donner d'autres. Je ne ſais point „ auſſi pourquoi vous lui faites les che- „ veux couleur d'or & les yeux à demi „ blancs ; tout cela eſt fort mal imaginé, „ & ne forme point une belle perſonne.

„ Quant

tatæ fidei Evangelicis Scriptis aſſuerentur. Hiſtor. Chriſt. &c. *pag.* 557.

„ Quant à ce que vous dites que ſon air
„ étoit ſi doux & ſi rempli de majeſté,
„ qu'il étoit impoſſible qu'un pécheur la
„ regardât ſans ſe repentir de ſes fautes,
„ il eſt fâcheux que l'Ecriture ne diſe
„ rien de cela. Votre Critique s'eſt fort
„ récriez ſur le prétendu miracle; a-
„ voüez qu'il a eu raiſon de dire que
„ vous auriez dû reſpecter l'Ecriture, &
„ ne point allier les faits que vous en
„ avez tirés, avec ceux que vous forgiez,
„ ou que vous empruntiez de quelques
„ Auteurs, auſſi peu judicieux & véri-
„ diques que vous.

„ Ce n'eſt pas dans le ſeul portrait que
„ vous avez fait de la Vierge que vous
„ avez donné priſe à vos ennemis, ils
„ ont eu bien plus de raiſon de ce que
„ vous avez dit ſur ſon accouchement;
„ car non content d'avoir fait dans votre
„ faux Evangile une longue hiſtoire ſur
„ l'immaculée Conception, vous avez
„ prétendu * que l'accouchement de la
„ Vier-

* *Audi nunc rurſus ſollicitum admodum immaculati Virginis partus patronum.* pag. 69. Virgo nullum in hoc partu dolorem ſenſit, ſed multum gaudii & refocillationis ſpiritualis. Et ſicut abſque diſpendio virginitatis in uterum matris intravit, ſic ſumma cum integritate ejus, non adaperta via, exivit: ſicut radius ſolis ex orbe tranſit, abſque ut eum frangat. Voluit enim Filius hic dominice naſci, & Matri ſuæ, quæ propter ſe

„ Vierge avoit été de même *immaculé*,
„ & que les conduits qui doivent souf-
„ frir

ſe multa eſſet paſſura, id gaudii & honoris dare, ut ab omnibus fœminis diſtincta, & Virgo eſſet, & Mater. Manſit enim & in partu, & ante & poſt partum virgo. *Quid ſibi illa volunt*, ſicut abſque diſpendio virginitatis in uterum matris intravit? *Aliunde ne ergo Chriſtus, ſicut radii ſolares per vitri ſoliditatem ſine ulla vitri læſione, ſic per integra Virginis clauſtra in uterum tranſiit? An in caſtra Anabaptiſtarum noſter obiit, qui ſemen aliquod cœleſte in uterum Virginis delatum volunt, unde natura ejus humana ſit formata? Non tranſiit in uterum, qui ex ſolius Virginis ſemine ac ſanguine intra uterum contento in utero eſt conceptus. Niſi fortaſſis tranſitum dicas, quo per venas & vaſa ſpermatica ſanguis & ſemen muliebre in uterum tranſeunt. Quod hic locum non habet, quia & antequam Chriſtus conciperetur, ſacra Virgo in aliarum fœminarum morem naturali iſti fluxui obnoxia fuit. Atque ea res ſic ſe habet, ut & temerarius ſit qui matricem Virginis in partu adapertam neget, neque in virginitatem ejus ullatenus ſit injurius, qui id ſtatuat. Virginitatem ne lædit, quod ſingulis menſibus ſanguini expurgando ſe pandat vulva? Cur eam magis lædat, quod fœtui proferendo idem faciat? Si Sixtum Senenſem* S. Bibliothecæ Lib. VI. Annot. 136. & 137. *conſulere animus eſt, reperies Origenem, Ambroſium, Tertullianum, vulvæ apertionem Mariæ in partu tribuentes, idque ex loco* Luc. II. verſ. 23. *quibus addo Nicephorum* Lib. I. Cap. XII. *Ideo ne eam virginem aut negarunt, aut dubita-*

„ frir pour donner naiſſance aux enfans,
„ avoient toujours été fermés chez la
„ Vierge, lors même qu'elle mit *Jéſus*
„ au Monde. *Dieu*, dites-vous, *voulut*
„ *donner cette marque d'amour à ſa Mere, &*
„ *la diſtinguer de toutes les femmes*; *en ſor-*
„ *te qu'elle fût Vierge avant l'enfantement, &*
„ *qu'elle demeurât Vierge pendant l'enfantement*
„ *& après l'enfantement.* Loüis de Dieu a
„ raiſon de vous traiter de fanatique &
„ d'Anabaptiſte. Je ne rapellerai point
„ ici toutes les raiſons qu'il apporte pour
„ réfuter votre extravagante opinion, je
„ me contenterai de vous dire avec lui
„ que les Peres de l'Egliſe ont formelle-
„ ment enſeigné que l'accouchement de
„ la Vierge avoit été ſemblable à celui
„ des autres femmes, & que les parties
„ du corps avoient eſſuié les mêmes ac-
„ cidens.

bitarunt? Virgo eſſe deſinit, non cui uterus aperitur, ſed cui ex viri coitu aperitur. Ab eo quæ intacta manet, virgo manet. Sed & Origenem ibidem citat Sixtus, qui ex loco Lucæ. Cap. II. 22. *purgatione Mariam eguiſſe intrepide ſtatuit. Ideo ne eam virginem negavit? Aut virgo non eſt, quæ a menſtruo ſanguine purgari opus habet? Si hæc & ſimilia ad honorem Mariæ Virginis pertinent, mirum ſane tam negligentem Matris ſuæ fuiſſe Chriſtum, ut quæ Xaverius tam magnifice prædicat & iterat, in S Literis ne attingi quidem curaverit, quin & contrarium de ea ſcribi voluerit.* Ibid. *pag.* 568. *& ſequent.*

„ cidens. Ce n'eſt pas qu'ils aient pré-
„ tendu pour cela que la Vierge avoit
„ jamais ceſſé de l'être; car ils ſavoient
„ trop bien que c'eſt la connoiſſance
„ qu'une fille a avec les hommes qui lui
„ ôte ſa virginité, & non point les ou-
„ vertures intérieures qui peuvent arri-
„ ver dans ſa matrice. Croiez-vous que
„ ſi votre opinion eût dû être néceſſaire
„ à la conſervation de l'honneur de *Ma-
„ rie*, les Evangéliſtes n'en euſſent point
„ fait mention, & qu'ils ſe fuſſent repo-
„ ſés de ce ſoin ſur vous, qui n'êtes venu
„ que ſeize cens ans après eux? Il y a
„ dans votre conduite autant d'audace
„ que de folie, d'ôſer ſuppléer de votre
„ chef aux ſaintes Ecritures, & de vou-
„ loir vous établir de nouveaux articles de
„ foi. Allez, tous les crimes que vous me
„ reprochez, ne ſauroient jamais appro-
„ cher de celui d'avoir ôſé falſifier ſi groſ-
„ ſiérement l'Evangile. „

JE ſouhaite, ſage & ſavant Abukibak, que tu puiſſes trouver dans cette diſpute quelque choſe qui te plaiſe.

JE te ſalue, en *Belſebuth*, & par *Belſebuth*.



LET-

LETTRE CENT QUARANTE-QUATRIEME.

Le Gnome Salmankar, *au Cabaliſte* Abukibak.

TU ſais, ſage & ſavant Abukibak, que les hommes jugent ordinairement du mérite des Grands d'une manière bien oppoſée à celle dont on penſe ſur leur compte dans nos ténébreuſes demeures. Ils ſe laiſſent ſéduire par quelques qualités brillantes, & placent au rang des ames les plus fortunées celles de certaines perſonnes qui ſont condamnées à reſter pluſieurs ſiécles dans des priſons obſcures. Après la mort, les choſes changent bien de face; on les voit dans ce Monde ſouterrain dans un point de vûe tout différent de celui où on les regarde ſur la terre.

IL eſt peu d'Auteurs qui ne loüent exceſſivement les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. Le premier entre dans les éloges de tous les Académiciens; il n'eſt point d'année où l'on ne faſſe publiquement ſon panégyrique. Le ſecond retrouve au Collège Mazarin ce qu'on donne à l'autre à l'Académie Françoiſe. Les Régens

gens dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien, que les Académiciens le François : tout Paris, & même tout le Roïaume applaudit aux éloges des défuntes Eminences ; cependant elles ſont toutes les deux condamnées à reſter neuf cens ans dans nos ténébreuſes retraites * avant d'aller dans l'heureux ſéjour des Silphes.

LE

* Je ferai ici une remarque, qui peut-être ne ſera pas inutile pour faire connoître combien peu l'on doit ajouter foi aux loüanges des Poëtes. Monſieur de Voltaire, dans le *VII. Chant* de ſon excellent Poëme Epique, place dans les Cieux les deux Cardinaux, que je loge avec juſte raiſon dans le ténébreux ſéjour des Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que ſur le ſimple portrait qu'il en fait (portrait très véritable) ſi jamais gens ont mérité d'être damnés, ce ſont ces Cardinaux. L'un étoit *implacable ennemi*, ce ſont les termes de Mr. de Voltaire ; l'autre, *ſouple, adroit, & dangereux ami*, tous deux *cruels à leur patrie.* Voilà de beaux titres pour aller en Paradis ! Comptons après cela, ſur la place qu'y donnent les Poëtes.

Henri dans ce moment voit ſur les fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du Thrône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaine;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine,

 Tous

Le Cardinal de Richelieu ſupporte impatiemment ſa punition, il n'a point quitté en mourant ſon humeur fière & hautaine, il ſouffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les loüanges dont on l'accabloit ſur la terre. Pour s'en conſoler, il a grand ſoin de ſe faire réciter par les morts qui arrivent ici, les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens ; & quelque uſés & ennuieux qu'ils ſoient, ils ne l'endorment point.

Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats.
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Thrône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique :
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi,
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami ;
L'un fuiant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés.
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

Henriade. *Chant. VII. verſ.* 323.

point. Ils les écoute avec autant de plaisir, qu'un Janséniste en a à oüir le récit des Miracles de St. Pâris.

LE Cardinal Mazarin au contraire, se soucie fort peu d'être loüé, ni blâmé. Un Poëte l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit faits pendant sa vie, où il le plaçoit au-dessus des plus grands Ministres. *Mon Enfant*, lui dit-il, *évites-toi cette peine; je ne fais pas plus de cas des vers dans ce Monde que dans l'autre. Si tu avois un moïen à me communiquer pour trouver quelque grosse somme d'argent, à la bonne heure, je te serois fort obligé.* Le Cardinal de Richelieu, aiant entendu ce discours, se plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat, dont l'avarice avoit été si nuisible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion, & les deux Prélats eurent une dispute, dont je t'envoie le récit.



„DIALOGUE

„ENTRE LES CARDINAUX MAZA„RIN ET RICHELIEU.

„MAZARIN.

„IL vous convient peu en vérité de
„ m'accuſer d'avoir fait les malheurs de
„ la France. Avez-vous oublié ceux
„ dont vous l'avez accablée, & dont elle
„ ne pourra jamais ſe relever ? C'eſt
„ vous qui lui avez donné des fers, vous
„ avez aboli les privilèges de la Nobleſ-
„ ſe, ſupprimé les Etats généraux, avili
„ les Parlemens, appauvri les peuples ;
„ que pouviez-vous faire de pis ? L'on
„ doit vous regarder comme le deſtruc-
„ teur des droits & des libertés de votre
„ patrie. Si j'avois fait ce que vous avez
„ exécuté, cela eût pû m'être pardonné.
„ J'étois Italien, rien ne m'obligeoit à ſa-
„ crifier mes intérêts à ceux des Fran-
„ çois ; mais vous, qui étiez leur com-
„ patriote, vous leur enlevâtes leurs plus
„ beaux privilèges pour ſatisfaire votre
„ ambition. Uniquement attaché à la
„ Cour, vous oubliâtes qu'avant d'être
„ Courtiſan, vous aviez été François, &
„ que ce que vous deviez à votre Prince
„ ne

„ ne devoit point vous empêcher d'ai-
„ mer votre patrie. Avant vous, le peu-
„ ple pouvoit porter au pied du Thrône
„ les remèdes qu'il croioit utiles à ses
„ maux ; la Noblesse assistoit les Rois de
„ ses conseils ; les Magistrats lui repré-
„ sentoient humblement la nécessité de
„ suivre les loix, & lui expliquoient ce
„ qu'il pouvoit y avoir d'obscur. Vous
„ avez anéanti à jamais ces droits si
„ chers & si utiles, vous avez élevé le
„ despotisme & le pouvoir arbitraire sur
„ les tristes ruines de la puissance Mo-
„ narchique.

„ RICHELIEU.

„ EN détruisant les privilèges de ma
„ patrie, je l'ai servie utilement : j'ai af-
„ franchi le peuple du joug d'une infini-
„ té de petits tyrans qui le pilloient im-
„ punément. Il vaut bien mieux qu'il n'y
„ ait dans un Etat qu'un seul & unique
„ Maître, que deux ou trois cens petits
„ Souverains, qui abusent de leur cré-
„ dit & de leur pouvoir ; qui se liguent
„ ensemble contre leur Maître commun,
„ dès qu'il veut les retenir dans leur
„ devoir. Avant que j'eusse abaissé les
„ Grands, la France étoit toujours à la
„ veille d'être déchirée par des guerres
„ civiles : elle nourrissoit dans son sein
„ un mal dangereux, qui tôt ou tard

„ l'auroit détruite; les troubles, qui agi-
„ toient depuis long-tems le Roïaume,
„ ne pouvoient être calmés que par de
„ violens remèdes. Pour rendre les Fran-
„ çois heureux, il falloit les obliger à vi-
„ vre tranquillement, & on ne les y pou-
„ voit contraindre, qu'en établiſſant le
„ pouvoir deſpotique ſur la ruine des
„ Grands & des Cours ſouveraines.

„ MAZARIN.

„ VOILÀ, je vous l'avoüe, une plaiſante
„ manière d'excuſer les maux que vous
„ avez faits à vos compatriotes. Hé
„ quoi! Pour les rendre heureux, vous
„ n'avez pas cru trouver de meilleurs
„ moïens que de les aſſujettir à un pou-
„ voir arbitraire? En ce cas-là, je m'é-
„ tonne que vous n'aiez pas regardé l'é-
„ tat d'un eſclave comme le plus fortu-
„ né. N'auriez-vous pas pû abaiſſer les
„ Nobles, ſans mettre la Nation entière
„ dans les fers? Les Anglois n'ont rien à
„ craindre de leurs grands Seigneurs;
„ cependant le deſpotiſme n'a point lieu
„ chez eux. D'ailleurs, vous croyez em-
„ pêcher les guerres civiles: vous avez
„ fort mal réüſſi dans vos deſſeins; car
„ peu d'années après votre mort, ſous
„ la minorité de Loüis XIV. la France
„ fut agitée par de cruelles diviſions.
„ Pour rendre les hommes paiſibles, il
„ ne

„ ne faut pas les faire gémir ſous un joug
„ dur & pénible, qu'ils ne ſupportent
„ que juſques à ce qu'ils trouvent l'occa-
„ ſion de s'en affranchir. Il n'y a pas de
„ païs, où les ſéditions ſoient plus fré-
„ quentes que dans les Etats où le Sou-
„ verain a un pouvoir ſans bornes; ra-
„ rement le regne des Sultans n'eſt pas
„ marqué par quelque cataſtrophe. Ain-
„ ſi, tout le ſang que vous fites verſer à
„ Caſtelnaudari, à Montauban & à la
„ Rochelle, n'empêcha point que dans
„ la ſuite le Prince de Condé ne prît les
„ armes, & que le Cardinal de Retz ne
„ ſe mît à la tête des frondeurs. Je puis
„ vous proteſter qu'après votre mort,
„ je ne me reſſentis point de toutes les
„ exécutions ſanglantes que vous aviez
„ faites, & je ne m'apperçus plus de l'a-
„ baiſſement des Grands, dès qu'ils pu-
„ rent trouver l'occaſion de ſe révolter.

„ RICHELIEU.

„ JE m'étonne que vous ôſiez me re-
„ procher la guerre que je fis aux Pro-
„ teſtans, & que vous mettiez au nom-
„ bre de mes fautes le ſang qui fut ré-
„ pandu au ſiége de la Rochelle. La bon-
„ ne & ſaine politique n'exigeoit-elle
„ pas qu'il n'y eût qu'une ſeule Religion
„ en France? Depuis près de cent cin-
„ quante ans, les deux qui y étoient éta-

„ blies, ſe coupoient la gorge; il falloit,
„ pour faire finir les meurtres, les maſ-
„ ſacres, les incendies, en détruire une.
„ La raiſon & la politique demandoient
„ que ce fût la plus foible; heureuſe-
„ ment c'étoit la Proteſtante, & je trou-
„ vois par-là un moïen d'exécuter plus
„ aiſément ce que je voiois être abſolu-
„ ment néceſſaire, & qui convenoit au
„ poſte & à la dignité que j'occupois
„ dans l'Egliſe Romaine. J'ai commencé
„ la glorieuſe œuvre, que Louïs XIV. a
„ perfectionnée.

„ MAZARIN.

„ NI vous, ni ce Roi n'êtes venus à
„ bout de ce que vous prétendiez exécu-
„ ter. Vous vouliez aſſûrer une parfaite
„ conformité de ſentimens parmi le peu-
„ ple ſur ce qui concerne les matières
„ de Religion; mais vous deviez vous ap-
„ percevoir que cela étoit impoſſible.
„ Pour empêcher les diſputes de contro-
„ verſe, il falloit bannir les Théolo-
„ giens; c'étoit-là le ſeul moïen. Dès que
„ vous ſouffriez ceux d'une Communion,
„ vous deviez vous attendre qu'ils ſe dé-
„ chireroient entre eux, quand ils ne
„ pourroient plus ſe battre avec leurs
„ anciens adverſaires. La choſe eſt arri-
„ vée, on a exilé, banni, ruiné les Pro-
„ teſtans: à peine ont-ils été détruits,
„ que

„ que les Janféniftes leur ont fuccé-
„ dé. Cependant ceux qui font fortis du
„ Roïaume, ont porté ailleurs fon or,
„ fes richeffes, & fes manufactures. Le
„ banniffement des Proteftans a plus été
„ fatal à l'Etat, que la perte de deux
„ provinces. Les François réfugiés n'ont
„ pas médiocrement contribué aux per-
„ tes qu'effuia Louis XIV. dans les der-
„ nières années de fa vie ; voilà cette
„ grande œuvre qu'il a perfectionnée,
„ & que vous aviez commencée. J'étois
„ trop habile, & je connoiffois trop bien
„ les hommes, pour entrer dans une en-
„ treprife auffi inutile & auffi infructueu-
„ fe.

„ RICHELIEU.

„ QUOIQUE vous condamniez les gran-
„ des chofes dont je fuis venu à bout,
„ vous ne pourrez cependant refufer
„ à mes qualités perfonnelles l'éloge qu'el-
„ les méritent. Je fuis le pere des gens
„ de Lettres, j'établis la première & la
„ plus célèbre des Académies. J'étois
„ généreux, intrépide, & prefque auffi
„ bon foldat que favant Théologien. J'a-
„ baiffai la Maifon d'Autriche, & celle
„ de Bourbon doit éternellement me con-
„ fidérer comme le génie tutélaire qui
„ lui aide à prendre le deffus pour tou-
„ jours fur fa plus mortelle ennemie. Ce

„ ſont-là des faits glorieux, dont tous
„ les Hiſtoriens conviennent; mais vous,
„ qu'avez-vous fait qui puiſſe mériter
„ l'eſtime de la poſtérité? Vous étiez
„ fourbe, avare, poltron, & qui pis eſt,
„ voleur. Vous fites prier le Roi, en mou-
„ rant, de vouloir bien vous pardonner
„ de lui avoir pillé pluſieurs millions. Ce
„ Prince vous répondit qu'il vous don-
„ noit tout ce que vous pouviez avoir
„ pris, & que vous mouruſſiez tranquil-
„ lement. L'aveu de votre vol eſt la ſeu-
„ le belle action que vous aiez faite.
„ Pour exécuter quelque choſe digne de
„ loüange, il a fallu que vous avoüaſſiez
„ que vous étiez un fripon; car je ne
„ compte point toutes les ruſes que vous
„ avez miſes en uſage contre le Prince de
„ Condé & contre le Cardinal de Retz,
„ comme des faits bien éclatans. Vous
„ étiez, ſi vous voulez, un habile four-
„ be, & puis c'eſt tout.

„ MAZARIN.

„ Je pourrois vous dire qu'il fallut au-
„ tant de génie & de politique pour ve-
„ nir à bout de vaincre tous mes enne-
„ mis, de les obliger à ſortir du Roïau-
„ me, & d'implorer enfin ma clémence,
„ que pour faire perir ſur un échafaut
„ tous ceux que je n'aimois point, com-
„ me vous l'avez pratiqué. Ce qu'il y a
„ de

„ de certain, c'eſt qu'il falloit du moins
„ avoir plus de douceur, & moins de
„ cruauté. Mais je ne veux point cher-
„ cher à faire mon éloge : jamais les
„ loüanges n'ont été mon foible. Quant
„ à vous, vous flattiez & payez les Sa-
„ vans, parce que vous vouliez qu'ils
„ prônaſſent ſans ceſſe votre mérite. Dès
„ qu'ils ne vous loüoient point aſſez,
„ vous les diſgracyez; vous étiez même
„ jaloux de leur gloire, & vous perſécu-
„ tâtes Corneille, parce qu'il faiſoit mieux
„ des vers que vous. De quoi Diable vous
„ étiez-vous aviſé de vouloir devenir
„ Poëte? Voilà une belle qualité pour
„ un premier Miniſtre! Vous vantez vo-
„ tre ſcience dans la Théologie, ma foi,
„ vos Livres de controverſe ne valoient
„ guères mieux que vos Poéſies. Aujour-
„ d'hui on ne les voit que chez les beur-
„ rières. On les trouvoit fort beaux
„ lorſque vous viviez, parce qu'il eût été
„ très dangereux d'en juger autrement.
„ Vous ne pardonniez jamais la plus le-
„ gère offenſe; & abuſant de votre auto-
„ rité, vous la puniſſiez du plus cruel
„ ſupplice, témoin ce pauvre Grandier,
„ Curé de Loudun, que vous fites bru-
„ ler comme ſorcier, pour avoir eu quel-
„ que démêlé avec vous lorſque vous
„ étiez encore ſimple Abbé. Peut-on
„ rien voir de plus affreux? Quant à ce
„ que vous dites de la maiſon d'Autri-
„ che,

„ che, il eſt vrai que vous lui avez porté de rudes coups, mais votre intérêt propre vous conduiſoit beaucoup plus que celui de l'Etat; & pluſieurs fois des Généraux qui étoient vos favoris, ſe ſont laiſſés battre pour favoriſer vos deſſeins, & pour obliger Louis XIII. à recourir à vous. Je vous demande ſi de pareilles manœuvres ſont celles d'un honnête homme? Vous avez bien fait d'établir une Société perpétuelle de complimenteurs & de faiſeurs de panégyriques; ſans cela, vous courriez riſque d'être beaucoup moins loüé après votre mort, que vous ne l'aviez eſperé.

„ RICHELIEU.

„ MALGRÉ les reproches que vous me faites, on me regarde encore aujourd'hui dans toute l'Europe comme le plus grand Miniſtre qu'il y ait eu, & comme infiniment au-deſſus de vous.

„ MAZARIN.

„ JE ne ſuis pas tout-à-fait de votre avis. On vous donne ſur moi la préference, cela eſt vrai, on vous regarde comme un grand & vaſte génie; vous l'étiez auſſi: mais on n'eſtime pas plus votre probité & votre candeur

„ que

„ que la mienne. C'eſt-à-dire qu'on nous „ regarde comme deux illuſtres fourbes, „ qui ſacrifioient toutes les vertus à leurs „ intérêts; au lieu que l'Univers entier „ n'a qu'une voix ſur le mérite éminent „ du Cardinal qui gouverne aujourd'hui. „ Il a rendu à Louïs XV. des ſervices „ plus conſidérables que ceux que vous „ rendites à Louïs XIII. & cependant la „ Nobleſſe & le peuple n'ont qu'à ſe loüer „ de la ſageſſe & de la douceur de ſon „ miniſtère. Il a agrandi le Roïaume de „ deux provinces, il a fait un Prince de „ la Maiſon de Bourbon Roi de Naples „ & de Sicile, il a entrepris une guerre „ juſte, l'a ſoutenue glorieuſement, & „ terminée à la gloire de ſon Maître & „ de ſa patrie. Il a donné la paix à l'Eu- „ rope, & la vertu, la candeur, & la „ bonne foi ne l'ont jamais abandonné „ dans l'exécution de ces entrepriſes, ſi „ perilleuſes pour la probité d'un Mi- „ niſtre. „

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LET-



LETTRE CENT QUARANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

LEs anciens Philoſophes, ſage & ſavant Abukibak, ont attribué à pluſieurs cauſes l'antipathie, & la ſympathie qu'on apperçoit entre les corps animés, ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choſes étoient produites par cette antipathie & cette ſympathie *, & que

* C'étoit particuliérement l'opinion d'Empedocle, qui vouloit que tous les êtres fuſſent produits & conſervés par l'accord des quatre Elemens, détruits par leur deſaccord.

Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν
Εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα
Φιλίαν τε ᾗ συγκρίνεται, καὶ νεῖκος
ᾧ διακρίνεται. Φησὶ δ' οὕτω,
Ζεὺς ἀργὴς, Ἥρη τε φερέσβιος, ἠδ' Ἀϊδωνεὺς,
Νῆστίς θ' ἣ δακρύοις ἐπιπικροῖ ὄμμα βρότειον.
Δία μὲν, τὸ πῦρ λέγων. Ἥρην δὲ,
Τὴν γῆν. Ἀϊδωνέα δὲ, τὸν ἀέρα.
Νῆστιν δὲ, τὸ ὕδωρ. καὶ ταῦτα
Φησὶν, ἀλλαττόμενα διαμπερὲς

Οὐδα-

que la paix, ou l'inimitié qui regnoit parmi elles, formoient leur génération & leur cor-

Οὐδαμοῦ λήγει, ὡς ἂν ἀϊδίου τῆς
Τοιαύτης διακοσμήσεως οὔσης. ἐπιφέρει γοῦν,
Ἄλλοτε μὲν φιλότητι συνερχόμεν' εἰς ἓν ἅπαντα,
Ἄλλοτε δ' αὖ δίχ' ἕκαστα φορεύμενα νείκεος ἔχθει.

Hæc autem illi visa sunt ac placita, Elementa esse quatuor; ignem, aquam, terram, aërem; *amicitiamque, qua copulentur, & discordiam, qua dissideant. Ait autem sic.*

Jupiter albus, & alma soror Juno, atque potens Dis,
Et Nestis, lacrymis hominum quæ lumina complet.

Jovem ignem, Junonem terram, Aidoneum aërem, Nestin aquam dicens, & hæc ait assiduas versare vices, desinere nusquam, estque æternus juxta illum hic rerum ordo. Denique infert:

Nonnunquam connectit amor simul omnia rursus
Nonnunquam sejuncta jubet contentio ferri.
Diogen. Laërt. *de Vit. Dogmat. Clar. Philosoph. Lib. VIII. in vit. Empedocl. Segm.* 76.

L'opinion d'Empedocle a paru très probable à plusieurs Anciens. Ciceron semble l'approuver; il veut même que les hommes puissent en connoître la vérité par l'expérience, & découvrir que les masses qui composent l'Univers, s'en-

corruption. Cette opinion étoit fondée ſur un raiſonnement aſſez ſpécieux. *La contrariété*, diſoient ces Philoſophes, *qu'on découvre dans les Elemens, eſt évidente. L'eau eſt ennemie du feu, elle le détruit, le diſſipe, & l'éteint, parce que le feu eſt chaud & ſec, & l'eau eſt froide & humide. Ces deux Elemens ſont donc totalement oppoſés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau au contraire, ſympathiſe avec la terre, en ce qu'elles font froides toutes les deux; mais elles ſont contraires, en ce que l'eau eſt humide, & la terre ſéche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cauſe de leur ſéchereſſe, & une oppoſition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainſi, entre tous les Elemens il y a une antipathie, & néanmoins une ſympathie à pluſieurs égards. Or, toutes les choſes, ſoit animées, ſoit inanimées, ſont compoſées des Elemens; donc il eſt néceſſaire qu'il y ait entre elles une ſympathie & une antipathie plus ou moins forte, ſelon que la matière de certains Elemens domine en elles.*

C'EST-là la manière dont les Anciens expli-

s'entretiennent entre elles par une eſpèce d'amitié, & ſe diſſipent par leur deſaccord.

Agrigentinum quidem, doctum quendam virum, carminibus Græcis vaticinatum ferunt: quæ in rerum natura totoque mundo conſtarent, quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, diſſipare diſcordiam; atque hoc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. Cicer. de Amicit. *Cap. VII.*

expliquoient les effets ſurprenans que nous voions tous les jours; mais la Phyſique, cultivée & pouſſée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du tems des Grecs & des Romains, nous a appris que l'antipathie & ſympathie des Elemens ne ſont que le rapport & la convenance qui ſe trouvent entre la ſubtilité, la figure, & la dureté des corps mis en mouvement, & déterminés par un premier Mobile. Nous ſavons que le feu n'eſt point chaud, que la terre n'eſt point froide, & que les qualités ne ſont point attachées aux corps par leur nature. Le feu nous brule & nous cauſe de la douleur, parce que ſes parties legères, pénétrant dans les pores de la chair, dérangent par leur mouvement violent l'ordre de celles du corps, & nous font ſentir une ſenſation de douleur, à laquelle nous avons donné le nom de brulure. L'eau nous paroît froide, parce qu'elle excite dans nous un ſentiment oppoſé à celui du feu, ſes parties agiſſant avec peu de vigueur, & s'inſinuant ſans cauſer aucun dérangement. Cette antipathie entre les Elemens eſt donc imaginaire, & leurs corpuſcules n'ont aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à la Matière. *

Si

* Quoique preſque tous les Philoſophes anciens aient cru que les qualités ſenſibles étoient atta-

SI les cauſes, que les Anciens attribuoient à l'antipathie, nous ſont connues dans

attachées au corps par leur nature, il y en a eu cependant parmi eux qui ont connu, auſſi bien que les modernes le connoiſſent aujourd'hui, que toutes nos ſenſations ne ſont cauſées que par l'impreſſion des corpuſcules qui n'ont aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à l'eſſence de tous les corps. C'eſt la différente manière dont ces corpuſcules agiſſent ſur nous, qui fait que nous ſentons du froid, du chaud. Ils ſont eux-mêmes ſans goût, ſans froideur, ſans chaleur. Ecoutons parler Lucrece.

Sed ne forte putes ſolo ſpoliata colore
Corpora prima manere: etiam ſecreta teporis
Sunt, ac frigioris omnino, calidique vaporis:
Et ſonitu ſterila, & ſucco jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem:
Sicut amaricini blandum, ſtactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus hallat.
Cum facere inſtituas: cum primis quærere par eſt
(Quod licet, ac potis es reperire) inolentis olivi
Naturam; nullam quæ mittit naribus auram:
Quam minime ut poſſit miſtos in corpore odores,
Concoctoſque ſuo contactos perdere viro.
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere ſuum gignundis rebus odorem;
Nec ſonitum, quoniam nibil ab ſe mittere poſſunt,
Nec ſimili ratione ſaporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem,

Cetera:

dans les corps inanimés, il faut avoüer qu'il n'en eſt pas de même de celles que nous voions dans les hommes & dans les animaux. D'où vient une perſonne, entrant dans une aſſemblée où elle en trouvera deux autres

Cetera : quæ cum ita ſunt, tandem ut mortale conſtet
Mollia, lenta, fragoſa, putricava corpore rara;
Omnia ſint a principiis ſejuncta neceſſe eſt,
Immortalia ſi volumus ſubjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur ſumma ſalutis :
Ne tibi redeant ad nihilum funditus omnes.
T. Lucret. de Rer. Nat. *Lib. II. verſ.* 841. *& ſeqq.*

Epicure avant Lucrece, Démocrite avant Epicure, & Lucippe avant Démocrite, avoient tous cru que les qualités ſenſibles n'étoient point attachées à la Matière ; cependant à entendre quelques Modernes, c'eſt à eux à qui l'on eſt redevable de cette découverte. Je renvoie les Cartéſiens aux vers que je viens de citer, & à ceux qui ſont ici deſſous.

Hinc, ubi quod ſuave eſt aliis, aliis fit amarum
Illis queis ſuave eſt, læviſſima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati :
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba ;
Aſpera nimirum penetrant, hamataque fauces
Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.
Idem. *Lib. IV. pag.* 94. *verſ.* 659. *& ſeq.*

autres qu'elle n'aura jamais vûes, ſentira-t-elle de l'amitié pour l'une, & de la haine pour l'autre? La choſe arrive tous les jours, on ne peut en diſconvenir, & l'on ne dit cependant aucune raiſon plauſible pour en donner l'explication. Il n'y a rien de ſi commun que de s'intéreſſer pour des gens qu'on n'a jamais connus. Si l'on voit joüer deux perſonnes, on ſouhaitera que l'une perde, & que l'autre gagne. On n'a cependant aucune liaiſon, aucune union, aucune connoiſſance même avec ces joüeurs. Pourquoi donc s'intéreſſer pour l'un, plûtôt que pour l'autre?

Il y a des effets bien plus ſinguliers de la ſympathie, les hiſtoires anciennes & modernes nous en ont conſervé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers tems en rapporte un fort étonnant au ſujet du Duc de Guiſe & de la Comteſſe de Boſſu ſa maitreſſe. Cette Dame connoiſſoit par un mouvement ſecret lorſque ſon amant ſe trouvoit dans une aſſemblée, quoiqu'elle ne le vît point, & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. „ Pluſieurs jeunes Seigneurs, „ dit cet Ecrivain *, faiſoient une maſcarade d'Indiens, & alloient déguiſés de „ cette

* Vie de Henriette Silvie de Molière, *Part. VI. p. 151. & ſuiv.*

„ cette ſorte chez Madame la Comteſſe de
„ Chante-Croix, où il devoit y avoir une
„ très grande aſſemblée. Le Duc ſe fait
„ apporter un de ces habits, & n'eut pas
„ beaucoup de peine à l'avoir ; car il
„ n'y avoit point d'ordre de les cacher.
„ Il en commande un tout ſemblable ; &
„ ſe mêlant parmi la troupe de ces gens
„ maſqués, il entre avec eux dans la ſalle
„ où on danſoit. Il vit Madame de ***
„ plus belle à ſes yeux qu'il ne l'avoit
„ jamais vûe , & Monſieur le Comte de
„ *** auprès d'elle...... Si-tôt que le
„ Duc entra, la Comteſſe ſentit certaine
„ émotion, que ſa préſence avoit accou-
„ tumé de lui donner. Elle ne put la
„ croire trompeuſe ; & malgré ce que
„ ſon amant lui avoit écrit d'un voïage
„ ſuppoſé, elle le chercha curieuſement
„ parmi les maſques, & fit ſi bien, qu'el-
„ le le découvrit. Cela fit fort éclater
„ leurs affaires ; car l'amante dans la pre-
„ mière joie de le revoir ne put diſſimu-
„ ler ſes ſentimens ; & l'amant fut ſi
„ tranſporté, qu'il oublia les raiſons qu'il
„ avoit de cacher ſon amour..... J'ai
„ vû une Lettre originale du Duc ſur cet
„ effet de la ſympathie, qui étoit à mon
„ gré une des plus belles Lettres qu'on
„ puiſſe écrire. Il s'y plaignoit de l'ex-
„ cès de ſon bonheur, car il avoüoit que
„ c'en étoit un fort grand que d'être ain-
„ ſi deviné par ſa maitreſſe. Mais il di-

„ soit que cela lui ôtoit le plaisir de voir
„ ce qui se passoit dans son cœur, sans
„ qu'elle eût envie de le lui montrer.
„ Ces sortes de découvertes étoient à son
„ gré une des plus parfaites joies qu'un
„ amant pût sentir ; & rien ne lui pa-
„ roissoit plus touchant pour une ame
„ délicate, que ces épanchemens de ten-
„ dresse & de sincérité, où l'art & la
„ précaution ne peuvent être soupçonnés
„ d'avoir part. „

LES Philosophes qui ont voulu expliquer les effets singuliers de cette sympathie si obscure & si mystérieuse, n'ont rien dit de satisfaisant. Quelques-uns l'ont attribuée à la conformité d'humeur, de caractère & de sentimens ; mais par quel enchantement deux hommes, qui ne se sont jamais ni vûs, ni connus, peuvent-ils s'appercevoir de cette ressemblance qu'il y a entre eux ? Pour que l'amour propre nous détermine en faveur d'une personne qui pense comme nous, il faut absolument que nous aions quelque connoissance de ses opinions ; autrement nous sommes aussi incertains de la conformité qui se trouve entre elle & nous, que nous le sommes des secrets les plus cachés de la Nature.

PLUSIEURS Savans, au nombre desquels il faut ranger la plûpart des Anciens, & tous les Modernes qui ont été prévenus en faveur de l'Astrologie judiciaire,

ciaire, prétendent que c'eſt dans les aſtres qu'ont doit chercher la cauſe de la ſympathie & de l'antipathie. Selon eux, deux hommes qui lors de leur naiſſance, auront un même ſigne pour aſcendant, s'aimeront naturellement & ſans ſe connoître. Ces Philoſophes forment ſur ce même plan un ſyſtême très long & fort circonſtancié. Ils prétendent que ceux qui ont le Soleil & la Lune en un même ſigne, doivent auſſi ſympathiſer enſemble.
„ Ce qui aide encore, dit un Philoſophe
„ du quinzième ſiécle *, à la conformi-
„ té, c'eſt avoir la partie de fortune en
„ un même ſigne ou maiſon, & que la
„ maiſon ou ſigne où ſera la Lune à la
„ naiſſance de l'un, ſoit en bon reſpect
„ vers l'autre; car ſelon que plus ou
„ moins ils auront ces conditions, auſſi
„ ſera plus ou moindre l'amour naturel-
„ le. De-là vient que deux hommes aiant
„ à faire une même choſe, ceſt homme
„ prendra plus eſtroite & particulière a-
„ mitié à l'un qu'à l'autre, ſans qu'il l'ait
„ en rien offenſé; ce qui pourroit ad-
„ venir en deux perſonnes qui auroient
„ leurs ſignes aſcendans contraires en
„ leur qualité, & de contraire triplicité,
„ &

* Les Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie, Gentilhomme de Sevile &c., miſes en François par Claude Gruget, *Part. III. Chap. V. pag.* 674.

„ & les planetes, ſeigneurs de leur na-
„ tivité, ennemis & contraires, comme
„ le Soleil & la Lune en oppoſition &
„ ſignes divers, & que ceux d'une naiſ-
„ ſance regardent de mauvais œil ceux
„ de l'autre. Car ces choſes & autres
„ que nous pouvons dire, ſont cauſes
„ qu'un homme, en voiant l'autre à plai-
„ ſir ou déplaiſir intérieur, comme il eſt
„ apparent en voiant deux hommes in-
„ connus joüer enſemble, diſputer, ou bat-
„ tre...Ptolomée dit que celui, qui à ſa naiſ-
„ ſance aura un ſigne aſcendant, com-
„ me par grace d'exemple, l'un en O-
„ rient, & l'autre ſur le Midi, celui-là
„ aura naturellement une manière de
„ ſubjection & ſeigneurie. Le pareil ad-
„ vient à celui qui à ſa naiſſance a le ſigne
„ dominant, & l'autre l'a obéiſſant. Et ſi
„ deux ont un même ſigne pour aſcendant,
„ ou pour ſeigneur une même planete,
„ celui, en qui la force & ordre de cet-
„ te planete ſera ſupérieur..... aura la
„ naturelle domination ſur l'autre. „

Voilà ſur quoi les Anciens fondoient les cauſes de la ſympathie & de l'antipathie. Bien des Modernes les ont ſuivis : mais l'erreur des premiers ne ſauroit autoriſer celle des derniers; car enfin, il n'eſt rien de ſi chimérique que la prétendue influence des aſtres *. D'où vient

* *Voiez* la Philoſophie du Bon-Sens, ou Réflexions

vient Mars & Vénus font-ils ennemis de Saturne ? Par quelle raison Jupiter & Mercure haïssent-ils le Soleil & la Lune ? Pourquoi toutes les planetes, excepté Mars, sont-elles favorables à Jupiter, & pourquoi Mars les hait-il toutes, excepté Vénus, qu'il aime tendrement ? Toute cette antipathie & sympathie entre les astres n'a jamais existé que dans la cervelle des Astrologues. Les planetes sont des corps qui n'ont en eux-mêmes que les qualités de la matière. Il est aussi raisonnable & aussi probable de soutenir que les montagnes des Alpes haïssent celles des Pirénées, que de prétendre que Mars & Venus haïssent le Soleil. Par conséquent, toutes les choses qu'on attribue à l'influence de ces astres, sont fausses & chimériques. D'ailleurs, il est absurde de prétendre qu'il y ait certains évenemens qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planete. Si l'influence des astres avoit lieu, il faudroit nécessairement qu'elle agît uniformement, & de la même manière sur tous les hommes ; or, l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux personnes, qui naissent dans le même instant & dans la même ville, ont des inclinations directement

flexions Philosophiques, &c. *Tom. II. pag.* 37. *& suiv. nouv. Edit.*

ment oppoſées : par quelle raiſon cela arrive-t-il, puiſqu'elles naiſſent ſous la même planete, & qu'ils doivent par conſéquent ſe reſſentir également de ſon influence ?

Ces raiſons ſont d'une force à laquelle on ne ſauroit rien oppoſer. Il faut donc convenir que la ſympathie & l'antipathie dans les hommes ne dépendent point des aſtres. L'on doit en chercher la cauſe ailleurs, ainſi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes ; car elle n'eſt ni moins ſenſible, ni moins ſingulière. Les renards aiment les couleuvres, qui ſont haïes de tous les autres animaux ; les cerfs au contraire, ont une ſi grande antipathie contre elles, qu'ils les perſécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine, ils poſent leurs naſeaux contre leurs ouvertures, & en retirant avec force la reſpiration, ils les amenent à eux & les tuent enſuite. Les Naturaliſtes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres eſt ſi violente & ſi forte, que ſi l'on fait bruler de la corne de ces premiers animaux, toutes les couleuvres qui en ſentiront la fumée, fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une eſpèce de faucon, qui eſt toujours en guerre avec les renards ; il les bat & les perſécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut ſouffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exem-

exemples j'en pourrois joindre plusieurs *; mais ils suffisent à établir la réalité de la sym-

* *Les Lecteurs seront peut-être bien aises de voir ici ce que dit Plutarque sur l'antipathie que plusieurs animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend jusques aux bêtes brutes, comme il y en a qui naturellement haïssent les chats & les mouches cantharides, les serpens & les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit souffrir ni le chant, ni la vûe d'un coq, & les Sages des Perses, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient les rats & les souris, tant pour ce qu'ils les haïssoient eux, comme aussi pour ce qu'ils disoient que leur Dieu les avoit en horreur, car tous les Arabes & les Æthiopiens généralement les abominent: là où l'ennuier convient seulement à l'homme contre l'homme, & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'exprime envie contre les animaux sauvages des uns contre les autres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination, ni d'appréhension, si un autre est heureux ou malheureux, ni ne sont point touchés de sentiment d'honneur ou deshonneur, qui est-ce qui plus & principalement aigrit l'envie, là où ils se haïssent les uns les autres, se portent inimitiez, & s'entrefont la guerre les uns aux autres, comme desloyaux, & auxquels ils n'ont point defiance, comme les dragons & les aigles se guerroient, les chats huants & les corneilles, les mauvis & les chardonnerets: tellement qu'on dit qu'encore qu'après qu'on les a tuez, leur sang ne se peut mêler ensemble, & qui plus est, si vous en melez, encore s'escoulera il à part en se separant l'un

ſympathie & de l'antipathie entre les animaux, dont la cauſe nous eſt auſſi inconnue, que de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

****

LETTRE CENT QUARANTE-SIXIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

QUOIQUE je ſois très perſuadé, ſage & ſavant Abukibak, que la beauté de l'ame ne dépend point de celle du corps, & qu'un homme laid peut être fort vertueux; cependant je crois que la régularité de la figure eſt une qualité très eſſentielle à un Prince. L'air noble & majeſtueux accroît l'eſtime & le reſpect qu'on a pour un ſimple particulier; à plus forte raiſon donne-t-il un nouveau relief à la perſonne d'un Souverain. Un Monarque bien fait a un grand avantage pour

l'un d'avec l'autre. *Les Oeuvr. Mor.* de Plutarq. *Tom. I. p.* 337. Je me ſers de la Traduction d'Amiot.

pour acquérir l'amour des peuples. Il y a eu plusieurs Nations, qui élisoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuse. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une isle du Nil, chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites tailles. *Théophraste*, dit-il *, *assûre que les Ephores condamnerent à une amande leur Roi Archidamus, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois, mais des Roitelets.*

ON peut appuier par l'exemple des Israélites le goût des Lacédémoniens, & l'autoriser par des traits, puisés dans les Livres sacrés. Lorsque Dieu voulut donner un Roi à son Peuple, il choisit Saül, à cause de sa taille avantageuse: *Parmi tous les Enfans d'Israël, il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les surpassoit de toutes les épaules* †. *Vous voiez*, dit Samuel au Peuple §, *qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choisi.*

LA

* Plutarque, Vies des Hommes illustres, Vie d'Agesilas, *Tom. V. pag.* 294. *de la Traduction de* Dacier.

† *Et non erat de Filiis Israel altior illo, ab humero & sursum eminebat super omnem Populum.* Samuel. *Lib. I. Cap. XI. vers.* 2.

§ *Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non*

La beauté a été regardée par les Eliens comme une chose si avantageuse, que chez eux les hommes disputoient, ainsi que les femmes, les prix qu'on donnoit à celles qui étoient les mieux faites.

Il est certain que la laideur inspire un certain mépris, & qu'il faut pour détruire cette prévention, des vertus bien éclatantes. Il y a tel Prince, qui n'a dû qu'à sa figure la moitié de l'estime & de la vénération de ses sujets; & si l'on examinoit les Souverains qui ont été méprisés, on trouveroit que souvent leur laideur n'a pas peu servi à les avilir.

Le défaut de beauté peut rendre un Roi non seulement méprisable, mais même haïssable & insupportable à ses sujets, quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qualités; l'Histoire moderne nous en fournit une preuve bien singulière. Ferdinand, Roi d'Espagne, suivant une Procession solemnelle qui se faisoit dans la ville de Barcelone, un Espagnol trouva le moïen de se glisser au milieu des Seigneurs dont ce Prince étoit entouré, & lui donna un coup de poignard dans le cou, qui l'eût renversé sur la place, s'il n'avoit été paré & détourné par une grosse chaîne d'or qu'il portoit. On arrêta cet assassin,

non sit similis in omni Populo. Samuel. *Lib. I. Cap. X. vers.* 24.

ſaſſin, & comme on craignit qu'il n'eût des complices, on lui fit eſſuier les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir ; mais tous les ſupplices qu'on mit en uſage furent inutiles, l'Eſpagnol ſoutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'aſſaſſiner le Roi, que celui de ſa laideur qui lui étoit inſupportable. Il ajouta qu'il le haïſſoit ſi fort, que ſi on lui rendoit la liberté, il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince, trop laid pour regner & pour commander aux Eſpagnols. Si tous les Caſtillans avoient penſé de même que ce phrénetique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Eſpagne de n'être pas beau, qu'il ne l'eſt à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquiſiteurs.

CE Ferdinand étoit ſujet à eſſuier des avantures deſagréables par rapport à ſa figure baſſe & ignoble. Etant à Naples dans ſon palais, & ſe promenant ſeul dans une galerie, un pêcheur qui avoit pris un poiſſon fort rare, voulut le préſenter lui-même au Roi. Il paſſa dans l'appartement où il étoit, & le prenant pour un domeſtique, *Mon Ami*, lui dit-il, *je te prie de me faire parler au Roi, voici un poiſſon que je lui apporte.* „ C'eſt moi qui le „ ſuis, répondit Ferdinand. „ Le pêcheur, regardant le prince avec un ris moqueur, alloit paſſer outre, lorſque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment,

ment, Ferdinand leur dit, *Venez donc certifier à cet homme que je ſuis le Roi; ſans cela, nous perdrons l'excellent poiſſon qu'il m'apporte.*

Cette ſeconde avanture n'étoit point dangereuſe: mais elle ne laiſſoit pas que d'être mortifiante. Il eſt toujours diſgracieux à un homme, à plus forte raiſon à un Souverain, accoutumé d'être réveré comme un Dieu, qu'on lui faſſe ſentir qu'il eſt d'une laideur qui paroît incompatible avec la majeſté de ſon rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'eſprit, pour ſe mettre au-deſſus de ces ſujets de mortification, & pour vaincre les mouvemens de l'amour propre.

Agesilas, Roi de Lacédémone, s'étoit élevé au-deſſus des foibleſſes, ſi ordinaires à ſes pareils; il étoit le premier à plaiſanter ſur ſa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité ſa grandeur d'ame? *Le défaut de ſa jambe boiteuſe*, dit Plutarque *, *étoit caché . . . . . pendant qu'il fut à la fleur de ſon âge: & la gaïeté, & la gentilleſſe avec laquelle il le ſupportoit, étant toujours le premier à badiner ſur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins ſenſible & moins choquante cette imperfection.*

La

* Plutarque, Vies des Hommes illuſtres, *Tom. V. pag.* 294.

LA conduite d'Agéſilas devroit ſervir d'exemple à tous les Souverains, à qui la Nature n'a point accordé une figure brillante; ils feroient bien plus ſagement de plaiſanter ſur leurs défauts, que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince eſt-il boſſu, on voit toute ſa Cour en grande perruque, parce que la ſienne eſt d'une vaſte étendue, & dérobe aux yeux une partie de ſa boſſe; a-t-il les jambes tortues, on fait renaître l'uſage d'aller botté & éperonné; eſt-il borgne, on enfonce le chapeau d'un côté juſqu'au milieu du viſage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en ſont pas moins réèls, & la perruque, la botte, & le chapeau ne ſervent qu'à rappeller plus ſouvent dans l'eſprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme, qui met le matin ſa perruque, dit en lui même : *J'en porterois ſans doute une plus courte, ſi le Roi n'étoit pas boſſu.*

C'EST par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps, & non par de vains ornemens extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé, & celles du Maréchal de Luxembourg valoient mieux que toutes les modes les plus recherchées, pour faire diſparoître leurs boſſes. Ce dernier Général plaiſantoit ſouvent ſur la ſienne, il imitoit la grandeur d'ame d'Agéſilas, & la ſageſſe de Philopemen Prince des Achéens. Un

Auteur Gaulois raconte d'une manière fort enjoüée une avanture ſingulière que la laideur de ce Souverain lui attira. Je rapporterai les termes dont il ſe ſert, qui dans ſon vieux langage ont une grace charmante. „ Philopemen, * Duc des „ Achéens, tant renommé, fut de petite „ ſtature, laid de viſage, & de regard „ difforme ; tellement que quand il ſe „ veſtoit d'habits méchaniques (comme „ il avoit couſtume bien ſouvent) il ſem- „ bloit plûtôt être de vil & vulgaire lieu, „ que digne du gouvernement du peu- „ ple. Il aimoit fort la chaſſe, & pour „ ce alloit bien ſouvent à Mégare : & un „ jour la grande avidité de la chaſſe le „ tranſporta plus loing qu'il n'eût poſſi- „ ble voulu; tellement qu'il arriva en la „ maiſon d'un citoïen de ce lieu, l'un „ de ſes ſinguliers amis, & lequel s'étoit „ nouvellement marié, & n'avoit qu'un „ ſerviteur avec ſoi, pour ce qu'il avoit „ envoïé les autres en autres lieux. „ Quand il fut arrivé à la porte du logis „ de ſondict ami, il heurta à la porte. „ Lors, la femme ſe mit à la feneſtre, „ & leur demandant qu'ils cherchoient, „ ſon ſerviteur répondit que c'étoit Phi- „ lopemen, Duc des Achéens, qui ve- „ noit pour loger léans. La femme, lors „ éton-

* Leçons de Pierre de Meſſie, &c. *Part. IV. Chap. III. pag.* 900. *& ſuiv.*

„ étonnée qu'un tel homme ſi à l'impro-
„ viſte devoit être ſon hoſte; & penſant
„ que tous deux fuſſent ſerviteurs du
„ Duc, qui les vinſſent avertir de ſa ve-
„ nue, mêmes les voians tous ſeuls, ſans
„ dire autre choſe, leur alla ouvrir la
„ porte. Puis, quand il furent venus en
„ la ſale, elle commanda à un de ſes ſer-
„ viteurs, qu'il allât en diligence en a-
„ vertir ſon mari, qui étoit pour lors en
„ un village: & puis dit à Philopemen
„ & à l'autre, qu'ils s'aſſiſſent pendant
„ qu'elle apprêteroit le ſouper: & alors
„ commença avec ſa chambrière à tra-
„ caſſer par la maiſon, bien empêchée &
„ confuſe tout enſemble, commençant u-
„ ne choſe & une autre, & rien ne para-
„ chevoit. Et peu après, cuidant n'avoir
„ jamais fait à tems, regardant Philope-
„ men, qui s'étoit enveloppé en ſon man-
„ teau, lui dit qu'il lui aidât à faire le feu,
„ en attendant que ſon ſerviteur ſeroit de
„ retour, & afin que le ſouper fût prêt à
„ tems pour ſon Seigneur. Lors il print
„ une congnée, & commença à fendre du
„ bois, aiant averti ſon ſerviteur de ne
„ faire ſemblant de rien, à ce que la
„ Dame ne s'apperçût de ſa tromperie.
„ Et pendant qu'il étoit ententif à ſa be-
„ ſoigne, le maître du logis ſurvint,
„ qui reconnoiſſant Philopemen, l'em-
„ braſſa avec une grande réverence, &
„ lui demanda: *Que faites-vous, Monſei-*

„ *gneur, de cette congnée?* Auquel il répon-
„ dit tout en riant : *Mon Ami, laiſſe-moi*
„ *faire; car je païe la peine de ma laideur.*

Si l'Hiſtoire nous fournit pluſieurs traits qui prouvent combien il eſt fâcheux aux Princes d'être mal faits, elle nous inſtruit auſſi de pluſieurs avantages qu'ils retirent de la beauté. Alcibiade, Scipion, & pluſieurs autres héros furent autant redevables de l'amour de leurs concitoiens à leur figure aimable & ſéduiſante, qu'à leurs victoires célèbres. Je doute cependant que ſoit chez les Anciens, ſoit chez les Modernes, on trouve rien de plus frappant, & qui prouve plus l'effet que l'air majeſtueux peut produire, que ce qui arriva à Marius. Ce Général Romain étant priſonnier, Sylla * ſon ennemi & ſon vainqueur, envoia un Gau-

* Valere Maxime ajoute à ce fait qu'il rapporte, une autre aventure, arrivée au même Marius, qui ne prouve pas moins les avantages de la beauté. Il dit que les habitans d'une ville, malgré ce qu'ils avoient à craindre du couroux de Sylla, ne purent ſe réſoudre à lui livrer Marius, qu'ils renvoierent ſain & ſauf, ſi frappés ils avoient été de ſon air majeſtueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miſeriarum abjectus, ex ipſo vitæ diſcrimine beneficio majeſtatis emerſit. Miſſus enim ad eum occidendum in privata domo Minturnis clauſum ſervus publicus, natione Cimber, & ſenem, & inermem, &

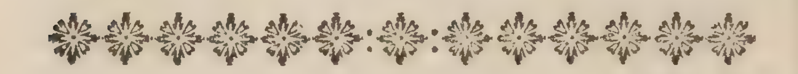
Gaulois pour le tuer : mais cet homme fut si frappé de la noblesse & de la grandeur qui brilloient dans la personne de Marius, qu'il resta comme pétrifié, oubliant même de fermer la porte de la prison ; ce qui donna le moïen au Général de se sauver.

ON assûre que Louïs XIV. avoit quelque chose de si majestueux dans la physionomie, qu'il étoit impossible de ne point baisser la vûe lorsqu'il fixoit ses regards ; on sentoit un respect, qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur véneration aux perfections du corps, qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorsque tous ces objets respectables se trouvent

& squalore obsitum, strictum gladium tenens, aggredi non sustinuit ; sed claritate viri occæcatus, abjecto ferro attonitus inde, ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perstrinxit, devictæque suæ gentis interitus, animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratis, ab uno nationis ejus interfici Marium, quam totam deleverat. Minturnenses autem majestate illius capti, compressum jam, & constrictum dira fati necessitate, incolumem præstiterunt : nec fuit eis timori asperrima Syllæ victoria, cum præsertim ipse Marius eos a conservando Mario absterrere posset. Valer. Maxim. Dict. Fact. memorabil. Exempl. *Lib. II. Cap. V. Art.* de Mario.

vent unis ensemble, on est sûr, pour aindire, de faire une impression très forte sur tous les esprits.

Je te salue : porte-toi bien; & donnes-moi de tes nouvelles.



LETTRE CENT QUARANTE-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

QUELQUE application que j'apporte à l'étude de la Philosophie, je ne puis, sage & savant Abukibak, m'élever au-dessus des foiblesses de l'amour. Au milieu de mes Livres, je m'apperçois à regret que j'ai reçu du Ciel un cœur tendre; & malgré les résolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences, & de leur sacrifier entiérement, & les plaisirs, & les soins du ménage, je me souviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne souvent mon cabinet pour courir auprès d'elle, & j'oublie alors Locke, Newton, & Descartes. Ce n'est que long-tems après, que reconnoissant ma faute, je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte, & retour-

retourne à mes Livres. Ces momens perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires : à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aisément dans une semaine si j'étois libre, & que mon cœur, exempt de passion, ne rendît pas mon esprit le joüet de ses foiblesses.

LE sort d'un homme de Lettres, que le Ciel en naissant forma d'un tempérament tendre, est déplorable. S'il se marie, & qu'il épouse une femme jolie, il se soumet au joug d'un maître, qui, pour être aimable, n'en est pas moins absolu. S'il reste garçon, il n'en est pas libre ; un funeste feu le dévore. Il sent au fond du cœur des mouvemens qu'il ne sauroit calmer ; l'idée des femmes se présente sans cesse à son imagination, les occupations les plus sérieuses & les plus abstraites ne sauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations* de *Descartes*, il pense au plaisir que ce Philosophe gouta avec sa maitresse ; le nom de Diogene s'offre-t-il à ses yeux, aussi-tôt Laïs est présente à sa mémoire ; prononce-t-il celui de Tiraqueau, il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il est donc impossible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre, soit heureux & tranquille, quelque état qu'il choisisse.

LES autres mortels peuvent se livrer

entiérement aux paſſions qui les flattent. Les Savans, dès qu'ils en ont une, elle eſt ſans ceſſe combattue par la néceſſité de ſe livrer uniquement à l'étude. S'ils veulent acquérir l'eſtime du Public, & ſe faire un nom qui paſſe à la poſtérité, il faut qu'ils ſacrifient leurs deſirs à leur occupation principale.

QUELLE obligation ne t'aurois-je point, ſage & ſavant Abukibak, ſi tu pouvois m'apprendre un moïen pour calmer mon cœur, pour m'élever au-deſſus du commun des hommes, pour oublier les charmes ſéducteurs d'une épouſe qui plait, & pour me rendre entiérement à mes Livres! Je ſens que ce n'eſt pas ſans peine qu'on peut réüſſir dans une pareille entrepriſe: mais je ſeconderai tes ſoins avec tant de zèle, qu'il n'eſt rien que je ne me flatte d'exécuter, dès que tu voudras venir à mon ſecours. Je t'avoüe que je ne me ſens point aſſez de forces pour vaincre moi ſeul, je trouve dans l'amour un ennemi trop redoutable; & lorſque pour ſurmonter ma foibleſſe je m'éloigne de l'objet qui la cauſe,

Je connois que mon ame, en ſecret déchirée,
*Revole vers le bien dont elle eſt ſéparée **.

J'AUG-

* Racine, Mithridate, *Acte III. Scene IV.* dit:

E5

J'AUGMENTE mes maux, ſans diminuer ma tendreſſe; je me mets dans un état moins tranquille que celui où j'étois auparavant, & les momens que j'ai paſſés loin de ma femme, accroiſſent ma paſſion. Je vole donc vers elle, & perdant dans un inſtant le fruit des réflexions de pluſieurs jours, peu s'en faut que je ne prenne la réſolution de vivre desormais uniquement en mari, & point en Philoſophe. Je pouſſe même la foibleſſe juſqu'à plaiſanter ſur ma défaite, & mon inclination pour l'étude eſt regardée alors comme une paſſion chimérique.

LE croiras-tu, ſage & ſavant Abukibak? Il eſt des momens, où je parle des Sciences d'une manière auſſi mépriſante qu'un Petit-maître. Je fais plus, je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que javois été deux heures ſans entrer dans mon cabinet, je lui chantai ſur le champ,

Que j'étois inſenſé de croire,
Qu'un vain Laurier, donné par la Victoire,
De

Et je verrois mon ame, en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers, que toutes les piéces de théatre de Mariveaux.

De tous les biens fût le plus précieux !
Tout l'éclat, dont brille la gloire,
Vaut-il un regard de vos yeux ?
Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir.
Je fais ma gloire de vous plaire,
*Et tout mon bonheur de vous voir *.*

JE sens, sage & savant Abukibak, tout le ridicule d'une pareille saillie ; je pourrois cependant la justifier par l'exemple de bien d'autres Savans, à qui l'amour a fait commettre plusieurs impertinences. † Aristote offroit à son épouse Hermias les mêmes Sacrifices que les Athéniens faisoient à l'honneur de la Déesse Cérès. Socrate §, malgré la mauvaise humeur

* Armide, *Acte V. Scene I.*

† Ἀρίστιππος δ' ἐν τῷ πρώτῳ περὶ παλαιᾶς τρυφῆς, φησὶν ἐρασθῆναι τὸν Ἀριστοτέλην παλλακίδος τοῦ Ἑρμείου. τοῦ δὲ συγχωρήσαντος, ἔγημέ τε αὐτὴν, καὶ ἔθυεν ὑπερχαίρων τῷ γυναίῳ, ὡς Ἀθηναῖοι τῇ Ἐλευσινίᾳ Δήμητρι. τῷ τε Ἑρμείᾳ, Παιᾶνα ἔγραψεν, ὃς ἔνδον γέγραπται.

Porro Aristippus in primo de antiquis Deliciis *Libro, Aristotelem ait Hermiæ concubinam adamasse, quam ille cum sibi permisisset, duxisse eam, & gaudio elatum immolasse mulieri, ut Athenienses Eleusinæ Cereri, Hermiæque poema scripsisse, qui infra scriptus est.* Diog. Laert. *Lib. V. Segm. IV.*

§ Πρὸς Ξανθίππην, πρότερον μὲν λοιδοροῦσαν, ὕστερον δὲ καὶ περι-

meur de la ſienne, l'aima toujours avec conſtance, & chercha d'excuſer les maux qu'elle lui faiſoit ſouffrir. La Mothe-le-Vayer ſe remaria à ſoixante-&-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit pas été trop heureux, il en prit une ſeconde, & crut le mal de n'en point avoir, beaucoup plus ſupportable que celui d'en prendre une qui l'expoſoit à ſouffrir toutes les incommodités attachées au ménage, qu'il connoiſſoit parfaitement. „ J'ai toujours pris, „ dit-il *, ce ſommeil dont Dieu aſſou-„ pit notre premier Pere, devant que de „ lui

περιχέασαν αὐτῷ, οὐκ ἔλεγον, εἶπεν, ὅτι Ξανθίππη βροντῶσα, καὶ ὕδωρ ποιήσει; πρὸς Ἀλκιβιάδην εἰπόντα, οὐκ ἀνεκτὴ ἡ Ξανθίππη λοιδοροῦσα, Ἀλλ' ἔγωγ', ἔφη, συνείθισμαι, καθαπερεὶ καὶ τροχιλέας ἀκούων συνεχές. καὶ σὺ μὲν, εἶπε, χηνῶν βοώντων ἀνέχῃ. Τοῦ δὲ εἰπόντος, Ἀλλά μοι ᾠὰ καὶ νεοττοὺς τίκτουσι. Κἀμοὶ, φησὶ, Ξανθίππη παιδία γεννᾷ.

Xantippe, cum in eum prius convicia & maledicta ingeſſiſſet, poſt vero & ſordidis aquis perfudiſſet, Nonne, *inquit,* dicebam *Xantippen* tonantem quandoque pluituram? *Dicenti Alcibiadi non eſſe tolerabilem Xantippen adeo moroſam,* Atqui, *ait,* ego ita hiſce jam pridem aſſuetus ſum, ac ſi jugiter ſonum trochlearum audiam. An vero tu non toleras clamore perſtrepentes anſeres? *Illo dicente,* at mihi ova pulloſque pariunt. Et mihi, *ait* Xantippe filios *parit.* Id. *Lib. II. Segm.* 37.

* La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom. II. pag.* 163.

„ lui préſenter une femme, non ſeulement pour un avis de nous défier de notre vûe comme d'une très mauvaiſe conſeillère là-deſſus; mais encore pour une inſtruction morale, que perſonne vrai-ſemblablement ne s'en chargeroit, ſi l'on avoit les yeux de l'eſprit aſſez ouverts pour voir dans l'avenir à combien d'infortunes celui-là ſe ſoumet qui accepte une ſociété ſi périlleuſe. Et je n'ai jamais lû le premier vers du dixieme Livre des *Méthamorphoſes d'Ovide*, où il donne au Dieu Hymenée une robe de ſaffran, *croceo velatus amictu*, ſans m'imaginer que ce Poëte nous a voulu poſſible faire une leçon de ce qui eſt eſſentiel au mariage; les ſoucis d'une famille dont vous vous chargez, l'expoſition où vous entrez à tant de coups de fortune, la jalouſie inévitable que vous aurez d'une femme, pour peu qu'elle vous agrée, ou que votre honneur vous touche. Ne ſont-ce pas autant de ſujets de jauniſſe? Et n'eſt-ce pas une merveille, ſi le tempérament le plus ſanguin & le plus enjoüé ne tombe pas dans une paſſion hyſtérique *? „

MALGRÉ ces réflexions, la Mothe-le-Vayer

* La Mothe-leVayer, Oeuvres, *Tom. II. pag.* 163. *Edit. in folio.*

Vayer octogénaire prit une épouse. Sans doute qu'il mit à profit la réponse que fit l'Oracle à Socrate, à qui il dit qu'*indubitablement, soit qu'il se mariât ou non, il s'en repentiroit.* Cet avis doit servir à tous les hommes, & sur-tout aux Savans. Le cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit au sujet du mariage : le premier sent qu'il est fait pour aimer le beau-sexe; le second en connoît les défauts. Dans ce combat, l'humanité est violentée par les mouvemens de l'amour, & tourmentée par les réflexions & par la raison. Quelque parti qu'un homme embrasse, il est toujours persécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes, un feu mortel, que rien ne sauroit éteindre, le consume insensiblement; se marie-t-il, il essuie tous les chagrins & tous les embarras attachés au ménage.

IL vaut cependant encore mieux prendre une épouse, que de rester garçon; & les maux qu'entraine le mariage, ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cause le célibat, puisque les plus grands Législateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très sévères contre ceux qui ne se marieroient point; Platon dans sa République oblige les citoiens à subir le joug de l'Hymen. Il me paroît que ces statuts sont non seulement utiles au bien public, au maintien & à l'agrandissement

des ſociétés; mais à la tranquillité des particuliers ; car laiſſant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connoiſſances des Savans , je crois qu'il exempte les hommes de bien des tourmens, & les délivre des peines auxquelles les expoſe le célibat.

Les plus grands perſonnages n'ont jamais pû s'accoutumer à ſe paſſer de femmes; les Saints même, en ſongeant à elles , entroient ſouvent dans une eſpèce de fureur. St. Jérôme hurloit ſouvent dans ſa caverne , comme la Sibylle de Cumes dans ſon antre ; toutes les fois qu'il ſe reſſouvenoit des Dames Romaines, il entroit en fureur. * Il n'avoit cependant

* *O quoties in Eremo conſtitutus, in illa vaſta ſolitudine, quæ exuſta Solis ardoribus horridum Monachis præbebat habitaculum, putavi me Romanis intereſſe deliciis! Sedebam ſolus, quia amaritudine repletus eram. Horrebant ſacco membra deformia. Quotidie lacrymæ, quotidie gemitus. Et ſi quando repugnantem ſomnus imminens oppreſſiſſet, nuda humo vix oſſa hærentia collidebam. De cibis vero & potu taceo, cum etiam languentes Monachi frigida aqua utantur, & coctum aliquid accepiſſe luxuria ſit. Ille igitur ego, qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram, ſcorpionum tantum ſocius & ferarum ſæpe choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis, & mens deſideriis æſtuabat. In frigido corpore & ante hominem ſuam*

dant d'autre nourriture que celle des Moines du désert qu'il habitoit, qui ne bûvoient que de l'eau, & ne mangeoient que des herbes crues; il couchoit sur la terre; il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces macérations, la chair se révoltoit, le cœur s'émouvoit, & dans un corps languissant & à demi-mort l'amour allumoit sans cesse les feux de la concupiscence; c'étoit après des peines inouïes, que St. Jérôme venoit à bout de les calmer. Il nous apprend lui-même qu'il passoit souvent des nuits entières à crier au secours, & qu'il frappoit sa poitrine jusques à ce qu'il eut vû la tempête passée *.

VOILÀ un moïen de dompter les passions bien dangereux ! On s'expose ainsi à se procurer un crachement de sang; il vaut mieux emploier le mariage pour calmer la concupiscence, que les coups de poing dans l'estomac. Ce premier expédient est plus utile à la Société, & sent

suam carne præmortua, sola libidinum incendia bulliebant. Hieronimi Epist. ad Eustochium XXII.

* *Itaque auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pedes, rigabam lachrymis, crine tergebam, & repugnantem carnem hebdomadarum inedia subjugabam. Memini me clamantem diem crebro junxisse cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberibus, quam rediret, Domino imperante tranquillitas.* Id. ibid.

ſent moins le fanatique. D'ailleurs, un Savant, ſur-tout un homme du monde, ne peut guères avec bienſéance ſe ſervir du remède de St. Jérôme. Qu'auroit-on penſé de Deſcartes, ſi les voiſins de l'appartement qu'il habitoit, l'avoient entendu ſe donnant toutes les nuits de grands coups dans l'eſtomac? Comme il a beaucoup vécu en Hollande, ſi cela lui étoit arrivé dans ce païs, il eût couru riſque d'être enfermé aux Petites-maiſons. Il faut, pour ſe battre à ſon aiſe & ſans ſcandale, avoir l'aiſance & la commodité qu'avoit St. Jérôme. Peu de gens vivent comme lui avec des Moines; on doit chercher par conſéquent d'autres moïens pour appaiſer la concupiſcence, qui ſoient plus humains & plus faciles que les ſiens. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus innocent, & de plus commode que le mariage. Je ne me repens donc point, ſage & ſavant Abukibak, de m'être marié: je voudrois ſeulement pouvoir faire prendre au Philoſophe le deſſus ſur le mari, & ne donner à mon épouſe que le tems que je ne puis donner à mes Livres. Aides-moi dans cette entrepriſe, & je t'aurai une obligation éternelle.

JE te ſalue, ſage Abukibak.

LETTRE CENT QUARANTE-HUITIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

TU as eu raiſon, ſtudieux ben Kiber, aimant les femmes, de te marier : tu as prévenu par-là les desordres dans leſquels tu aurois pû te plonger; & quels que ſoient les embarras que les ſoins du ménage entrainent avec eux, ils ſont bien moins dangereux & bien moins nuiſibles, que les maux que cauſe la concupiſcence. „ L'impudicité eſt la plus dé„ teſtable de toutes les paſſions, * elle „ tue également le corps & l'ame, elle „ ſoumet les hommes au joug de l'amour „ deshonnête. Sous des apparences trom„ peu-

* *Impudicitia ſemper eſt deteſtanda, obſcænum ludibrium reddens miniſtris ſuis, nec corporibus parcens, nec animis. Debellatis propriis moribus, totum hominem ſuum ſub triumphum libidinis mittit, blanda prius, ut plus noceat dum placet. Exhauriens rem cum pudore, cupiditatum infeſta rabies, incendium conſcientiæ bonæ, mater impænitentiæ ruina melioris ætatis.* In Auctor. *Libri* de Dono Pudicitiæ, *pag.* 120.

„ peuſes, elle les précipite dans l'abyme „ & ne les flatte dans les commence- „ mens, que pour les perdre dans la ſui- „ te avec plus de facilité quand elle s'eſt „ rendue maitreſſe du cœur. Ce vice „ ruine la pudeur, épuiſe les biens, en- „ flamme les paſſions, détruit la bonne „ conſcience, & conduit enfin à l'impé- „ nitence finale. „

LORSQU'ON eſt forcé de vivre dans le célibat, & qu'on eſt aſſez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remède pour appaiſer innocemment les deſirs de la chair, on ne ſauroit trop prendre de précautions pour prévenir les attaques de l'impureté, & pour réſiſter à ſes flatteuſes tentations. Un Pere de l'Egliſe, que le ſouvenir des femmes rendoit malheureux, & qui étoit ſans ceſſe en garde contre lui-même, compare le Démon de la concupiſcence à un ſerpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou, il faut prendre garde qu'il n'y paſſe la tête; car alors il eſt impoſſible de le retenir*: de même, pour empêcher l'impureté d'entrer dans notre cœur, il faut fortement réſiſter à ſes premières at-

* *Diabolus ſerpens eſt lubricus, cujus capiti, hoc eſt primæ ſuggeſtioni, ſi non reſiſtitur, totus in interna cordis, dum non ſentitur, illabitur.* Hieron. in Cap. IX. Eccleſ.

attaques ; ſans quoi, elle s'en rend la maitreſſe.

UN jeune homme, qui n'étoit pas auſſi ſévère que St. Jérôme, diſoit que l'amour des femmes étoit un ragoût apprêté par un excellent cuiſinier. Lorſqu'on n'en avoit point gouté, on en ignoroit toute la délicateſſe, dès qu'on en avoit tant ſoit peu tâté, il étoit impoſſible de ſe paſſer d'un mêts auſſi friand. On devenoit ſemblable à ces chats affamés, qui, au riſque d'attraper quelque coup de broche, & d'eſſuïer toute la mauvaiſe humeur des cuiſiniers, volent ſubtilement le roti ; de même un jeune homme, aux dépens de ſa ſanté, de ſa bourſe, & ſouvent de ſa vie, tâche de ſéduire quelque Belle, s'il connoît une fois la douceur qu'on goute dans un tête-à-tête. Le chat ne craint point le couroux des ſervantes & la colère des cuiſiniers ; l'amoureux fortuné mépriſe les injures des duegnes, & les piéges des cocus.

POUR dompter la concupiſcence, il faut la détruire entiérement : ſi l'on ne fait que l'appaiſer, elle reſſemble à un feu qui couve ſous la cendre, & qui n'en eſt pas moins dangereux. Quoiqu'il ne paroiſſe pas, un rien peut le rallumer ; une ſeule étincelle qui s'en échappe, eſt capable de cauſer un grand incendie. Heureux, mon cher ben Kiber, les gens qui ſont mariés ! Ils ont toujours un ruiſ-

ſeau qui leur fournit abondamment de l'eau pour éteindre les flammes les plus violentes ; mais ceux qui vivent dans le célibat, ne ſont jamais aſſûrés d'être un inſtant en ſûreté. Je m'étonne que les Peres de l'Egliſe, qui ont été convaincus par l'expérience de cette triſte vérité, aient donné tant de loüanges à ceux qui fuioient le mariage. Ils convenoient que l'impudicité s'allume dans une ame comme le feu dans la paille, & que comme ſi l'on ne prévient pas cet incendie, il réduit en cendre & conſume tout ce qu'il parcourt ; de même auſſi quand on n'éteint point promptement le feu de l'impudicité, il cauſe un embraſement ſans remède *. Ils convenoient, dis-je, de la néceſſité d'avoir toujours un moïen efficace & certain pour amortir la concupiſcence ; & cependant par une bizarrerie inexprimable, ils ravaloient autant qu'ils pouvoient l'état du mariage, qui eſt le ſeul & unique expédient pour faire

* *Quid eſt libido, niſi ignis? Quid virtutes, niſi flores? Quid item turpes cogitationes, niſi paleæ? Quis autem neſciat, quia ſi in paleis ignis negligenter extinguitur, ex parva ſcintilla omnes accenduntur? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere, ita debet libidinis ignem extinguere, ut per tenuem ſcintillam nunquam poſſit ardere.* St. Gregorii Expoſ. in Cap. XV. I. Regum, *Lib. VI. pag.* 173.

re cesser innocemment le desir de la chair.

ON a beau recourir, mon cher ben Kiber, pour dissiper les tentations, aux coups de foüet & aux disciplines : ces remèdes sont bons pour une demi-heure; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la fesse ou de l'épaule frappée cesse, les mouvemens du cœur recommencent; & pour le tenir toujours dans une situation tranquille, il faudroit se faire foüetter les trois quarts de la vie. Outre que peu de personnes veulent user d'un correctif aussi cuisant, il est presque impratiquable, sur-tout à un Savant qui seroit détourné entiérement de ses occupations. En général nous voions que les Moines, qui se disciplinent beaucoup, sont les plus ignorans. Rarement un Jésuite & un Benedictin s'avisent de se meurtrir le derrière, ils laissent aux Capucins & aux Chartreux ce pénible exercice.

FELICITES-toi donc, studieux ben Kiber, d'être marié; & loin de te plaindre de quelques distractions que te cause ta femme, & de quelques momens qu'elle te fait perdre, songes que c'est à elle à qui tu es redevable d'une partie de ton bonheur & de ta tranquillité. Elle te fournit un moïen assûré de faire cesser la tentation, sans avoir besoin de recourir à des remèdes, aussi infructueux qu'in-

dignes d'un Philoſophe. * Fuſſes-tu tenté dix fois par jour, dans moins de cinq ou ſix

* Il n'eſt rien de ſi honteux pour un homme de Lettres que de s'abandonner à la débauche. Quelqu'un qui fait profeſſion d'être Philoſophe, ne doit-il pas rougir de ſe plonger dans la plus indigne crapule? Que peut-on penſer de lui, ſi ce n'eſt qu'il ſe moque du Public, & qu'il ne craint point de faire criminellement ce que ceux qui font licitement, enſéveliſſent dans le ſilence & les ténèbres? Un grand génie a eu raiſon de dire qu'il a été plus aiſé à l'impudicité de s'affranchir des règles de la pudeur, que d'en violer les retraites. Ecoutons-le parler lui-même: ſi les leçons n'inſpirent pas l'horreur de l'impudicité à certains Savans, elles les obligeront peut-être à prendre des précautions pour dérober aux yeux du Public la connoiſſance de leurs vices.

Opus vero ipſum quod libidine tali peragitur, non ſolum in quibuſque ſtupris, ubi latebræ ad ſubterfugienda humana judicia requiruntur; verum etiam in uſu ſcortorum, quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit, quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, devitat tamen publicum etiam permiſſa atque impunita libido conſpectum; & verœcundia naturali habent proviſum lupanaria ipſa ſecretum, faciliuſque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis, quam impudentia removere latibula illius fœditatis. Sed hanc etiam ipſi turpes turpitudinem vocant: cujus licet ſint amatores, oſtentatores eſſe non audent. Aug. de Civitate Dei, *Tom. VII. Lib. XIV. Cap.* 18. *pag.* 369.

fix minutes, elle rameneroit le calme dans ton ame. Hà! mon cher ben Kiker, tu ignores tout le prix du thréfor que tu poffédes. Ecoutes le Sage, il te dira que *celui qui a rencontré une bonne femme, a trouvé un grand bien, & qu'elle le rendra véritablement heureux* *. C'eft-là une des grandes récompenfes que Dieu donne fur la terre à ceux qui l'ont fidélement fervi †.

L'EXPERIENCE confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'hiftoires que fournit l'antiquité, je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers tems. Le Czar Pierre Alexiowitz, qui fit changer da face à toute la Mofcovie, qui créa, pour ainfi dire, de nouveaux hommes dans ce païs, qui vainquit enfin l'intrépide Charles XII. auroit été lui-même non feulement vaincu, mais fait prifonnier, ou tué, fans fa dernière époufe. Cette femme, née dans le rang le plus vil, mais dont la grandeur de courage & le génie furpaffoient tout ce qu'on a dit

* *Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum, & hauriet jucunditatem a Domino.* Proverb. XVIII.

† *Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum: dabitur viro pro factis bonis.* Eccl. XXVI.

dit des plus grands héros, le tira du péril où il étoit exposé. Elle l'arracha des mains des Turcs, & profitant habilement de l'avance du Grand-Visir, elle fit plus dans un seul instant, que son mari n'avoit fait pendant toute sa vie.

Les femmes ont adouci très souvent les mœurs & le caractère des hommes les plus sauvages & les plus cruels. Esther sauva du courroux d'Assuérus tout le Peuple d'Israël ; Panicatomink, Reine du Tonquin, empêcha son mari de faire bruler tous les habitans d'une ville très considérable.

Les Auteurs Romains nous ont conservé les histoires de plusieurs femmes, à qui la République eut de très grandes obligations. La mere & la femme de Coriolan garantirent Rome des fureurs de ce Général irrité. Livie donna un conseil à Auguste, qui, en faisant cesser les proscriptions, mit aussi fin aux conjurations qu'on faisoit contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes, nous trouverions des exemples aussi décisifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-tems qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes ; elles ne pouvoient point le souffrir, & évitoient le plus qu'il leur étoit possible, de servir sous ses ordres. Il se maria, & le sort lui donna une femme, qui à la naissance la plus illustre joignoit la douceur la

plus

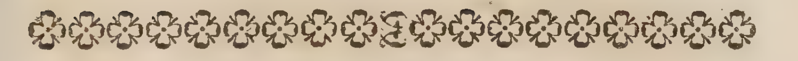
plus aimable, & la politeſſe la plus engageante. Elle adoucit bien-tôt l'humeur vive & hautaine de ſon mari, qui regagna la confiance & l'amitié des ſoldats. Aujourd'hui ce Général eſt un des plus reſpectables qu'il y ait en France, ſoit par ſon mérite, ſoit par ſes lumières, ſoit enfin par ſon affabilité; vertu, qui lui manquoit entiérement avant ſon mariage. S'il eût reſté garçon, il eût toujours été haï. Combien d'aimables gens ſeroient ruſtres, brutaux, cruels, inſolens, &c. s'ils n'avoient point été ramenés, ainſi que ce Général, par la douceur & la ſageſſe de leurs épouſes!

FELICITE-toi donc, ſtudieux ben Kiber, d'avoir rencontré une femme, qui répare bien par les plaiſirs qu'elle te donne, les peines legères qu'elle te cauſe quelquefois; & qui, loin de te détourner de tes occupations ordinaires, ainſi que tu le penſes, te procure un moïen aſſûré pour vivre tranquille, ſoit par les complaiſances qu'elle a pour toi, ſoit par les conſeils ſalutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu reſtes toujours enfermé dans ton cabinet, je crois qu'elle a raiſon. Il faut que l'eſprit ait le tems de ſe repoſer: *neque ſemper arcum tendit Apollo.* Une application trop continuelle énerve bientôt le tempérament le plus fort. Goutes donc de tems en tems quelque repos, mon cher

ben Kiber, & loin de ſonger à *faire prendre totalement le deſſus au Philoſophe ſur le Mari*, tâches d'être heureux, & comme Philoſophe, & comme mari. N'imites point ces Savans bourus, qui portent dans le lit nuptial la rudeſſe & la mauvaiſe humeur de l'école, & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité, qu'un Régent Péripatéticien qui diſpute contre un Scotiſte. En ſortant de ton cabinet, oublies Locke, Deſcartes & Gaſſendi; ne te ſouviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouſe. Parles-lui de Madame de Villedieu, de Racine & de Segrais; ou plûtôt, dis-lui qu'elle eſt aimable, que tu l'aimes, que tu l'adores. S'il eſt jamais permis à un ſage Philoſophe de prendre le ton de Petit-maître, c'eſt lorſque cela peut le rendre heureux dans ſon ménage, & que ſa femme eſt le ſeul témoin de ſes legères foibleſſes.

PORTE-toi bien, je te ſalue.





LETTRE CENT QUARANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LEs Savans ont beaucoup parlé autrefois, ſage Abukibak, des effets de certains philtres amoureux, que de prétendus Magiciens donnoient, ſoit pour guérir d'une paſſion, ſoit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de ſoin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boiſſons miraculeuſes; mais dans ces derniers tems les Phyſiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuſes, ainſi que tous les breuvages, composés de quelques herbes contraires à la ſanté des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame, elle ne pouvoit être déterminée à un ſeul & unique objet, par une matière qui ne pouvoit agir ſur elle que par la confuſion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

DE même qu'un homme qui boit exceſſivement d'une liqueur forte, eſt échauffé

chauffé & desire l'approche des femmes s'il est luxurieux; de même aussi une personne, à qui l'on donne un philtre amoureux, étant excessivement ému & enflammé, pour ainsi dire, par cette boisson *, souhaite de joüir des plaisirs de l'amour,

* Un grand maître dans l'art d'aimer qui se moquoit de tous les sortilèges, & qui disoit que tous les charmes magiques de Circée n'avoient pû empêcher Ulisse de l'abandonner,

Quid tibi profuerunt, Circe, perseides herbæ,
Cum sua neritias abstulit aura rates?
Omnia fecisti, ne callidus hospes abiret:
Ille dedit certæ lintea plena fugæ.
Ovid. de Remed. Amor. *Lib. I.*

Ce grand maître d'amour défendoit aux amans qui vouloient guérir de leur passion, de manger certains mêts, non qu'il crût que ces mêts étoient enchantés, & qu'il regardât les truffes & la roquette comme des herbes magiques; mais c'est qu'il savoit qu'elles échauffoient & provoquoient à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin par la même raison, & ne permettoit d'en boire qu'au cas qu'on en prît tant qu'on perdît le souvenir entiérement. Il permettoit de s'enyvrer, mais non pas de se griser.

Ecce cibos etiam, medecinæ fungar ut omni
Munere, quos fugias, quosve sequare, dabo.
Daunius, an Libycis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris, noxius omnis erit.

Nec

mour, il eſt naturel qu'il porte plûtôt la vûe ſur les gens qu'il voit ordinairement, & avec leſquels il vit, que ſur des étrangers qui lui ſont preſque inconnus. Voilà ce qui fait que ſouvent les breuvages que donnent les prétendus ſorciers, produiſent l'effet qu'ils promettoient. Un homme qui a fait donner une pareille liqueur à ſa maitreſſe, en eſt aimé plûtôt qu'un autre, parce que dans les mouvemens que le poiſon produit en elle, ſon imagination eſt frappée du ſouvenir d'une perſonne qui la fréquentoit journaliérement, & dont elle ſavoit être aimée. Mais le philtre n'a aucune part à la détermination de la volonté : il ne ſeroit pas même fort ſurprenant qu'il produiſìt un effet tout contraire à celui que promet le magicien : il ne faudroit pour cela

Nec minus erucas aptum vitare ſalaces
Et quidquid Veneri corpora noſtra parat.
Utilius ſumas acuentes lumina rutas :
Et quidquid Veneri corpora noſtra negat.
Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris ;
Spe brevius monitis expediere meis.
Vina parant animum Veneri, niſi plurima ſumas ;
Ut ſtupeant multo corda ſepulta mero.
Nutritur vento, vento reſtinguitur ignis.
Lenis alit flammam, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta ſit, ut tibi curas
Eripiat : ſi qua eſt inter utramque nocet.
Ovid. de Remed. Amor. *Lib. II.*

la qu'un coup du hazard. Si un homme indifférent se présentoit devant la Belle dans les momens où la force de la boisson agit sur tous ses sens, il pourroit bien profiter de l'occasion, & être l'heureux, qui retireroit le fruit du prétendu sortilège.

L'EXPERIENCE a démontré souvent cette vérité, il est même arrivé quelquefois que le tempérament de la personne qui prenoit le philtre, se trouvant trop foible pour résister à sa violence, il a produit un effet contraire à celui qu'on espéroit, & a rendu furieuse l'infortunée victime de la fausse magie. Loin de ressentir les mouvemens d'une vive tendresse, elle étoit livrée aux transports d'une affreuse phrénesie ; marque sûre & évidente que les philtres n'agissent point sur la volonté, & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece, ce Poëte aussi savant qu'ingénieux, fut privé par une de ces boissons pernicieuses de l'usage de la raison. *Sa maitresse, ou sa femme Lucilia*, dit l'historien de sa Vie *, *pour en être plus fortement aimée, lui donna un philtre amoureux, dont la violence lui altéra l'esprit, & ne lui laissa que quelques intervalles de*

* *Vie de Lucrece*, par Mr. des Coutures, *pag.* 11. dans la Traduction du Poëme de cet Ancien.

de ſanté, qu'il emploia à compoſer ſon Poëme; de ſorte qu'ennuié de ſouffrir ſon mal, il s'ôta lui-même la vie.

VOILA un bel effet des philtres amoureux, & une marque de leur puiſſance ſur la volonté! Lucilia vouloit être aimée de Lucrece, elle le rend furieux & inſenſé. Il faut convenir, ſage & ſavant Abukibak, avec les grands Phyſiciens d'aujourd'hui que les perſonnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicieux, & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique, étoient déjà amoureuſes, & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte Vénérien; ou bien, on doit les regarder comme des gens inſenſés & privés de la raiſon, qui ſans le ſecours de la Magie ſeroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les tems nous fourniſſent des exemples de la bizarrerie & du caprice de l'amour chez les hommes. Pour expliquer la cauſe de ces caprices, il n'eſt pas beſoin de recourir à la ſorcellerie; il ne faut que conſidérer les foibleſſes de l'humanité. En viſitant les Petites-maiſons, on s'inſtruit davantage ſur ce ſujet, qu'en feuilletant tous les livres d'Agrippa.

SI l'on avoit voulu, n'auroit-on pas été en droit d'attribuer dans Athenes à

la Magie la manie de ce jeune Grec *, qui, d'ailleurs très ſenſé, n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une ſtatue ? Il en étoit ſi épris, qu'il ne pouvoit s'en éloigner : Il l'embraſſoit, il lui parloit, il lui faiſoit même quelquefois des reproches. Sa paſſion alla ſi loin, qu'il demanda au Sénat de pouvoir tranſporter chez lui cette ſtatue, offrant d'en faire faire un autre. Les Magiſtrats lui aiant refuſé cette grace, ne trouvant pas qu'ils duſſent vendre

* Πῶς δὲ οὐκ ἂν φαίν τις γελοίους ἅμα, καὶ παραδόξους τούσδε τοὺς ἔρωτας; τοὺς μὲν Ξέρξου, ὅτι πλατάνου ἠράσθη νεανίσκος δὲ Ἀθήνησι τῶν εὖ γεγονότων πρὸς τῷ πρυτανείῳ ἀνδριάντος ἑστῶτος τῆς ἀγαθῆς τύχης θερμότατα ἠράσθη. κατεφίλει γοῦν τὸν ἀνδριάντα περιβάλλων, εἶτα ἐκμανεὶς καὶ οἰστρηθεὶς ὑπὸ τοῦ πόθου, παρελθὼν εἰς τὴν βουλὴν, καὶ λιτανεύσας, ἕτοιμος ἦν πλείστων χρημάτων τὸ ἄγαλμα πρίασθαι. ἐπεὶ δὲ οὐκ ἔπειθεν, ἀναδήσας πολλαῖς ταινίαις, καὶ στεφανώσας τὸ ἄγαλμα, καὶ θύσας, καὶ κόσμιν αὐτῷ περιβαλὼν πολυτελῆ, εἶτα ἑαυτὸν ἀπέκτεινε, μυρία προσκλαύσας. *Quis neget hos amores & ridiculos eſſe, & abſurdos? Primum Xerxis quod Platani amore capiebatur. Deinde cujuſdam adoleſcentis Athenienſis, honeſto loco nati, qui ſtatuam bonæ fortunæ, ad Prytaneum ſtantem, deperibat : & ſæpe in complexus ejus ſe inſinuans, oſcula dabat : atque inde raptus in furorem, œſtroque percitus, propter cupiditatem, in Senatum venit, & enixe rogavit, ut ſibi eam liceret utcumque magno emere. At quum nihil proficeret, multis redimita tæniis & coronis imagine coronata, oblato ſacrificio, ipſaque precioſo veſtitu exornata, profuſis innumerabilibus lacrymis, ipſe ſibi mortem conſcivit.* Eliani Variæ Hiſt. *Lib. IX. Cap. XXXIX.*

dre une ſtatue publique, il en fut ſi touché, que de déſeſpoir il ſe tua. Si quelque ſorcier eût donné un breuvage à ce Grec, ſa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre, qu'il careſſoit comme ſi c'eût été une belle femme; la vertu des enchantemens auroit encore ſervi à expliquer la cauſe d'une manie auſſi ſingulière.

JE m'étonne qu'à Rome, où la croiance de la Magie eſt ſi fortement établie, & où l'Inquiſition, en dépit du bon ſens, veut qu'on admette, ſous peine d'être brûlé, l'exiſtence des ſorciers, je m'étonne, dis-je, que dans cette ville ſi ſuperſtitieuſe on n'ait pas attribué à quelque philtre l'extravagance de cet Eſpagnol qui ſe cacha dans l'Egliſe de St. Pierre, & qu'on trouva pendant la nuit joüiſſant d'une ſtatue dont il étoit devenu amoureux. Cette figure exiſte encore; & comme elle étoit exceſſivement découverte, de crainte que quelque baſané Andalouſien ne prît la même fantaiſie que ſon compatriote, on l'a fait couvrir en partie d'une draperie de bronze, qui dérobe aux yeux du Public les charmes qui tenterent l'Eſpagnol. Si l'on fait attention à toutes les hiſtoires ſurprenantes qu'on débite ſur les gens qu'on aſſûre avoir été enſorcellés & déterminés de s'abandonner à des paſſions bizarres, criminelles & monſ-

monſtrueuſes, on verra qu'on n'en trouvera aucune qui le ſoit autant que celles dont je viens de faire mention. Cependant on convient qu'elles n'ont point été produites par aucun ſortilège; pourquoi donc ne pas juger de même des autres?

Les remèdes, dont certains Auteurs ont parlé pour la guériſon des maux cauſés par les philtres, me paroiſſent preſque tous ridicules. Il faut d'abord poſer ce premier principe, que les remèdes qu'on doit donner à ceux qui ont bû de ces liqueurs empoiſonnées, doivent être pris dans les plantes & dans les mineraux que nous fournit la Nature. Comme le mal eſt cauſé par un dérangement arrivé dans le corps, il faut le guérir en y rappellant l'ordre, & en purifiant le ſang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations ſont des remèdes auſſi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher de rire, en liſant la recepte que Pline donne aux amoureux pour éteindre leur paſſion? Il leur ordonne de prendre de la poudre ſur laquelle une mule s'eſt vautrée, & d'en répandre ſur eux. Le ſecret eſt merveilleux, c'eſt dommage qu'il ſoit ſi mal propre, & ſi nuiſible aux habits noirs. Cardan * apprend

* Cardanus, de Subtilit. *Lib. XI. pag.* 300.

Dans

prend encore un remède aussi singulier; mais il est beaucoup plus crasseux : c'est de

Dans un autre Ouvrage, le même Cardan débite gravement un grand nombre de sottises & de puérilités; c'est dans le troisième Livre qu'il a écrit sur les poisons & les venins. Il ne manque pas de dire ce qu'ont raconté certains Anciens. Il conseille, par exemple, avec Apulée, à ceux à qui l'on a fait boire des philtres qui empêchent de connoître des femmes, (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple *noüer l'éguillette.*) il conseille, dis-je, fondé sur l'avis d'Apulée, à ceux qui sont enchantés, de se faire laver avec une certaine décoction d'herbes au déclin de la Lune, pendant la nuit sur le seuil de leur porte. Il faut aussi que celui qui lave le maléfice, se lave à son tour, & qu'il s'en retourne chez lui sans le regarder, & sans détourner la tête. A ce premier secret Cardan en ajoute plusieurs autres, puisés également dans les Anciens. Pline lui fournit celui de l'usage de plusieurs herbes & des plumes de paon. Ceux qui entendront le Latin, seront bien aises d'entendre parler Cardan lui-même.

Ad eos qui concumbere nequeunt, Apuleius (si qua fides huic viro adhiberi potest) ita scriptum reliquit : Leontopodii frutices septem absque radicibus decoque, & Luna decrescente lavato eum qui frigidus est, & teipsum, ante limen suæ domus prima nocte, & suffumigato herba aristolochiæ, & redi domum, illum nequaquam respiciens. Aliud verisimilius. Ex pugione quo homo sit occisus, tres facies annulos. Unum gestabit collo appensum, secundum

de mettre ſur ſoi de la ſueur d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utili-

cundum in digito, tertium cervici ſubdat. Juvat & pugionem ipſum ſupponere cervicali. Plinius mirum in modum commendat abrotonum, adeo ut etiam pulvinari ſubditum, prodeſſe putet. Putant generaliter omnes his generibus prodeſſe centaurium devoratum duplex genus: minus, cujus herba in uſu eſt; majus, cujus radix rhapontici ſub nomine venalis eſt, inde molydeorum, ab Homero appellatum, cujus Plinius deſcribit figuram, medium quaſi inter cyclamen ac ſcyllam: hujus habet folia, illius radicem. Sed & cyclamen ipſum ſi ſeratur in domo, & verbena ſi ſuſpendatur, quam ob id hierobotanen, id eſt ſacram vocant herbam, plurimum prodeſſe creditur. Huic ſuccedit betonicæ ſemen, quod qua die homo deguſtarit, negant poſſe ullo genere veneficii tentari. Inde ſemnion a Plinio colore pennarum paonis: & heliocallis, quibus Perſarum Reges intus priore, extra poſteriore uti referunt. Poſt lotos, id eſt, ſertula campana. Inde ſemen filicis, quod apud me eſt. Decimo loco ſcylla: hæc averruncant. Hier. Cardani de Venenis. *Lib. III. Cap. XV. pag.* 1004. *Num.* 50. *& ſeq.*

A tant de remèdes, pris chez les Anciens contre les philtres, Cardan en ajoute pluſieurs autres, dont certains Auteurs modernes, follement entêtés de Magie, font un grand cas. Par exemple, de dormir dans la peau d'un loup: celle d'un lion eſt encore plus efficace; le front d'un âne a encore une vertu ſurprenante. Ecoutons Cardan lui-même ſur tous ces remèdes *anti-magiques.*

Et

utilité! Je m'étonne que quelque Auteur ne se soit pas avisé d'attribuer une grande

Et dormire in pellibus lupi : sed longe melius sub calcitra pellis leonis. Et carbunculus granatus magnus, ardenti primæ similis, & quasi soli collo appensus. Et comedat assidue buglossum, petrosilium vulgare, & muniat animum Philosophiæ præceptis, & legat Theonoston. Et mutatio regionis ad hoc confert, & vincire frontem corio frontis asini, creditur utilissimum ad fascinum. Hier. Card. de Venenis, *Lib. III. pag.* 1006.

Il étoit juste que Cardan fît entrer le Ciel dans la guérison des maux causés par les philtres; aussi n'y a-t-il pas manqué. Il est vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit, qu'il ne croie qu'il soit toujours très prudent de manger des cœurs de loup, & de coucher sur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux, elles lui tiennent au cœur.

Auxilium e Supernis fallax non est : consistit aut in perfectione summa, id est triplicata. Et sensus, & verborum, & elementorum numerus in hoc convenit. Nunquam amovebis a te, neque mente, neque verbo, neque corpore. Serva cor syncerum erga Deum, & illius vita te tuebitur. Poeniteat, cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare se velit. Quod referunt de Psalmo illo, Judica me Deus, & discerne causam meam : *credo verum non esse,* quoniam non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Melius ergo solum tutis inniti. Et umbra sapientis ac felicis defendit hominem, non devotum divinis verbis ob sympathiam. Devotum autem magicis carminibus atque opinione, confir-*

de vertu aux endroits où elles sentent. Pourquoi ne point emploier aux grandes choses, non seulement tout ce qui appartient aux mules ; mais encore ce à quoi elles touchent? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raisons qui ont fait ériger leur sueur en excellent antidote amoureux; on auroit été également fondé à soutenir des extravagances aussi absurdes. Les Anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes : dès qu'il s'agissoit de calmer ou de chasser une passion, ils recouroient à la Magie, c'est-à-dire à des expédiens aussi fautifs que criminels *.

FAUS-

firmat adamas gestatus in brachio sinistro, velut dictum est de præstigiatis. Differunt, quoniam præstigiati medicamentis moventur a mente, devoti re divina, aut Dæmone, vel astrorum vi, aut opinione. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad præstigiatos. Et hujusmodi hominibus confert edere corda luporum, & os cordis eorum, ac leonum, & cubare sub leonis pelle. Hier. Cardani de Venenis, *Lib. III. pag.* 1007.

Après tous les raisonnemens de Cardan, je laisse à décider aux gens qui ne sont pas la dupe de leurs préjugés & des contes de leurs nourrices, de la croiance qu'on doit donner aux Auteurs qui ont écrit gravement au sujet des philtres, les impertinences les plus ridicules.

* Ovide est un des Anciens qui a parlé le plus

Faustine, fille de l'Empereur Antonin, & femme de Marc-Aurele, devint amoureuſe d'un gladiateur; & ſa tendreſſe alla ſi loin, qu'elle penſa lui couter la vie. Cette Princeſſe languiſſoit, dès qu'elle étoit éloignée de ſon amant. Marc-Aurele, inſtruit d'une paſſion honteuſe, fit aſſembler un grand nombre d'Aſtrologues & de Médecins : tous ces Savans, après avoir bien diſputé, ne trouverent point de meilleur moïen pour guérir l'Impératrice, que de faire mourir le gladiateur ſans qu'elle en eût connoiſſance, & de

plus ſenſément ſur les prétendus charmes magiques. *Il faut être bien crédule*, dit-il, *pour s'imaginer que l'amour ſe puiſſe guérir par les herbes malignes de* Theſſalie. *Ce ſont-là de vieilles erreurs qui conduiſent aux ſortilèges.* Dans un autre endroit ce Poëte dit que *ceux à qui il donne ces remèdes, ne doivent plus ajouter foi aux poiſons & aux enchantemens.*

Viderit, hæ moniæ ſi quis mala pabula terræ,
Et magicas artes poſſe juvare putat.
Iſta veneficii vetus eſt via, noſter Apollo
Innocuam ſacro carmine monſtrat opem.
Me duce non tumulo prodire jubebitur umbra,
Non anus infami carmine rumpet humum.
\- - - - - - - - - - - - - - - - -
\- - - - - - - - - - - - - - - -
Ergo age quiſquis opem noſtra tibi poſcis ab arte,
Deme veneficiis, carminibusque fidem.
Ovid. Remed. Amor. *Lib. I.*

de lui en faire boire le ſang; après quoi, l'Empereur ſon mari coucha avec elle, & la connut. Les hiſtoriens qui nous ont tranſmis cette hiſtoire, ajoutent que Fauſtine fut parfaitement guérie, & qu'elle ne ſe ſouvint plus de ce gladiateur. Quant à moi, je penſe que ce qu'il y eut de plus ſpécifique dans ce remède, fut la mort de cet amant. L'Impératrice, l'aiant ſans doute appriſe, & n'y trouvant aucun remède, prit patience, & jugea à propos de ſe conſoler. Elle fut charmée apparemment d'attribuer ſa guériſon à la Magie, pour rendre moins honteuſe ſa foibleſſe, en la faiſant paſſer pour un effet de quelque maléfice, pour une ſuite de l'influence maligne des aſtres. Si l'on conſultoit à Paris toutes les femmes qui font cocus leurs maris, dont le nombre à coup ſûr n'eſt pas petit, & qu'on leur propoſât d'avoüer en public, ou qu'elles ſont forcés par des ſortilèges à l'infidélité, ou déterminées ſimplement par leur goût & leur penchant à la galanterie, il n'en eſt aucune, qui, pour garder le *Decorum*, ne prétendît être cent fois plus obſédée que la Cadière & Madelaine de la Palu. On ne verroit à Verſailles, à Paris, & dans tout le Roïaume que des femmes qui ſe plaindroient de la méchanceté des ſorciers.

PORTE-toi bien, ſage Abukibak.

LETTRE CENT CINQUANTIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE le plaiſir que tu prens, ſage & ſavant Abukibak, à faire des expériences chymiques, eſt pour toi ſi grand que tu ne ſaurois t'en paſſer, quelque nuiſible qu'il ſoit à ta ſanté, ſouffres que je te faſſe faire quelques réflexions ſur les précautions que tu dois prendre, & que j'expoſe à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

LES particules venimeuſes qui ſe détachent ſans ceſſe des minéraux que tu calcines, que tu pulvériſes, ou auxquels tu donnes une nouvelle forme, attaquent inſenſiblement ton eſtomac, ta poitrine & ton cerveau, & te cauſeront tôt ou tard quelque dangereuſe maladie. Preſque tous les maux des Chymiſtes ſont occaſionnés par la nature des matériaux ſur leſquels ils travaillent. Un ſavant Médecin de ces dernieres tems prétend que tous ceux qui mettent en uſage les mineraux, ſont ſujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils ſe reſſentent également des corpuſcules qui s'en détachent; il prouve le

mal qu'elles peuvent causer, par celui que souffrent tous ceux qui travaillent aux mines *.

Il est certain, sage & savant Abukibak, que l'expérience ne démontre que trop que les mineraux renferment presque tous un poison d'autant plus dangereux, qu'il est subtil & imperceptible. On n'en ressent les atteintes que lorsqu'il est, pour ainsi dire, impossible de pouvoir y remédier : & quoique tous les Chymistes se vantent d'avoir des remèdes spécifiques pour guérir toutes les maladies, la pâleur de leur visage dément évidemment les vertus de leur élixir †; quelquefois même il ne peut leur servir

* *Primo itaque in censum venient ii morbi, qui a prava materiæ indole ortum ducunt, ac inter eos, qui Metallurgos infestant, & quotquot alios Artifices qui in suis opificiis mineralibus utuntur, ut Aurifices, Alchymistæ, quique aquam fortem distillant, Figuli, Specularii, Fusores, Stannarii, Pictores quoque & alii. Qualis vero & quam pestiferæ noxæ intra venas metallicas recondantur, experiuntur primo mineralium Fossores*, Bernardini Ramazzini Opera Medica & Physiologica &c. de Morbis Artificum, *Cap. I. pag.* 477.

† *Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi tenere se jactitent Chymici, non impune tamen ipsi quoque ab illorum vi perniciali evadunt; easdem enim persæpe noxas ac alii Artifices accersunt, qui circa mineralia exercentur: ac si verbis id pernegent,*

ſervir à rien, & ne ſauroit, les ſoulager. Un Auteur, qui eſt entré dans un détail très circonſtancié des maladies des Chymiſtes, raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiſte, aiant voulu ſublimer de l'arſenic, juſques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vaſe, l'ouvrit après pluſieurs *ſublimations*, & fut très ſurpris de ſentir une odeur ſuave; mais demi-heure après, il fut attaqué d'un grand mal d'eſtomac. Il avoit beaucoup de difficulté à reſpirer, il cracha du ſang, fut attaqué de la colique & d'un tremblement dans tous les membres. Il rétablit médiocrement ſa ſanté par l'uſage du lait & de l'huile: ce remède ne l'empêcha cependant point d'être tout un hyver incommodé d'une fiévre lente & hectique, dont il ne put entiérement ſe guérir qu'en bûvant pendant long-tems des décoctions faites avec des herbes vulneraires *.

VOI-

gent, faciei colore ſatis fatentur. Ramazzini de Chymicor. Morbis, *Cap. IV. pag.* 492.

* *Satis curioſum eſt quod ſibi accidiſſe fatetur* Tachenius, *in ſuo* Hipocrate Chymico. *Refert enim quod cum arſenicum ſublimare vellet, donec in vaſis fundo fixum permaneret, & poſt multas ſublimationes vas aperuiſſet, ſuavem quemdam odorem multa cum admiratione percepiſſe: ſed poſt ſemi horam ſtomachum dolentem, confractum ſenſiſſe, cum*

Voila un exemple, ſage & ſavant Abukibak, de l'inutilité dans certaines occaſions de l'élixir merveilleux des Chymiſtes. Le même Auteur en fournit encore pluſieurs autres, & entre autres celui de *Carolus Lancillotus*, Artiſte célèbre, qu'il aſſûre avoir connu particuliérement, & que les travaux Chymiques avoient rendu chaſſieux, tremblant, édenté, aſthmatique, puant, n'aiant enfin d'autre mérite que celui que lui avoient acquis les remèdes & les drogues qu'il faiſoit *.

En montrant tout le danger que courent les Chymiſtes, je ne prétends point mépriſer abſolument tous leurs remèdes; ce n'eſt pas-là mon deſſein. Je veux ſeulement te mettre devant les yeux combien il eſt néceſſaire, pour conſerver leur ſanté, qu'ils aient de prévoiance. Car d'ail-

cum difficultate reſpirandi, ſanguinus mictu, colico dolore, ac omnium membrorum convulſione. Olei & lactis uſu mediocriter reſtitutum ait; verum per integram hyemem febre lenta hecticæ ſimili mulctatum fuiſſe, a qua decocto ex herbis vulnerariis, & eſu ſummitatum braſſicæ, tandem ſe expedivit. Ramazzini, *pag.* 493.

* Carolum Lancillotum, *Chymicum noſtratem celebrem, ego novi tremulum, lippum, edentulum, anheloſum, putidum, ac ſolo uſu medicamentis ſuis, Coſmeticis præſertim, quæ venditabat, nomen & famam detrahentem.* Ramazzini, *pag.* 493.

d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui font très bonnes & très utiles; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achete ces remèdes, & être assûré de leur science dans leur métier. *La moindre variation*, dit l'Auteur que j'ai déjà cité, *peut changer en poison les remèdes des Chymistes. Un Médecin ne peut les emploier en conscience, s'il ne les a préparés lui-même, ou s'il ne les a vû faire à quelque habile Artiste* *.

LA précaution que les Chymistes sont obligés d'apporter dans la composition de leurs médicamens, s'ils veulent y réüssir, est la principale cause de leurs maladies; ils sont forcés d'être continuellement auprès de leurs fourneaux, d'observer sans cesse le dégré de violence de leur feu. La fumée du charbon, les corps qui s'exhalent des matières qu'on distille, tout semble s'unir pour détruire leur santé; il est donc presque impossible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeste accident. L'on ne doit point, à cause de

* *Minima si quidem variatio & incuria in Chymicis remediis elaborandis, illorum qualitates sic immutare posse, ut in venenorum classem transeant,* ait Renat. Cartesius. *In hanc rem* Juncken *quoque in sua Præfatione ait Chimica medicamenta, salva conscientia, non posse a Medico exhiberi, nisi ejusdem manu fuerint parata, sive & perito Chymico illa viderit laborari.* Ramazzini, *pag.* 494.

de cela, mépriser leur Art ; il y auroit autant d'injustice à penser de cette façon, qu'à outrager un habile Ecuyer, parce qu'en domptant un cheval farouche, il en auroit été renversé, ou en auroit reçu quelque coup de pied *. Il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui se sacrifient pour le bien public. Les Chymistes ruinent leur santé pour composer des remèdes utiles à la guérison des hommes, on doit leur être obligé de leurs travaux : s'ils ne font point cet élixir universel dont ils se vantent, ils ont découvert, & découvrent encore tous les jours plusieurs bons remèdes. Je suis donc bien éloigné de regarder les Chymistes comme des gens peu estimables.

Au reste, quelque cas que je fasse de leurs talens, je ne voudrois point être leur voisin ; je ne doute pas que le venin des matières qu'ils purifient, n'influe plus loin que leur laboratoire, & ne s'étende dans les lieux circonvoisins. Bernardino Ramazzini rapporte une histoire qui appuie fortement mon opinion. *Il y a quelques*

* *Sicuti ergo Equisoni non imputandum, si equum ferocem ac refractarium perdomando, ab eodem aliquando dejiciatur, & calces referat : sic ridendus non est Chymicus, si interdum e suis laboratoriis squalidus exeat ac attonitus, tanquam unus ex Orci Familia.* Ramazzini, *pag.* 494.

ques années, dit-il, *qu'un homme eut un procès très considérable avec un Chymiste qui avoit un fort grand laboratoire, dans lequel il faisoit beaucoup de* sublimé. *Cet homme cita devant les Juges le Chymiste, & demanda qu'il eût à transporter ses fourneaux dans un autre endroit qui fût hors de la ville, parce qu'il empoisonnoit tout son voisinage, lorsqu'il calcinoit le* vitriol, *& qu'il travailloit au* sublimé. *Il offrit de prouver son accusation, il apporta un certificat des Médecins, & une attestation des Curés, par lesquels il constoit qu'il mouroit beaucoup plus de gens auprès du laboratoire, que dans les autres quartiers de la ville. Les maladies dont les personnes périssoient, attaquoient ordinairement le cœur; & un Médecin avoit certifié que la fumée du* vitriol *étoit très dangereuse, qu'elle empestoit l'air circonvoisin, & rendoit pulmoniques les gens qui le respiroient.* Bernardino Corrado *plaida la cause du Chymiste, &* Casina Stabe, *Médecin, celle du bourgeois plaignant. Ces deux Avocats firent plusieurs Ecrits fort beaux & fort savans, dans lesquels ils disputerent beaucoup sur le danger où la fumée du* vitriol *exposoit. Le Chymiste gagna son procès, il fut absous, lui & son Art, de toutes les morts qu'on leur imputoit. Je laisse aux habiles Physiciens à décider, comme juges des secrets de la Nature, si les Jurisconsultes penserent bien dans cette occasion* *.

CES

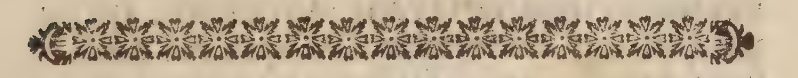
* *Paucis ab hinc annis lis non parva exorta est inter*

Ces derniers mots de *Ramazzini*, ſage & ſavant Abukibak, marquent qu'il condamne cette déciſion, & qu'il regarde comme très dangereux, non ſeulement, de demeurer dans un laboratoire, mais même d'habiter auprès. Tâches donc de te

inter Negotiatorem quendam Mutinenſem, qui in oppido hujuſce ditionis, Finali dicto, laboratorium ingens habebat, in quo ſublimatum *fabricabatur, ac inter civem Finalenſem. In Jus vocavit Finalenſis Negotiatorem hunc, inſtando ut officinam extra oppidum, vel alio transferret, eo quod totam viciniam inficeret dum* vitriolum *in furno operarii calcinaret pro* ſublimati *fabrica. Ut vero accuſationis ſuæ veritatem comprobaret,* Medici *illius oppidi atteſtationem afferebat, ac inſuper Parochi necrologium, quo conſtaret multo plures in illo vico, & locis laboratorio proximioribus, quam in aliis, quotannis interiiſſe. Ex tabe autem ac morbis pectoris præcipue, mori ſolere, qui in illa vicinia habitarent, teſtabatur* Medicus, *qui fumum vitrioli exhalentem maxime culpabat, & proximum aërem inquinantem, ut pulmonibus infeſtus, & hoſtilis redderetur. Negotiatoris* Cauſam *ſuſcepit* D. Bernardinus Corradus, *Rei Tormentariæ in Eſtenſi ditione Commiſſarius; Finalenſis vero* D. Caſina Stabe, *illius oppidi tunc Medicus. Variæ propterea ultro citroque editæ ſunt ſcripturæ ſatis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra diſputatum eſt. Negotiatori tandem favere Judices, & vitriolum ex capite innocentiæ abſolutum. An Juriſperitus hac in re rite judicavit, Naturæconſultis judicandum relinquo.* Ramazzini, *pag.* 494.

te précautionner le plus qu'il te sera possible ; & puisqu'il t'est impossible de te priver du plaisir de t'appliquer à la Chymie, corriges, le plus qu'il te sera possible, le dangereux de cet Art.

JE te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & ménages ta santé; c'est après la raison, le don le plus précieux que nous aions reçu du Ciel.



LETTRE CENT CINQUANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber, *au sage & savant* Abukibak.

J'AI refléchi souvent, sage & savant Abukibak, à l'énorme puissance que les Jésuites ont acquise dans la moitié de l'Europe, & j'ai cru devoir juger par bien des circonstances que ces Religieux auront un jour le même sort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir causera leur ruine; leur Société, semblable à ces tours qui s'élevent dans les nues, n'en est que plus exposée aux orages, & en danger d'être frappée de la foudre. Le destin qui menace les Jésuites, accabla les Templiers dans le tems qu'ils parois-

ſoient avoir le moins à craindre, & le revers de la fortune de ces Religieux militaires montre évidemment la poſſibilité de celui que peut eſſuïer la proſpérité des Ignaciens.

Il y a entre l'inſtitution, l'agrandiſſement, & l'augmentation de l'Ordre des Templiers & de celui des Jéſuites, tant de conformité, qu'il ſemble naturel qu'ils doivent avoir tous les deux la même fin. Permets, ſage & ſavant Abukibak, qu'en parcourant briévement ce que dit un ancien Auteur, je te faſſe ſentir cette parfaite conformité. Voions d'abord l'inſtitution des Templiers. *Un an après ſon couronnement, Godefroi de Bouillon mourut; & fut Roi en ſon lieu, ſon frere Baudouin, homme égal au mérite du défunct: pendant le Regne duquel, entre les autres qui paſſerent par-delà, furent neuf Gentilhommes, fort grands compaignons & amis; deſquels il ne s'en trouve que deux nommés, qui peut-être étoient les principaux, l'un Hugues de Paganis, l'autre Gaufrede de Sainct Adelman: leſquels arrivés en Jéruſalem..... firent vœu, pour faire agréable Service à Dieu, d'employer toute leur vie à rendre le chemin ſeur & facile, ou mourir en cette entrepriſe...... Toutes-fois, encore qu'ils fuſſent en grand nombre, ſi n'avoient-ils Habits ne Reigle déſignée; ains vivoient ainſi en commun* *.

Je

* Diverſes Leçons de Pierre Meſſie, *Part. II. Chap. IV. pag.* 344.

Je ne pense pas, sage & savant Abukibak, qu'on puisse rien trouver de plus ressemblant à l'institution des Jésuites. Ignace, avec cinq ou six compagnons, se réünirent ensemble pour fonder une Société, qui assûrât aux Papes des soldats & des défenseurs aussi utiles, que les Templiers aux Rois de Jérusalem. *Ils firent vœu d'employer leur vie à rendre* absolue l'autorité de la Cour Romaine, & *de mourir en cette entreprise, s'il étoit nécessaire.* Pasquier sera mon garant. *Ce qui rend*, dit-il, *les Jésuites plus recommandés dans Rome, est l'obéissance aveugle qu'ils rendent au Saint Siége, par eux appellée* Obedientia cœca, *qui m'étoit inconnue, quand je plaidai la cause contre eux..... Je ne dis rien, qui ne soit par leur Constitution Latine plus étroitement ordonné; & est l'un des premiers vœux auxquels ils s'obligent en entrant dans leur Religion : Règle, qu'Ignace de Loyola leur soutenoit devoir être si stable, comme j'ai dit en mon plaidoyer, que si au milieu d'un orage le Pape lui eût commandé d'entrer en un petit esquif sans gouvernail, il se fût très volontiers exposé ; & que le semblable devoit être fait par les siens* *. Pasquier me fournit encore une continuation de preuve. *Ils prirent*, dit-il †, *la hardiesse de se transporter à Rome,*

* Pasquier, Recherches de la France, *Liv. III. Chap. XLIV. pag.* 342.

† Là même, *Liv. III. Chap. XLIII. pag.* 319.

Rome, où ils commencerent de publier leur Secte; combien que la plûpart d'entre eux ne sceussent pas, non seulement la Théologie, mais même les premiers élemens de la Grammaire. Voilà, sage & savant Abukibak, une nouvelle conformité avec les Templiers. Les Jésuites, ainsi que ces Religieux militaires, *sans Habits ni Règle désignée, cependant vivoient en commun.*

POURSUIVONS notre examen, & venons à l'agrandissement & à l'augmentation de ces deux Ordres; nous continuerons à consulter nos deux Auteurs. *Les Rois & Princes de plusieurs païs*, dit le plus ancien,* *donnerent aux Templiers de grands revenus, qu'ils employerent en ces Guerres; . . . . & par succession de tems accrurent tellement d'heure à autre en puissance & richesses, que par toutes contrées & provinces ils avoient de grandes villes & lieux forts, avec force subjets.* Les personnes les plus simples sentent d'abord combien cela convient aux Jésuites. Quels biens immenses en Portugal, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, n'ont-ils pas acquis dans peu de tems par l'amitié des Princes qu'ils ont séduits? On convient dans tout le monde que les richesses de ces Religieux sont immenses: ils

* Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c. *Part. II. Chap. IV. pag.* 347.

ils ont non ſeulement dans les Indes au Paraguai, mais encore dans l'Europe, *de grandes villes & lieux forts, avec force ſubjets.* Ils acquiérent tous les jours de nouveaux domaines, & il eſt peu de Souverains qui poſſedent autant de tréſors qu'en a la Société. Il ne ſera pas néceſſaire d'appuier ce fait de l'autorité de Paſquier, pour en conſtater la vérité: mais il n'eſt pas hors de propos de placer ici les moïens dont les Jéſuites ſe ſervent pour accroître leurs richeſſes; ils reſſemblent parfaitement à ceux qu'emploioient les Templiers. Ces Religieux militaires s'autoriſoient du prétexte d'étendre le Chriſtianiſme, & de le ſoutenir par leurs armes; les Jéſuites ſe ſervent des mêmes excuſes. *L'Exercice de leur Ordre*, dit Paſquier *, *git entiérement en deux points. Par le premier, ils promettent de traiter le fait de la Religion, d'adminiſtrer le Sacrement, tant de Penitence que d'Autel, & d'exhorter les Infidèles. Le deuxième, c'eſt d'enſeigner les Arts liberaux. Par quoi, celui qui le premier mit la main à l'établiſſement de cette Secte, trouvant la pauvreté telle qu'il avoit voüée, de trop difficile digeſtion, par un eſprit ſophiſtique s'aviſa de faire une diſtinction, c'eſt à ſçavoir, que puiſque l'Exercice*

* Recherches de la France, *Liv. III. Chap. XLIII. pag.* 323.

cice de sa profession étoit double, tant pour la Religion que les bonnes Lettres, aussi devoit son Ordre consister tant en Monastères que Collèges, & que les Monastères seroient quelques petites Chapelles ou Cellules, comme étant le moindre de son opinion, & les Collèges amples & spatieux Palais; & qu'en qualité de Religieux, ils ne pouvoient rien posséder, ni en général, ni en particulier; mais bien en qualité d'Ecoliers: & néanmoins que l'administration de ce bien apartiendroit aux Religieux profex, pour être distribué comme il verroit être bon à faire. Ainsi, tous ceux du petit Vœu, qui sont les Collégiaux, sont quelquefois quinze ou vingt ans avant que de franchir le pas de la grande Profession, selon qu'il plaît au Général de leur Ordre; pendant lequel tems ils se gorgent, & puis quand ils se sont fait riches, si le Supérieur les trouve dignes, ils sont contraints comme Membres de rapporter au Corps général de leur Ordre tout ce qu'ils ont acquis.

APRÈS avoir montré, sage & savant Abukibak, la parfaite conformité qu'il y a entre l'établissement & l'agrandissement des Templiers & des Jésuites, je crois pouvoir avancer que selon toutes les apparences, les Ignaciens doivent avoir la même fin que celle des Religieux militaires. Les raisons qui causerent la perte des premiers, occasionneront tôt ou tard celle des derniers. Les Templiers furent détruits *par la prospérité & grandes richesses qu'ils*

qu'ils avoient, par le moïen desquelles ils devinrent méchans, & se ruinerent eux-mêmes *. Les Jésuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe, l'insolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démesurée, ils s'élevent au-dessus des Souverains, méprisent les Magistrats, & ruinent les libertés & les privilèges des Nations. N'est-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois siécles il naisse un Prince, aussi grand, aussi sage, & aussi intrépide que Philippe-Auguste ? Ce Monarque purgea la terre des Templiers ; son imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cause la Société, & détruira de fond en comble cette dangereuse Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France, le second Philippe-Auguste étoit arrivé.

LES crimes, pour lesquels on fit périr les Templiers, sont les mêmes que ceux dont on accuse les Jésuites, & qu'on leur a plusieurs fois reprochés. Voions ce qu'on imputoit aux premiers. On disoit *que leurs prédécesseurs avoient été cause de perdre la Terre Sainte; qu'ils élisoient leur Grand-Maître en secret ; qu'ils avoient de mauvaises superstitions ; qu'en secret ils juroient de s'aider l'un à l'autre ; leur attribuant par*

* Diverses Leçons de Pierre de Messie, *Part. II. Chap. IV. pag.* 348.

par ce moïen l'abominable péché contre Nature, & qu'ils en étoient tous coupables *. Récapitulons ces accuſations, ſage & ſavant Abukibak, & nous trouverons qu'il n'en eſt aucune que les adverſaires des Jéſuites ne leur imputent. On les accuſe de la ruine de la Religion dans bien des païs, on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine † tout le fruit qu'y avoient produit les autres Miſſionnaires, on les blâme du ſecret impénétrable qu'ils gardent ſur leurs Conſtitutions, & ſur les points principaux de leur Règle, on leur attribue toutes les diviſions qui regnent dans l'Egliſe, on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schiſme pernicieux, on les blâme de ſoutenir pluſieurs propoſitions héretiques & pluſieurs dogmes erronés, ‡ on leur reproche l'affectation qu'ils ont à vouloir juſtifier les actions les plus criminelles de leurs confreres §, enfin

* Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie, &c. *Part. II. Chap. IV. pag.* 349.

† Voiez l'*Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes* du célèbre Mr. de la Croze. Voiez auſſi l'*Hiſtoire du Chriſtianiſme d'Ethiopie* du même Auteur. Conſultez encore la *Morale Pratique*, Livre écrit par l'illuſtre Mr. Arnaud.

‡ Voiez les *Lettres Provinciales*. Ce ſeul Livre eſt plus que ſuffiſant.

§ *On voit la preuve de ces accuſations dans l'A-*

fin on les accuſe de *l'abominable péché contre Nature.* Les Poëtes ſe ſont égaïés plusieurs fois ſur ce ſujet ; & tu ſais, ſage & ſavant Abukibak, les vers qui furent faits à l'occaſion du feu qui prit à la Maiſon Profeſſe des Jéſuites, le jour même, à la même heure que l'on puniſſoit un fameux Sod ***.

Quand du Chaufour l'on brula,
Pour le péché philoſophique,
Le feu, par vertu ſympathique,
S'étendit juſqu'à Loyola.

PUISQUE les ſujets de plainte, qu'on penſe avoir dans toute l'Europe contre les Jéſuites, ſont ſi conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers, n'eſt-il pas apparent que ces deux Ordres, ſi reſſemblans en tout, auront une pareille fin? La grandeur à laquelle les Jéſuites ſe ſont élevés, l'autorité qu'ils ont acquiſe, les biens immenſes qu'ils poſſedent, ne les garantiront point du ſort qui les attend. Les Templiers avec tous ces avantages ont péri dans le tems qu'ils ſembloient avoir le moins à craindre, il en ſera ainſi de la Société. L'on ou-

l'Apologie *que le Pere* Richeome *a faite du Jeſuite* Guignard, *pendu par Arrêt du Parlement de Paris, pour avoir conſpiré contre Henri IV.*

ouvrira tôt ou tard les yeux, & on connoîtra combien de grands maux elle a causés; sa chûte sera d'autant plus étonnante, qu'elle aura été imprévûe. Les Jésuites n'ont-ils pas été déjà bannis & chassés de la France, des Etats de la République de Venise, &c.? S'ils ont trouvé le moïen de rentrer dans ces païs, ils n'auront pas toujours le même sort. Plus on va, plus leur ambition, plus leur orgueil & leur mauvaise foi s'accroissent, & plus aussi on apprend à les connoître. On viendra un jour à sentir toute la vérité des reproches de Pasquier. *J'espere vous montrer*, disoit ce sage Avocat au Parlement de Paris, *que cette Secte, par toutes ses propositions, ne produit qu'une division entre le Chrétien & le Jésuite, entre le Pape & les Ordinaires, entre tous les autres Moines & eux: finalement, que les tolerans, il n'y a Prince, ni Potentat, qui puisse assûrer son Etat contre leurs attentats. Je vous ai dit, & est vrai, que cette Secte a été bâtie sur l'ignorance d'Ignace. J'ajouterai qu'elle a été depuis entretenue par l'orgueil & l'arrogance de ses Sectateurs.* *. Si le Parlement de Paris & les Rois n'ont pas profité de ces sages avis, peut-être un jour en feront-ils un meilleur usage. Que deviendront alors les

* Pasquier, Recherches de la France, *Liv. III. Chap. XLIII. pag.* 329.

les Jésuites ? Ce que sont devenus les Templiers.

Je te salue, savant Abukibak. Porte-toi bien, & souviens-toi que Dieu punit enfin les méchans.



LETTRE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'Ai été étonné plusieurs fois, sage & savant Abukibak, que la plûpart des Auteurs modernes qui ont parlé des devoirs & des obligations des Militaires, soit dans ce qui regarde la Religion, soit dans ce qui concerne la vie civile, aient dit des choses aussi peu utiles & aussi impratiquables. Les Ecrivains pieux qui ont traité ces matières, sont tombés dans un excès très vicieux ; ils ont prescrit des règles, plus propres à des Capucins, qu'à des soldats & à des Officiers. Les gens du monde, qui ont donné quelques préceptes aux Militaires, ont échoüé contre un autre écueil : ils ont entièrement oublié les loix de la Nature & de la raison, comme si un Officier étoit dispensé par son état de consulter le bon sens ;

ſens ; ils ont établi pour maximes ſûres & conſtantes les ſottiſes les plus grandes. On peut avancer hardiment que juſques ici très peu de perſonnes ont écrit ſenſément ſur les obligations civiles des Militaires ; voions-en d'abord une preuve dans ce qu'on a dit ſur les duels.

Tous les Théologiens crient ſans ceſſe que ces combats particuliers ſont abſolument défendus, & qu'il faut non ſeulement les éviter, mais les refuſer, ſi l'on a malheureuſement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune reſtriction ſur cet article ; ainſi, ils mettent un homme dans la néceſſité d'être deshonoré. Peu de gens ſont aſſez touchés des récompenſes de l'autre vie, pour prendre un parti auſſi dur. Il ne reſte aucune reſſource à un homme, qui eſt regardé dans le monde comme un lâche, que celle de ſe faire Moine. Les Officiers & les Gentilshommes ont rarement de la diſpoſition à chanter *Laudes & Matines*. Preſcrire une loi auſſi ſévère que celle des Théologiens, c'eſt vouloir qu'elle ne ſoit point ſuivie. D'un autre côté, la plûpart des gens du monde ſe figurent qu'on eſt obligé de ſe prêter ſans reſtriction & ſans ménagement à la fureur ou à l'étourderie d'un jeune éventé, ou à la folie d'un bretteur ; ils veulent qu'on ne puiſſe jamais refuſer un rendez-vous. Cette opinion eſt plus inſoutenable que celle des Théo-

Théologiens. Eſt-il rien de plus abſurde que d'exiger que pour contenter la paſſion d'un inſenſé, un galant homme ſoit forcé de perdre la vie, ou de paſſer dans les païs étrangers ? Ceux qui penſent de cette manière, ne font guères uſage de leur raiſon ; il eſt aiſé de voir qu'un ancien & funeſte préjugé les aveugle.

JE penſe, ſage & ſavant Abukibak, qu'il eſt aiſé à un Officier de trouver un juſte milieu entre ces deux ſentimens oppoſés, & d'allier les loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon ſens. Les duels ſont défendus de Dieu & par le Prince, il faut abſolument les éviter : mais une juſte défenſe n'eſt point interdite, ni par le droit divin, ni par le droit humain ; elle eſt au contraire ordonnée par tous les deux.

CES premiers principes poſés, j'en établis un autre auſſi certain ; c'eſt qu'il faut être fou,ou imbécille,pour avoir des égards pour une perſonne qui en eſt indigne, ſur-tout lorſque ces égards peuvent nous nuire conſidérablement. Or, je ſuppoſe qu'un homme me faſſe une querelle mal-à-propos, & qu'il me propoſe de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que ſa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condeſcendance qui m'eſt défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment, ou dans un

autre

autre tems, je me défends le mieux qu'il m'eſt poſſible : ſi je le tue, le Ciel ne me demande point compte de ſon ſang ; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le repete, ſage & ſavant Abukibak, ceux qui prétendent qu'on ne peut refuſer un rendez-vous, défendent un ſentiment abſurde. Je ſoutiens que non ſeulement un Chrétien, mais qu'un homme de ſens ne doit jamais en donner, ni directement, ni indirectement.

Il y a un cas qui paroît aſſez épineux, c'eſt celui, où étant inſulté le premier, on eſt obligé d'aller chercher ſon ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t-il la main ſur moi, voilà le cas d'une juſte défenſe ; je ne remets point au lendemain à vuider une affaire, qui, étant pour lors innocente, devient criminelle ſi elle eſt différée. Je venge dans l'inſtant l'outrage qu'on m'a fait, tout concourt pour lors à ma juſtification, la néceſſité de me défendre, la violence du premier mouvement, la vivacité, enfin la foibleſſe humaine, qui ne peut s'élever que juſqu'à un certain point de perfection.

Je pouſſe les choſes plus avant, & je vais juſqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un ſouflet, n'a pû dans l'inſtant ſe venger de ſon ennemi, il ne doit pas cependant lui donner aucune aſſi-

aſſignation. A quoi ſert-il qu'il ſe mette dans le cas d'être puni par le Ciel & par ſon Prince? Il doit l'attaquer lorſqu'il le rencontre. Cette action alors eſt graciable chez le Souverain, & moins criminelle devant Dieu, parce qu'elle eſt excuſable par tout ce qui favoriſe les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

EXAMINONS à préſent, ſage & ſavant Abukibak, ſi ſur les autres points on a preſcrit des règles plus ſûres & plus néceſſaires que ſur celui des duels. La plûpart des Théologiens regardent la profeſſion des armes comme un état ſi dangereux, qu'il eſt preſque impoſſible de s'y ſauver. Ils prétendent que les plus vertueux ſe corrompent tôt ou tard par l'exemple, ou par la perſuaſion des autres. Les gens du monde conſidérent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble, le plus diſtingué, & le plus brillant; à peine accordent-ils aux autres quelque eſtime. Il eſt fort commun d'entendre appeller *Pedans* tous les Eccléſiaſtiques, & *Robins* les plus auguſtes Magiſtrats.

CES deux excès ſont également vicieux. Toutes les profeſſions, utiles à la Société civile, ſont reſpectables. Quant à celle des armes, lorſqu'on l'embraſſe parce que la naiſſance ou l'inclination nous y portent, elle n'eſt pas plus dangereu-

gereuſe qu'une autre. *Ce n'eſt pas*, dit un des plus grands génies du quatrième ſiécle, *l'état des armes qui eſt criminel; c'eſt la manière de s'y comporter, & le deſſein de piller en l'embraſſant* *. Un galant homme, qui prend le parti du Service, ſait bien qu'il doit ſe ſouvenir que le *premier devoir d'un Chrétien, dans quelque ſituation qu'il ſoit, eſt d'être vertueux* †. Il faut être fou, pour ſe perſuader qu'il eſt un état qui diſpenſe de la probité. Quel eſt l'Officier qui veuille faire uſage de ſa raiſon, qui ne connoiſſe que *les talens qu'il a pour ſon métier, la valeur, le courage, l'intrépidité, ſont des dons du Ciel, qu'il ne doit point emploier à lui déplaire* §? Mais, dira-t-on, on en voit beaucoup qui ne penſent pas de même; cela n'influe en rien ſur l'innocence de leur profeſſion. Dans quel état eſt-ce qu'il n'y a pas plus de méchans que de bons? Soutiendra-t-on qu'on ne ſauroit être Magiſtrat ſans ſe damner, parçe

* *Non enim militare delictum eſt, ſed propter prædam militare peccatum eſt.* St. Auguſt. Serm. XIX. de Verbis Domini.

† *Apud omnem Chriſtianum prima honeſtatis debet eſſe Militia.* St. Auguſtin. *ibid.*

§ *Hoc primum cogita quando armaris ad pugnam, quia virtus tua etiam ipſa corporalis donum Dei eſt. Sic enim cogitabis de dono Dei non facere contra Deum.* St. Auguſt. Epiſt. CCV. ad Bonifacium.

parce qu'il y en a beaucoup plus d'ignorans, de corruptibles & de partials, que d'habiles & d'intègres? Bannira-t-on tous les Evêques & les Prêtres, établira-t-on le Quakrisme par tout l'Univers, parce que dans toutes les Communions différentes le nombre de mauvais Ecclésiastiques l'emporte de beaucoup sur les bons? Tel est le sort infortuné de l'homme, depuis la chute du premier pere, il est porté plûtôt au mal qu'au bien; quelque état qu'il embrasse, il y porte le levain du péché. L'Ecriture nous apprend que le nombre des Elus est petit. Qu'on ne prenne aucun état, on ne courra pas moins le risque de succomber aux tentations; au contraire on y sera exposé davantage. Un homme, livré à lui-même, est en proie à l'oisiveté & à la paresse. Plus une profession est pénible & fatigante, plus elle éloigne les occasions de pécher; ainsi, celle d'un Officier a bien souvent, & sur-tout lorsqu'il est à l'armée, un avantage considérable sur les autres. Je conviens qu'il n'en est pas de même lorsqu'il est en garnison; mais quel est l'état qui n'emporte pas avec soi son bien & son mal?

CONVENONS donc, sage & savant Abukibak, qu'on a peu de raison à vouloir rendre le parti des armes dangereux. Il me seroit aisé de prouver que les deux choses qu'on cite comme des écueils iné-

vitables, doivent naturellement être plus funeſtes aux Eccléſiaſtiques & aux Magiſtrats, qu'aux Militaires. La première eſt l'impureté, la ſeconde l'avidité du gain. Quant à l'impureté, je penſe qu'un Prêtre, renfermé dans un Confeſſional, écoutant les péchés les plus ſecrets d'une jeune & aimable perſonne, riſque bien plus d'être ému, qu'un Officier qui voit une Dame dans une aſſemblée nombreuſe, ou qu'un ſoldat qui apperçoit une ſervante ſur la porte d'un cabaret. Le Confeſſional, ſelon moi, eſt l'endroit le plus funeſte à la chaſteté. Il faut avoir reçu du Ciel une grace ſurnaturelle, pour éviter du moins les deſirs & les penſées criminelles, entendant journellement le récit des actions les plus laſcives. Si les femmes ne ſe confeſſoient qu'à ſoixante ans, je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être inſenſible; mais une pénitente de dix-huit eſt un ſujet bien capable de faire naître des tentations.

Quant à l'avidité du gain, & au deſir d'amaſſer des richeſſes, ce ſont des défauts plus à craindre pour les Magiſtrats, que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occaſion de s'enrichir illicitement; encore parmi cent, un ſeul eſt-il dans ce cas: mais un Juge peut tous les jours contenter ſon avarice. Chaque procès qu'il juge,

juge, eſt une attaque que reçoit ſa vertu. Combien voit-on de Magiſtrats qui ſuccombent ? On pourroit peindre aujourd'hui la Juſtice avec une bourſe, cet attribut lui conviendroit beaucoup mieux qu'un bandeau.

JE ſuis fermement perſuadé, ſage & ſavant Abukibak, que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le ſalut, que celui d'un Prêtre & d'un Juge. On peut réduire ſes principaux devoirs civils à deux points, qui ſont également eſſentiels à tous les honnêtes gens ; les bonnes mœurs, & la généroſité. Pour être convaincu de la néceſſité de ces choſes, un Militaire ſenſé doit refléchir *qu'il eſt honteux qu'un homme qui ne ſe laiſſe pas vaincre par les armes, ſuccombe ſous le vin & ſous la débauche* *. Il faut auſſi qu'il profite de l'avis de St. Auguſtin. *C'eſt la néceſſité*, dit ce Pere, *qui nous fait accabler un ennemi qui ſe défend, & non pas le deſir de le tuer. Il eſt auſſi généreux de pardonner à une perſonne vaincue, que courageux d'uſer de force lorſqu'elle nous réſiſte* †. Les loix de

* *Ornet mores tuos pudicitia conjugalis, ornet ſobrietas & frugalitas; valde enim turpe eſt, ut quem non vincit homo, vincat libido, & obruatur vino qui non vincitur ferro.* Sancti Auguſt. Epiſt. CCV. ad Bonifacium.

† *Hoſtem pugnantem neceſſitas perimat, non vo-*

 lun-

de l'honneur & de la probité sont conformes aux sages conseils de ce Pere de l'Eglise.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

****

LETTRE CENT CINQUANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE comptois, sage & savant Abukibak, après t'avoir appris ce que je pensois sur les principaux devoirs des Officiers, te faire part des réflexions que je ferois sur les Sciences auxquelles il conviendroit qu'ils s'appliquassent avec assiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet, un Officier de mes amis m'en a communiqué plusieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoüe que je crois n'avoir rien lû

luntas. Sicut enim rebellanti & resistenti violentia redditur, ita victo vel capto misericordia jam debetur, maxime in quo pacis perturbatio non timetur. Sti. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.

lû de meilleur sur ce sujet : je suis persuadé que tu en jugeras de même ; & quoique je n'y aie aucune part, tu me sauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître. *

* Je ne suis pas moins persuadé que tous les Lecteurs me sauront le même gré, & qu'ils ne me reprocheront point d'avoir grossi mon Ouvrage d'une petite Dissertation, où je n'ai d'autre part que quelques Notes, qu'on verra au bas de la page, & qui ne m'ont pas paru inutiles. Au reste, je souhaite que les Officiers qui liront les sages conseils qu'on leur donne ici, puissent en profiter. Ils verront que l'homme d'esprit qui cherche à les instruire, connoît parfaitement leurs défauts, & qu'il les leur représente véritablement tels qu'ils sont. Ils sentiront aussi que ce n'est point un pedant qui parle, mais un maître qui possede toute la legéreté du courtisan le plus délié. Il auroit été fâcheux pour tous les gens qui cherchent à s'instruire, que ses réflexions n'eussent point été imprimées.



„ RE'FLEXIONS

„ SUR LES SCIENCES, CON-„ VENABLES AUX GENS „ DE GUERRE.

„ Si tout le mérite d'un homme de guer-„ re consistoit dans la force, la vigueur, „ la bravoure, il ne lui faudroit ni soins, „ ni étude pour se perfectionner dans sa „ profession ; mais comme ces qualités „ sont à peine le mérite du simple sol-„ dat, & que l'Officier doit avoir des „ connoissances à proportion des emplois „ dont il est chargé, il ne sauroit trop „ s'appliquer à les acquerir, s'il veut rem-„ plir tous les devoirs de son état.

„ Je suis persuadé que ce langage pa-„ roîtra nouveau à bien des gens, qui, „ pour avoir une espèce d'excuse, plûtôt „ que pour justifier leurs véritables sen-„ timens, soutiennent que le métier de „ la guerre ne s'apprend que par l'ex-„ périence; que celui qui s'y donne, n'a „ que faire d'étude ni de Science pour „ s'y perfectionner. Je ne m'amuserai „ point à réfuter ce vain raisonnement, „ je tâcherai seulement d'établir la véri-„ té contraire, (autant que mon sujet le „ demande) pour l'instruction de ceux „ qui voudront en profiter.

„ Si

„ SI l'Officier se considére par rapport à la Société, ou par rapport au Service, il se trouve également dans l'obligation de s'instruire dans la connoissance du monde, & d'acquerir les lumières nécessaires à sa profession; rien ne le dispense de ce double engagement.

„ LE métier des armes en général est honorable à tous ceux qui l'exercent. Des gens nobles par leur naissance, ou qui joüissent des mêmes privilèges, doivent soutenir cette idée avantageuse, par leurs manières & par leur conduite. Rien n'est moins excusable dans un Officier, que de vivre sans principes. La grossiéreté & l'impolitesse sont les suites de l'ignorance: il doit travailler à s'en défaire, & s'appliquer à des études qui puissent orner son esprit en adoucissant ses mœurs; & pour ne pas se livrer à quelque Science bizarre qui lui gâteroit le goût, plûtôt que de le former, il n'a qu'à prendre le conseil de quelque ami éclairé sur le choix qui lui convient, & sur-tout se faire un plan exact de l'ordre qu'il doit tenir, des choses qu'il veut apprendre, & ne jamais s'en écarter, se contenter de peu à la fois, mais comprendre ce peu avec netteté. L'envie de tout embrasser, que l'impatience fait naître, est une marque de paresse, ou de legéreté d'esprit.

,, Les élemens ſont toujours difficiles
,, & peu amuſans ; cependant ceux qui
,, ont du génie pour les Sciences, ne
,, laiſſent pas d'y entrevoir des beautés,
,, qui commencent à les ſatisfaire. Une
,, ſeule choſe que l'on entend bien, fa-
,, cilite l'intelligence des autres. Une
,, connoiſſance exacte de la Géographie,
,, par exemple, nous met au fait de tout
,, ce qui ſe paſſe dans le monde ; la ſitua-
,, tion des Etats nous donne une idée de
,, leurs différens intérêts ; une négocia-
,, tion, un mouvement de troupes, la
,, moindre démarche d'un Prince nous
,, fait juger de ſes vûes, & nous avons
,, le plaiſir de démêler par nous-mêmes
,, des choſes qui intéreſſent : au lieu qu'u-
,, ne connoiſſance ſuperficielle jette no-
,, tre eſprit dans la confuſion, & fait
,, connoître notre foible, lors même que
,, nous cherchons à le couvrir. C'eſt la
,, manière ordinaire de ceux qui ont de
,, ces ſortes de connoiſſances ſans prin-
,, cipes, de vouloir paſſer pour Savans ;
,, le peu qu'ils ſavent, leur fait apperce-
,, voir le vuide qui reſte encore dans leur
,, eſprit, & les ſoins qu'ils prennent de
,, le cacher, les jettent quelquefois dans
,, des bevûes qui les dévoilent abſolu-
,, ment. On paſſe volontiers ſous ſilence
,, une ignorance modeſte ; mais on ne
,, pardonne pas une fauſſe érudition qui
,, ſe pare de ſuffiſance.

,, J'ai connu dans une Cour étrangère
,, un

„ un Miniſtre étranger, à qui je donne
„ ici place, parce qu'il étoit Officier. Il
„ ſe piquoit de paſſer pour ſavant en
„ Aſtronomie; il le fit même croire pen-
„ dant un tems, à la faveur de quelques
„ termes de l'art, juſqu'à ce qu'il eût
„ une fois le malheur de ſoutenir qu'une
„ étoile du Cancer, qui pour lors paroiſ-
„ ſoit à l'horizon ſur le minuit, étoit
„ celle de Vénus. Cette déciſion gâta
„ tout, & fit qu'on le crut peut-être plus
„ ignorant qu'il n'étoit.

„ CEUX qui ont l'entêtement de vou-
„ loir paſſer pour Savans, feroient bien
„ mieux de s'appliquer à le devenir; ils
„ y parviendroient par l'étude avec moins
„ de peine, qu'ils n'en prennent pour
„ donner le change; il y a peu de pru-
„ dence à s'agiter ſi mal à propos.

„ UN Officier qui néglige de s'inſtrui-
„ re, donne mauvaiſe opinion de lui,
„ & fait juger qu'il doit avoir un grand
„ fond de nonchalance, ou beaucoup
„ de ſtupidité. Ce n'eſt pas qu'il lui manque
„ du tems, & ſur-tout depuis que dure la
„ paix; il ſe trouve le plus ſouvent deſœu-
„ vré du matin au ſoir, & ſi la chaſſe, le
„ jeu, ou la débauche ne l'occupent, il
„ ne ſait que devenir. * Il s'ennuie conti-
„ nuel-

* L'Auteur de ces Réflexions auroit dû met-
tre les Caffés & les cabarets parmi les occupa-
tions

„ nuellement, & ennuie par conféquent
„ ceux qui tombent fous fa main. Eft-ce
„ donc un travail fi penible que de donner
„ à l'étude deux ou trois heures par jour ?
„ Outre l'ennui & l'ofiveté qu'il éviteroit,
„ il pourroit acquerir des connoiffances,
„ néceffaires à fa profeffion, & utiles au
„ commerce de la vie. Il apprendroit à
„ parler d'autres chofes que des che-
„ vaux * & de leurs maladies dégoutan-
„ tes, que de remontes, de recrues &
„ d'habillemens. Ces fortes de détails
„ qui n'intéreffent perfonne, doivent ref-
„ ter dans le Service; c'eft une indifcré-
„ tion que de les porter plus loin.

„ RIEN n'eft plus agréable que la con-
„ verfation d'un Officier qui a du mon-
„ de, du favoir & de l'efprit; il répand
„ fur fon entretien ce dégagement &
„ cette noble affûrance qu'infpire le mé-
„ tier

tions des Officiers, elles ne font pas les moins nuifibles & les moins dangereufes.

* L'Officier de Cavalerie eft ici en général fort bien dépeint; celui d'Infanterie ne l'eft pas moins naturellement. Il n'eft aucun milieu dans les converfations des repas: ou l'on y médit de quelques femmes, ou l'on y parle du détail du Service. Dans les auberges des Officiers de Cavalerie, les chevaux reviennent réguliérement foir & matin; & dans celles des Officiers d'Infanterie, les recrues, les habillemens ont le même fort.

„ tier des armes. Il ſemble que les au-
„ tres profeſſions donnent un air plus
„ contraint ; mais cette même aſſûrance
„ devient effronterie ou ruſticité, ſi le
„ diſcernement ne la conduit, comme il
„ arrive à quelques indiſcrets, qui ſe ſai-
„ ſiſſent d'une converſation, & ſe font
„ écouter malgré qu'on en ait, par le
„ ton de leur voix, qui marque la ru-
„ deſſe de leur eſprit, autant que la force
„ de leurs poulmons.

„ UN Officier général qui ſervoit en
„ Allemagne, entra un jour dans une
„ ſalle. Pluſieurs perſonnes regardoient
„ le plan de Veniſe, il s'approcha d'un
„ air déliberé, ſe fit faire place jusqu'à la
„ table, autour de la quelle on étoit ;
„ *Qu'eſt-ce que c'eſt*, dit-il ? *Cette gran-*
„ *de ville de Veniſe* ? Et après avoir con-
„ ſidéré quelque tems comme un homme
„ qui cherche des yeux : *Et bien* ajouta-
„ t-il, *où eſt donc le Carnaval* ? *

„ ON

* J'ai entendu quelque choſe d'auſſi abſurde que la demande de cet Officier général. Nous diſputions pluſieurs Officiers ſur l'invention qui marquoit le plus la pénétration, la ſagacité de l'eſprit humain. Les uns prétendoient que c'étoit l'Imprimerie, les autres la Peinture, &c. Notre Lieutenant-Colonel, prenant la parole, dit gravement : *L'invention la plus ſubtile, & qui prouve le mieux l'étendue de l'eſprit humain, c'eſt l'art*

„ On a peine à se persuader que des „ gens qui remplissent des emplois con- „ sidérables, puissent porter l'ignorance „ jusqu'à confondre un tems de l'année „ avec un bâtiment, ou une place pu- „ blique; cependant l'expérience nous „ empêche d'en douter. Nous avons vû „ faire des questions aussi extraordinai- „ res, & c'est un défaut considérable „ dont il importe de se corriger, en tâ- „ chant d'acquérir les premières notions „ des choses les plus générales par quel- „ que lecture utile, qui apprendroit au „ moins à s'énoncer d'une manière à se „ faire entendre. Il est indécent à un „ Officier de parler en mauvais termes „ comme le bas peuple, ou d'écrire com- „ me un soldat, sans style & sans ortho- „ graphe.

„ Il y a quelques années qu'on vou- „ loit établir en France une Académie „ mili-

l'art de faire des saucisses. Ne falloit-il pas bien du génie pour aller s'aviser de hacher de la viande, de souffler dans un boyau, & en poussant avec le doigt cette viande dans le boyau, produire un des plus excellens mêts? Bien des gens qui liront cette Note, auront connu l'Officier dont je parle; il est mort peu de mois après la prise de Philipsbourg. Il étoit à la tête d'un Régiment, où il y avoit plusieurs Officiers qui pensoient d'une manière bien différente de la sienne.

,, militaire qui ne s'eſt pas ſoutenue, il ,, ſeroit à ſouhaiter qu'un pareil établiſ- ,, ſement pût ſubſiſter. Je ſuis perſuadé ,, qu'il ſeroit très utile, & contribueroit ,, beaucoup à polir les Officiers, pourvû ,, qu'on en bannît tout le romaneſque, ,, & qu'on n'y reçût que des gens de ,, guerre d'un ſavoir aiſé & compatible ,, avec la politeſſe & la valeur.

,, QUELQUES ignorans prétendent que ,, les Belles-Lettres amoliſſent le coura- ,, ge, parce qu'ils ne connoiſſent d'autre ,, valeur qu'une férocité aveugle qui agit ,, ſans diſcernement, & ne conſidérent ,, la Science que dans certains Savans, ,, peu propres aux expéditions militaires. ,, Pour en juger plus ſainement, il faut ,, ſuivre d'autres principes.

,, L'ASSURANCE tranquille au milieu ,, des dangers, qui fait la véritable va- ,, leur, tire ſon fond du naturel, & ſa ,, perfection de l'art. C'eſt une qualité ,, que l'on ne ſauroit acquérir; mais qui ,, peut ſe perfectionner par nos ſoins. La ,, prudence qui doit lui ſervir de règle, ,, eſt une ſuite de notre application à dé- ,, mêler les évenemens, & à juger de ,, leurs conſéquences; de ſorte que la ,, Science doit être regardée comme le ,, véritable guide de la valeur. Un hom- ,, me brave qui ne ſait rien, eſt comme ,, celui qui a de la force ſans adreſſe; ,, l'un ſe précipite ſans raiſon, & l'autre

,, ſe

„ ſe fatigue ſans néceſſité. Il faut donc „ que l'Officier ait une Science unie, ſimple & nette, qui n'emprunte rien de „ l'affectation, & qui donne tout à l'amour du vrai, qui s'étende à toutes les „ connoiſſances utiles au commerce de „ la vie, & en particulier aux connoiſſances qui regardent ſon état dont il „ doit s'inſtruire à fond. La néceſſité d'être verſé dans les Belles-Lettres, lui „ eſt commune avec tous les honnêtes „ gens, auſſi bien que d'avoir quelques „ connoiſſances du Droit naturel & de la „ Morale. Qu'il s'attache ſur-tout aux „ traits d'hiſtoire qui ont quelque rapport à la guerre, il peut y trouver des „ reſſources dans l'occaſion. Une action „ qui s'eſt paſſée depuis long-tems, peut „ fournir des expédiens pour ſe tirer de „ celles où l'on ſe trouve engagé. C'eſt „ par la connoiſſance des évenemens qui „ nous ont précédés, que nous devons „ nous préparer à ceux qui peuvent arriver dans le cours de notre vie: ſi „ nous attendons que l'expérience nous „ inſtruiſe, nous arriverons au bout de „ notre carrière, avant que d'être capables de la remplir. Profitons de ce „ qui ſe paſſe ſous nos yeux; mais ne „ négligeons pas les inſtructions que peuvent donner les Auteurs qui ont exercé le même métier que nous: ſans „ quoi, nous ſerons ſouvent réduits à

„ reſ-

„ rester courts. L'homme de la plus lon-
„ gue expérience ne peut se flatter de
„ voir dans toute sa vie deux affaires
„ qui se ressemblent entiérement. Il n'est
„ pas possible de s'instruire par la seule
„ expérience, à moins que d'y joindre
„ la spéculation, sur-tout pour les cas
„ qui demandent du raisonnement & de
„ la conduite. Tel qui mene de bonne
„ grace un bataillon à l'assaut, se trouve
„ embarrassé de faire la disposition géné-
„ rale d'une attaque. On n'est jamais à
„ portée de tout voir; mais la lecture
„ peut tout apprendre; ensuite, une mé-
„ diocre expérience redresse l'imagina-
„ tion, & rend l'exécution facile.

„ UN Officier, qui a vû * plusieurs sié-
ges

* Rien n'est si utile aux Officiers, que la parfaite connoissance de certains Livres, aussi agréables qu'instructifs. Charles-Quint profita infiniment dans la lecture de Thucydide. Cet historien fut un de ses principaux maîtres dans l'art de la guerre: il le portoit avec lui dans toutes ses expéditions militaires, il se servoit d'une version Françoise; c'est Vossius qui m'apprend ces particularités. *Imperator Carolus V. eum* (Thucydidem) *in expeditionibus, sed Gallice redditum, semper circumgestasse secum dicitur.* G. J. Vossius de Historicis Græcis *Lib. I. Cap. IV.*

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins servi avantageusement des Commentaires de Jules César. On prétend qu'à force de les avoir lûs,

„ ges & plusieurs batailles, & qui s'est
„ bien imprimé les remarques qu'un ha-
„ bile homme aura faites sur ces siéges,
„ peut dans la première action où il se
„ trouve, se faire une idée juste des di-
„ vers faits qu'il a trouvés dans les hif-
„ toires ; au lieu que s'il néglige la lec-
„ ture, les idées de ce qu'il voit ne paf-
„ sent pas plus avant. S'il s'imagine
„ d'autres actions, elles sont toutes ref-
„ semblantes à celles qu'il a vûes, ou bien
„ les circonstances qu'il y ajoute, sont
„ chimériques.

„ Nous avons un Livre sur la guerre,
„ dont

lûs, il les savoit presque par cœur ; aussi a-
voüoit-il souvent qu'il leur étoit redevable de
plusieurs choses dont ils lui avoient donné la
première idée.

Le Maréchal de Villars faisoit un cas infini
du même Livre. Il disoit que les simples Of-
ficiers, ainsi que les Généraux, y trouvoient
également de quoi profiter. La véneration que
les grands hommes ont eue pour certains Au-
teurs, devroit bien faire connoître aux militai-
res combien la lecture leur est nécessaire, & les
desabuser du préjugé où sont la plûpart que
l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter
que Charles-Quint, le grand Prince de Condé,
& le Maréchal de Villars n'eussent tous les a-
vantages que donne l'expérience ? Cependant
ils empruntoient avec soin les secours de la lec-
ture.

„ dont on ne fauroit trop recommander la
„ lecture aux gens de cette profeffion;
„ c'eft celui du Chevalier Folard, qui a raf-
„ femblé dans fes Commentaires fur Poly-
„ be tout ce qu'il y a de plus important &
„ de plus inftructif pour les Officiers. Je
„ fais que quantité de perfonnes l'ont cri-
„ tiqué, mais leurs objections font fi foi-
„ bles, qu'elles tombent d'elles-mêmes.
„ On n'a que faire de leurs décifions
„ pour juger de l'Ouvrage, & leur mau-
„ vaife humeur, ou leur jaloufie, n'em-
„ pêche pas qu'il ne foit excellent. On
„ y voit par-tout une connoiffance ex-
„ acte des principes de la guerre, une
„ application jufte & naturelle de ces
„ principes aux divers évenemens qui
„ peuvent arriver; d'où l'Auteur tire des
„ préceptes que l'on ne fauroit trop rete-
„ nir. Comme je ne me flatte pas que mon
„ jugement foit d'un affez grand poids,
„ j'y joins celui d'un Officier général au
„ Service du Dannemarck, auffi recom-
„ mandable par fes fervices que par fon
„ mérite & par fon favoir. Voici la Let-
„ tre qu'il m'a écrite fur ce fujet. *Vous*
„ *ne fauriez croire la fatisfaction que me don-*
„ *ne la lecture du Chevalier Folard. Je m'é-*
„ *tonne qu'un Officier* * *de ce mérite ne foit pas*
„ *mieux*

* Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas été récompenfé, c'eft les folies dans lefquelles il

„ *mieux récompensé, & qu'on ait permis qu'il*
„ *ait communiqué ses grandes lumières à tou-*
„ *te*

il a donné, qui en partie en ont été cause. On pourra juger de l'état où se trouve aujourd'hui cet Officier, par ce qu'en dit un Auteur qui l'a connu particuliérement. Je crois faire plaisir à mes Lecteurs, en ne point leur abrégeant ce qu'il raconte du fanatisme de cet ingénieux Auteur; cela servira à montrer dans quels travers les gens qui ont le plus de génie, donnent quelquefois. *Quand j'oüis parler des Convulsionnaires . . . . . je n'y fis pas grande attention. Je me contentai d'admirer l'adresse des chefs de parti, & de plaindre le peuple qui en est facilement la dupe; mais quand on me parla du Chevalier* Folard, *que l'on m'assûra être lui-même* Convulsionnaire, *je vous avoüerai franchement, Monsieur, que je crus que l'on en imposoit au docte Commentateur de Polybe. Je voulus moi-même voir ce grand homme pour desabuser ceux qui me l'avoient présenté sous une face ridicule; je fus pour cet effet à la rue Daguesseau, au Fauxbourg St. Honoré. Mais quelle fut ma surprise, quand au lieu de voir un homme d'esprit, un homme raisonnable, je trouvai dans ce fameux Chevalier les foiblesses d'une femmelette & les absences d'un vieillard, tombé en enfance dans un corps usé par les fatigues de la guerre. Un de mes amis m'y introduisit, en lui portant les* Gemissemens du Port Royal, *imprimés en* 1714. *qu'il cherchoit depuis long-tems. Quelque grande que soit la vertu prophétique des Convulsionnaires, le Chevalier Folard ne me crut point Protestant, encore moins Ministre; il me prit*

„ te l'Europe ; quiconque ſuivra ſa méthode,
„ battra certainement (à forces égales) tout
„ enne-

prit bonnement pour un zélé partiſan du parti. Quantum mutatus ab illis ! *Il commença d'abord par nous dire, en jettant les yeux ſur le Livre dont je viens de parler, qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux, il avoit eu ce Livre & en avoit fait préſent à un de ſes amis. Le ſouvenir de cet Ouvrage, le plaiſir qu'il avoit de le tenir entre ſes mains, l'eſperance qu'il avoit d'y trouver de quoi ſe confirmer dans le fanatiſme, tout cela l'émeut, le touche, & grave ſur ſon viſage un air d'Heraclitiſme, à la vûe duquel il eſt comme impoſſible de ne pas faire le Democrite. Je vous avoüerai, Monſieur, que je riois de bon cœur ſous cape. Ce fameux Convulſionnaire nous parla d'un homme de diſtinction, qui lit diſtinctement un Livre en faiſant la piroüette, & cela pendant une heure. Et c'eſt là pour le Chevalier un évenement diſtingué, le doigt de Dieu y paroît d'une manière viſible. Quoi! les enfans deviennent Convulſionnaires, & le nombre en eſt grand ! Un enfant de trois ans embraſſe le Chevalier, l'appelle parrein à la première vûe, ajoute que le Chevalier eſt en grace devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit un Crucifix à l'oppoſite d'un portrait de* Janſenius, *& cet enfant, montrant avec le doigt ce portrait, dit :* Voilà deux bons amis, *tombe auſſi-tôt en convulſions & excite une Dame & le Chevalier à tomber. Ce ſont-là comme autant de miracles parlans, qui animent tellement notre dévot Chevalier, pour ne pas dire plus, que j'avois lieu de craindre de devenir le témoin d'une ſcène tragique. Il fait*

 pro-

„ ennemi qui s'en tiendra à la manière, à
„ présent reçue ; & soiez sûr que quelqu'un la
„ sai-

profession d'une sainteté austère ; les péchés véniels sont même pour lui des écueils qu'il évite, & à l'approche desquels ce fanatique Officier frissonne & fremit. . . . . Ce Chevalier ne parle plus de Literature, son unique occupation est de prier, de lire des Livres de piété, de fréquenter les maisons des Convulsionnaires, & d'aller à la piste des prodiges. . . . . Voici ce qui m'a été communiqué par une personne qui a assisté plusieurs fois à ces accès convulsifs .... Le Chevalier Folard qui prie sans cesse, récite par conséquent les Vêpres chaque jour. Quand il est au Cantique des Vêpres, c'est-à-dire au Magnificat, il ne peut jamais le commencer, les convulsions le prennent aussi-tôt. Tout d'un coup il se laisse tomber, étend ses bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile ; ensuite il chante, & c'est ce qu'il fait fort fréquemment. C'est une psalmodie qui n'est point aisée à définir : s'il prie, c'est en chantant ; si l'on se recommande à ses prières, aussi-tôt il se met à chanter. D'autres fois il pleure : après avoir pleuré, il se met tout-à-coup à parler par monosyllabes ; c'est un vrai baragouin où personne n'entend goute. Quelques-uns disent qu'il parle la Langue Esclavone dans ces momens ; mais je crois que personne n'y entend rien. Il sort quelquefois de son oreille un son qui se fait entendre des quatre coins de la chambre ; ce fait paroît tout-à-fait singulier. Une autre fois, on le verra placé sur un fauteuil, ses pieds simplement accrochés par un des bras du fauteuil, pendant que tout le reste du corps est dans un mouvement fort rapide.

„ *saisira, & qu'il en fera merveilles, s'il sait*
„ *s'en servir en habile Général*[1], *&c.*

„ Si ce témoignage ne suffisoit pas,
„ je

rapide. Il fait aller son corps comme une carpe qui saute; cela paroît bien fort & bien surprenant dans un homme âgé, infirme & couvert de blessures. Il bat des mains; quand il ouvre les yeux, il déclare qu'il n'y voit pas, qu'il est dans les ténèbres: mais quand il les ferme, il dit qu'il se trouve dans une lumière éclatante, & on le voit tressaillir de joie, tant il est content. Quand les Dames se recommandent à ses prières, il prend le bout de leur robe, & s'en frotte par-dessus son habit le tour du cœur. Quand ce sont des Ecclésiastiques, il prend le bout de leur soutane, & il s'en frotte le cœur pareillement; mais par-dessous la veste: il s'en frotte aussi les oreilles & d'autres endroits du corps. Il faut remarquer que tout cela se passe sans connoissance de sa part, savoir ni entendre. Il s'attache comme une corde au cou; & après avoir fait semblant de se secoüer, il devient comme immobile. Il chante beaucoup, il arrive même souvent qu'il chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de sa convulsion il chante, & dit en finissant. Il me semble que je chante. *C'est alors qu'il revient à lui-même, & que les convulsions finissent. On dit de lui (mais c'est ce que je n'ai point vû) qu'il ne peut pas entrer dans l'Eglise de la Magdelaine sa Paroisse: si-tôt qu'il s'approche de la porte, il se sent repoussé par une main invisible. D'autres m'ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se présente à lui, & qui le fait reculer.* Histoire d'un Voïage Littéraire, fait en 1733. en France en

„ je pourrois citer le Roi de Pologne & „ le Prince Ragoski, ils ont écrit au „ Chevalier Folard, pour lui donner des „ marques du cas qu'ils font de ſon ſa- „ voir. A qui nous en tiendrons-nous? „ A des Rois, des Princes & des Géné- „ raux qui ont fait la guerre toute leur „ vie, ou à des gens qui n'entendent „ rien à cette matière, ou qui n'ont ja- „ mais rien vû? Cette diſcrétion n'eſt „ pas étrangère à mon ſujet, puiſqu'il „ s'agit des Sciences convenables aux „ Officiers. Je ne ſaurois mieux faire que „ de leur inſpirer du goût pour un Ou- „ vrage qui peut leur donner de grandes „ lumières.

„ On ne ſauroit apporter trop de ſoins „ à deſabuſer les jeunes Officiers des pré- „ ventions où les jettent les ignorans. „ Les mauvais principes leur gâtent l'eſ- „ prit, & font ſur eux des impreſſions „ qu'il eſt difficile d'effacer. Ils ſe per- „ ſua-

Angleterre & en Hollande &c. *pag.* 138. *ſeconde Edit.* A la Haye, chez *Adrien Moetjens.*

Un exemple, auſſi frappant & auſſi triſte que celui du Chevalier Folard, doit ſervir à garantir tous les hommes, & ſur-tout les Militaires, de s'abandonner à des accès d'une devotion mal entendue. Le fanatiſme ſuit ordinairement la bigoterie; un Officier qui ſe mêle des diſputes Théologiques, viſe à la folie la plus dangereuſe.

„ ſuadent volontiers que l'expérience
„ ſuffit au métier des armes, parce qu'ils
„ ſont charmés de trouver un prétexte
„ à leur ignorance : mais en ce cas-là
„ comment peuvent-ils ſe flatter de mé-
„ riter la préference ſur un ſimple ſol-
„ dat qui a toujours plus d'expérience
„ qu'eux, & quelquefois plus de gé-
„ nie * pour la guerre; ce qui paroît aux
„ ſoins que quelques-uns prennent de
„ s'inſtruire? (preuve aſſûrée de leurs
„ talens): au lieu que cette répugnance
„ invincible pour l'application à l'étude,
„ eſt toujours la marque d'un eſprit mé-
„ diocre, ou d'un mauvais naturel. Je
„ demanderois volontiers à ces jeunes
„ gens, s'ils ont la même vertu que ces
„ Chevaliers errans, qui pourroient eux
„ ſeuls méttre en déroute une grande ar-
„ mée? A ce compte, il n'eſt aucun
„ Prince qui ne leur confie la ſienne;
„ mais s'ils n'ont que la valeur & la
„ force d'un homme ordinaire, je ne
„ vois

* Les Officiers peuvent ſe convaincre par eux-mêmes qu'il y a pluſieurs ſoldats plus attachés à s'inſtruire de leur métier, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Il y a des Régimens, où le ſoldat en général ſe fait un véritable plaiſir d'apprendre ſon métier. Les Officiers ne ſauroient trop ſe donner des ſoins pour perpétuer dans un Corps ce loüable deſir de s'inſtruire.

„ vois rien qui les mette au-deſſus du „ mouſquet. Leur naiſſance, s'ils en ont, „ n'eſt rien ſans le mérite. Ignorent-ils „ qu'on ne fait cas de la nobleſſe que „ parce qu'on lui ſuppoſe plus de pen- „ chant aux bonnes choſes, plus d'ému- „ lation, & plus d'attachement à ſes de- „ voirs, & qu'un Gentilhomme, qui ne „ ſe diſtingue pas par ces bons endroits, „ eſt un ſujet très peu eſtimable?

„ UN Officier raiſonnable doit laiſſer „ aux ignorans un nombre de ſottes & „ fades prêventions, & s'appliquer à tout „ ce qui peut le conduire à la perfection „ de ſon état; ne négliger aucune des „ inſtructions qu'il peut tirer des Auteurs „ militaires; les comparer avec l'expé- „ rience qu'il peut avoir, & s'en faire „ un fond pour l'avenir; y ajouter tou- „ tes les connoiſſances qui lui ſont né- „ ceſſaires, comme celles de la Géome- „ trie & de la Fortification, dont il ne „ peut ſe paſſer, s'il veut ſe diſtinguer „ du commun. Il eſt honteux de tout at- „ tendre des autres dans l'exercice de „ ſon emploi, & de ne ſavoir ſe déter- „ miner à rien lorſqu'on ſe trouve à une „ tranchée, à une attaque d'un poſte, „ ou à faire un logement.

„ LES Officiers chez les Romains avoient „ tous une connoiſſance à peu près exacte „ de l'attaque & de la défenſe des places, „ & n'avoient beſoin de conſulter perſon-

„ ne

„ ne ſur leurs projets. Les choſes vont au-
„ trement parmi nous ; la plûpart des gens
„ de guerre ignorent cette partie eſſentiel-
„ le à leur profeſſion. On a fait des Corps
„ ſéparés pour le génie & pour l'artil-
„ lerie ; ceux qui entrent dans ces Corps,
„ ſe chargent du ſoin d'étudier pour les
„ autres. Il y a parmi eux des Officiers
„ très habiles, & ce n'eſt pas ſans peine
„ qu'ils parviennent à le devenir. Les
„ profeſſions demandent une application
„ & une étude, à laquelle peu de gens
„ s'aſſujetiſſent. Méchanique, Hydraulique,
„ Géometrie, &c. la plus grande par-
„ tie de la Phyſique, l'Architecture &
„ les diverſes contractions, il n'eſt pas
„ impoſſible de trouver toutes ces con-
„ noiſſances raſſemblées en un ſeul hom-
„ me, parce qu'elles s'entre-aident les
„ unes les autres, & ſe prêtent des lumiè-
„ res réciproques ; ce qui n'empêche
„ pourtant pas qu'elles ne ſoient très dif-
„ ficiles à acquérir. Un Officier qui les
„ poſſede toutes, & qui joint à cela la
„ valeur & le ſang froid nécéſſaires dans
„ l'occaſion, eſt un ſujet bien rare &
„ bien eſtimable.

„ LES Officiers en Allemagne & dans
„ le Nord ſavent preſque tous le Droit,
„ parce que leurs différends ſe terminent
„ par cette voïe. Il y a dans chaque Ré-
„ giment un Auditeur, qui fait l'office
„ d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué

 „ que

„ que cette méthode à répandu dans ces „ troupes un eſprit de chicane, qu'on ne „ voit point parmi les nôtres. * Il ne „ convient pas à des gens de guerre „ d'emploier leur tems à chercher des „ ſubtilités & des détours. Qu'ils ſachent „ le Droit, à la bonne heure; mais qu'ils „ ne le détournent point à cet uſage „ dangereux; qu'ils s'attachent à ſe ren- „ dre officieux & ſincères, & à connoî- „ tre l'équité pour en faire l'unique rè- „ gle de leur conduite. C'eſt cette ver- „ tu aimable qui doit être l'objet prin- „ cipal des études d'un Officier; elle eſt „ le fruit & la récompenſe du véritable „ ſavoir, & fuit l'ignorance farouche qui „ la méconnoît. La valeur qu'elle adou- „ cit, emprunte d'elle tout ſon luſtre, „ & la Société dont elle affermit les „ liens, en reçoit tous ſes agrémens. El- „ le ſeule peut donner une idée juſte de „ cette véritable gloire, qui dans les „ grands hommes eſt la ſource des belles „ actions. „

* Si c'eſt un défaut pour un Officier que de vuider par la voïe de la chicane les plus legers démêlés qu'il peut avoir, celui de les terminer par un duel, n'eſt pas moins conſidérable. Il faudroit, s'il étoit poſſible, un juſte milieu entre l'uſage des François & celui des Allemands.

LETTRE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je te parlai d'un excellent Ouvrage, dont la lecture m'avoit paru très inſtructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu, qui me ſemble encore plus utile & plus néceſſaire. Il eſt intitulé, *Défenſe de la Religion, tant naturelle que révelée, contre les Infidèles & les Incrédules, extraite des Ecrits publiés pour la Fondation de Mr.* BOYLE, *par les plus habiles Gens d'Angleterre, & traduite de l'Anglois de Mr.* GILBERT BURNET.

AVANT de te donner une idée générale de ce Livre, il eſt néceſſaire, ſage Abukibak, que je te diſe un mot de cette Fondation de Mr. Boyle, dont il eſt parlé dans le titre. Voici ce que nous en apprend le Traducteur. „ Mr. BOYLE, „ dit-il *, un des hommes de ſon tems „ qui ſe mit à la brêche avec le plus „ d'ardeur (*il veut parler de l'irréligion*) „ ne

* *Avertiſſement*, pag. vij.

„ ne borna pas ſon zèle au court eſpace
„ de ſa vie, & trouva le moïen de com-
„ battre, même après ſa mort, pour une
„ Cauſe à laquelle il prenoit le plus ten-
„ dre intérêt. Par ſon teſtament il lé-
„ gua une ſomme annuelle de 50. livres
„ ſterling, pour fixer, diſoit-il, un ho-
„ noraire qui ſeroit donné tous les ans
„ à tous les Théologiens ou Prédicateurs,
„ qui ſeroient obligés de remplir les de-
„ voirs ſuivans : 1. de prêcher huit Ser-
„ mons dans le cours d'une année, afin
„ de prouver la Religion Chrétienne con-
„ tre ceux, qui de notoriété ſont Infidèles,
„ tels que les Athées, les Deïſtes, les Païens,
„ les Juifs & les Mahométans, ſans deſ-
„ cendre à aucune des controverſes qu'il
„ y a entre les Chrétiens eux-mèmes,
„ ces Sermons devant être faits en pu-
„ blic le premier Lundi des mois de *Jan-*
„ *vier*, de *Février*, de *Mars*, d'*Avril*, de
„ *Septembre*, d'*Octobre* & de *Novembre*, en
„ telle Egliſe que les Exécuteurs teſta-
„ mentaires nommeroient de tems à au-
„ tre : 2. d'accorder leurs ſecours à tou-
„ tes les Sociétés qui auroient pour but
„ d'étendre la Religion Chrétienne, &
„ d'appuïer toutes les entrepriſes de cet-
„ te nature : & 3. de ſe prêter au ſoin
„ de lever les ſcrupules réels, que qui
„ que ce ſoit pût ſe faire ſur ces ſujets,
„ & de répondre aux objections nouvel-
„ les, de même qu'aux difficultés qui ſur-
„ vien-

„ viendront, & auxquelles on n'a pas
„ encore donné de bonnes réponſes. „

ON ne ſauroit aſſez loüer, ſavant Abukibak, l'utile & ſage fondation de Mr. Boyle. Ce grand homme, après avoir rendu aux hommes de ſon tems le ſervice le plus eſſentiel, en portant les coups les plus ſenſibles à l'Athéïſme, monſtre affreux né de l'irréligion, fortifié par la débauche, & ſoutenu par l'aveuglement de quelques Savans inſenſés, qui, abuſant de leurs foibles lumières, ne s'en ſont ſervis que pour ſe précipiter dans les ténèbres les plus profondes; Mr. Boyle, dis-je, après avoir ébranlé juſques dans ſes fondemens l'édifice qu'élevoit l'eſprit de perverſion & de vertige, a chargé des perſonnes, dont il connoiſſoit le zèle, de le renverſer entiérement. Il n'a pas voulu que ſon Ouvrage reſtât imparfait, il a connu combien il étoit à craindre que dans les ſuites l'Athéïſme ne vint à prendre de nouvelles forces, & ne ſe relevât après avoir été terraſſé. L'irréligion doit être regardée comme une hydre, dont les têtes multiplient ſans ceſſe: il faut la détruire, la faire périr entiérement; s'il en reſte la moindre trace, il eſt à craindre qu'elle ne regagne bien-tôt ce qu'elle a perdu. Tel eſt le malheur de la plûpart des hommes, il ſemble qu'ils ne ſe ſervent de leur raiſon, de leur eſprit, de leurs connoiſſances,

ces, que pour en abuſer. Veut-on les inſtruire, leur montrer la vérité, on a bien de la peine à y réüſſir. Tente-t-on de les séduire, de les tromper, de les abuſer, on rencontre mille facilités. Locke a fait avec aſſez de peine un petit nombre de diſciples ; Spinoſa trouva le ſecret de faire gouter ſon abſurde & criminel ſyſtême à beaucoup de gens. Il fit recevoir, comme des démonſtrations, les raiſonnemens les plus faux, & j'ôſe dire ſouvent les plus ridicules. Quel mal ſes opinions n'ont-elles pas cauſé en Europe ? L'Athéïſme y auroit fait ſans doute des progrès encore plus conſidérables, ſi le Ciel, touché du malheur & de l'aveuglement des hommes, n'avoit produit, pour les defendre de l'erreur & pour les en retirer, des perſonnages illuſtres, tels que Boyle, Bentley, Kidder, Williams, Gaſtrell, &c. & pluſieurs autres, qui ont ſecondé le zèle de leur Chef par les excellens Ecrits qui compoſent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite auſſi de grands éloges, il a donné à la France un préſervatif excellent contre le venin de l'Athéïſme & de l'irréligion. Sa Traduction, en conſervant toute la force de l'Original, offre très ſouvent aux Lecteurs les choſes d'une manière beaucoup plus ſimple, plus claire, & plus nette qu'elles ne ſont expliquées dans le Texte. Il falloit un auſſi grand homme que l'eſt
ce

ce Traducteur, pour qu'un Ouvrage aussi philosophique, quelquefois aussi abstrait, pût être mis, comme il l'est, à la portée de tout le monde, sans rien perdre du côté du raisonnement, & gagner beaucoup cependant du côté de la délicatesse, de la précision & de l'arrangement des matières.

ACTUELLEMENT que tu connois, sage & savant Abukibak, ce qui a donné lieu à la composition de ce Livre, je vais tacher de t'en donner une idée la plus juste qu'il me sera possible. Il contiendra six Volumes : le premier est le seul qui ait encore paru, il renferme la *Réfutation de l'Athéïsme* par le Docteur BENTLEY ; la *Démonstration du Messie*, par l'Evêque KIDDER ; *l'idée générale de la Révelation*, par l'Evêque WILLIAMS, & la *Certitude & la Nécessité d'une Religion*, par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Piéces sont d'une beauté ravissante ; la force du raisonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choses excellentes qu'elles contiennent, je me bornerai à rapporter deux morceaux, qui, entre plusieurs autres, m'ont paru mériter d'être considérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la nécessité d'un Etre intelligent, qui a donné à l'Univers sa forme & son arrangement ; le second est une réponse excellente à toutes les foibles objections que font les A-

thées

thées ſur les défauts qu'ils croient appercevoir dans la conſtruction du Monde. Ce dernier fera le ſujet d'une autre Lettre, le premier étant plus que ſuffiſant pour remplir l'eſpace qui me reſte.

„ Il n'étoit pas poſſible que par le „ mouvement commun, les particules de „ la Matière, diſperſées dans le Chaos, „ ſe joigniſſent pour former des corps „ d'une conſidérable groſſeur. Quand on „ conſidere la diſproportion immenſe du „ Vuide dans ce Chaos, à la petiteſſe des „ atômes qui y étoient répandus, on ne „ conçoit pas que ces atômes aient pû „ s'entaſſer ſi près, & ſe reſſerrer ſi fort les „ uns ſur les autres. On juge au contrai- „ re que lorſqu'ils vinrent à ſe choquer, „ ce choc les dut faire rebondir, ou que „ s'ils s'attacherent, un ſecond choc les „ dut ſéparer, & qu'ainſi jamais il ne „ s'en put accrocher un nombre aſſez „ grand pour former des maſſes comme „ des planetes; que ces chocs même dû- „ rent arriver rarement, rarement dans „ la nature des choſes, & plus encore, ſi „ l'on penſe à l'incroiable quantité d'atô- „ mes dont l'aſſemblage étoit néceſſaire.

„ Que ſi l'Athée, ſentant cette diffi- „ culté, ſe retranche à dire que ce qui „ ne ſeroit pas poſſible dans un nombre „ fixe & donné de tentatives, le peut être „ dans une ſucceſſion infinie de tentati- „ ves ſemblables; la réponſe eſt aiſée.

„ L'im-

„ L'improbabilité d'une rencontre accidentelle n'eſt jamais diminuée par la réitération des eſſais : & c'eſt toujours également en vain que l'on s'attend à les voir réüſſir, fuſſent-ils réiterés dans une durée éternelle. Mais après tout, quand il ſeroit poſſible que les atômes, flottans dans le Chaos, vinſſent enfin à bout par leur concours de former des corps d'une auſſi prodigieuſe grandeur que le ſont les planetes, il ſeroit toujours impoſſible que ces planetes acquiſſent les révolutions qu'elles font autour du Soleil. Ne parlons ici que de la terre. Sa révolution eſt d'une année ; & quel en eſt le principe, ſi la terre elle-même ne doit ſon origine qu'au concours des atômes? Cette révolution annuelle doit réſulter, ou des divers mouvemens de toutes les particules qui formerent ce Globe, ou de quelque nouvelle impulſion qui vint du dehors, après qu'il eut été formé.

„ CE ne peut être le premier, parce que les particules qui formerent la terre, s'étant raſſemblées de tous les points à ſon centre, elles doivent l'avoir miſe dans un parfait équilibre ; ou que, ſi elles y conſerverent encore quelque mouvement, ce dut être trop peu de choſe pour communiquer au corps un mouvement ſi rapide.

„ CE ne peut être non plus le dernier, à moins que l'on ne ſuppoſe la terre

„ environnée d'une matière éthérée, qui „ eſt emportée, comme un tourbillon, „ autour du Soleil. Or, cette ſuppoſi- „ tion eſt détruite par ce que nous avons „ établi ci-deſſus, que les eſpaces de l'é- „ ther doivent être regardés comme un „ vuide parfait. Ajoutez à ceci ce que „ l'on obſerve du mouvement des come- „ tes. Ces cometes ne nous ſont viſibles, „ que lorſqu'elles ſont dans la région des „ planetes; cependant on remarque que „ les mouvemens des premières ſont „ quelquefois dans un cours contraire à „ ceux des dernières, & quelquefois les „ croiſent, ou les occupent obliquement; „ ce qui ne pourroit être, ſi les régions „ de l'éther n'étoient pas vuides, & par „ conſéquent telles qu'il n'y ait rien qui „ aide, ou réſiſte aux révolutions des „ planetes.

„ DIRA-t-on que dans le Chaos même „ il ſe forma des tourbillons qui produi- „ ſirent ces planetes, & qui enſuite les „ firent tourner? Mais cela ſe peut en- „ core moins que le reſte, parce que la „ matière inanimée ſe meut toujours en „ ligne directe, à moins qu'elle n'en ſoit „ détournée par quelque impulſion du „ dehors, ou par un principe intrinſe- „ que de gravité. La choſe eſt ſi vraie, „ que tous les corps qui ſe meuvent en „ cercle, s'efforcent continuellement de „ reprendre la ligne directe, & ne man- „ quent point de le faire, s'il n'y a quel-

„ que

„ que matière contigue qui les en empê-
„ che. Or, dans le Chaos, tel qu'on
„ l'imagine, il ne put y avoir de pareils
„ obstacles pour géner les mouvemens;
„ il ne fut donc pas possible qu'il s'y fît
„ la moindre révolution en forme de
„ tourbillon; & cela d'autant plus, qu'une
„ révolution de cet ordre demande un
„ plein presque entier.

„ CETTE même considération nous
„ mene encore plus loin, & nous disons
„ que quand même les planetes auroient
„ pû acquérir dans le sein du Chaos le prin-
„ cipe de leurs révolutions périodiques
„ autour du Soleil, il ne leur auroit pas
„ été possible de s'y maintenir, par-
„ ce que pour ne pas sortir des orbes
„ qu'elles décrivent, il faut qu'elles rou-
„ lent dans une matière éthérée, qui soit
„ aussi dense que le sont les planetes el-
„ les-mêmes; autrement elles s'écarte-
„ roient du mouvement circulaire, &
„ décriroient des lignes spirales. Mais
„ s'il est vrai, comme nous l'avons déjà
„ vû, que les immenses espaces de l'é-
„ ther ne forment qu'une espèce de vui-
„ de, qu'y a-t-il dans cet éther qui puis-
„ se un seul moment retenir les planetes
„ dans leurs orbes?

„ IL n'étoit donc pas possible, dans le
„ mouvement commun de la Matière,
„ que le concours des atômes formât
„ aucun de ces corps. Pour établir cet-
„ te possibilité d'une autre manière, ce

 „ feroit

„ feroit vainement que l'on auroit re-„ cours au principe de gravitation ou „ d'attraction mutuelle.

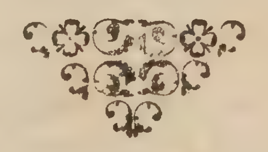
„ CAR ce principe ne peut être dans „ la Matière une propriété innée & qui „ lui appartienne essentiellement, puis-„ que l'attraction n'est autre chose que „ l'action par laquelle des corps éloignés „ opérent ou influent les uns sur les au-„ tres, à travers un espace qui les sépa-„ re, & sans qu'il y ait aucun écoule-„ ment de corpuscules qui y contribue. „ Il est clair que si cette qualité étoit in-„ hérente dans la Matière, il n'y auroit „ pû avoir de Chaos, & que le Monde „ devroit avoir été de toute éternité ce „ qu'il est aujourd'hui. A quel tems en „ effet donnera-t-on le Chaos, s'il eut ja-„ mais une existence réelle? Reculez ce „ tems autant qu'il vous plaira, il fau-„ droit toujours dire que la Matiè-„ re, bien qu'éternelle, & quoiqu'es-„ sentiellement doüée de la vertu d'at-„ traction, n'auroit jamais fait aupara-„ vant aucun usage de cette vertu; ce „ qui feroit une contradiction dans les „ termes *. „

QUE peut-on ajouter, sage & savant Abukibak, je ne dis pas à ces raisons, mais

* Défense de la Religion, tant Naturelle que Révelée, *&c. Réfutation de l'Athéïsme, par le* Docteur Bentley, *Tom. I. pag.* 96. *& suiv.*

mais à ces démonſtrations évidentes ? Cet Auteur parcourt les différens ſyſtêmes des principales ſectes. Il prouve que ſoit en admettant l'opinion des Atomiſtes, ſoit en ſuivant celle des Cartéſiens, ſoit enfin en ſoutenant l'attraction de Newton, il eſt impoſſible que l'ordre & l'arrangement du Monde ſoit l'effet du hazard, ou d'une Intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu, ou bien inſenſé pour donner dans un ſentiment auſſi hétéroclite. La plus ſimple montre, la plus petite machine ne peut être reglée, ſi un premier Mobile intelligent, ſi un Orfevre, un Machiniſte ne détermine, n'entretient le mouvement de leur reſſort : & l'on veut que celui du Monde, ſi beau, ſi régulier, ſoit produit par un pur effet du hazard. Quelle folie, & quelle impertinence !

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Honores & crains toujours l'Etre ſuprême.





LETTRE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'ai promis dans ma dernière Lettre, ſage & ſavant Abukibak, que je rapporterois les excellentes réponſes qui ſe trouvent dans la Défenſe de la Religion, tant Naturelle que Révelée, &c. aux foibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la conſtruction de cet Univers. Je vais dégager ma parole, & je ſuis aſſûré que tu admireras la ſageſſe, les connoiſſances, le bon ſens & la piété du ſage Philoſophe qui s'eſt chargé du ſoin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des inſenſés qui ôſent lever la tête & condamner la main toute-puiſſante qui les a formés, & qui ſeul les ſoutient & perpétue leur exiſtence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce ſavant Ecrivain. Mon zèle pour la bonne cauſe doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon eſprit & à mes lumières, pour pouvoir rien dire qui approche

proche de la force & de la précision des pensées de l'Auteur, auxquelles j'ôse associer les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux, qui, peu touchés de cet arrangement qui brille dans la sage distribution des fleuves, des rivières, dans les différens circuits que fait la mer, dans les golfes & les lacs qu'elle forme, s'imaginent que tout cela est produit par le hazard, que le Monde a essuié plusieurs fois des changemens considérables, & que nous ne marchons que sur des ruines, causées par des embrasemens, par des tremblemens, & par des changement subits & violens que le seul hazard a produits.

„ ON oppose* vainement, dit-il, à ces „ considérations un air apparent de dif- „ formité & de ruine, que l'on trouve „ dans la surface du Globe. De prodi- „ gieuses montagnes, des précipices af- „ freux, de vastes marais, de sombres „ forêts, des abîmes d'eau qui menacent „ perpétuellement de tout engloutir ; tout „ cela, dit-on, est si peu fini, si peu ré- „ gulier, qu'il semble bien plus venir du „ hazard, que d'aucune Intelligence. „ C'est-à-dire sans doute que l'on vou- „ droit

* Défense de la Religion, tant Naturelle que Révelée, &c. Tom. I. pag. 133. *Réfutation de l'Athéïsme, par le* Docteur Bentley.

„ droit que des corps d'une auſſi prodi-
„ gieuſe groſſeur que le ſont les planetes,
„ fuſſent auſſi unis à la vûe, que le peu-
„ vent être des Globes que l'on fait de
„ carton. Voions pourtant en quelque
„ détail ſur quoi porte cette objection.
„ D'abord on dit que ſi le baſſin de la
„ mer étoit entiérement deſſéché, que de
„ quelque région élevée on y jettât les
„ yeux, on ne pourroit contempler cet
„ objet ſans être ſaiſi d'horreur & d'ef-
„ froi. Qu'il me ſoit permis de répon-
„ dre à une ſuppoſition par une autre.
„ Si le baſſin de l'océan deſſéché étoit
„ rempli de plantes, de fleurs, & de verdu-
„ re qui en couvriſſent le fonds, les
„ bords, les rochers & les golfes, un
„ homme qui ſeroit placé au milieu, n'y
„ découvriroit rien que de riant à la
„ vûe, & ne diſcerneroit point la mer
„ de la terre. Ou, ſi ce même Baſſin
„ deſſéché demeuroit dans ſon état natu-
„ rel, le même homme, placé dans une
„ élevation ſi haute qu'il pût découvrir
„ toute la longueur de ce grand canal,
„ n'y verroit tout au plus que des mon-
„ tagnes, que des vallons, & que des
„ précipices, comme il en voit ſur le
„ continent. Mais après tout, pourquoi
„ veut-on que toutes les eaux de la mer
„ s'évaporent? N'eſt-ce pas déranger
„ la Nature, afin de pouvoir la blâmer?

„ ON ajoute qu'au moins les bords de
„ la

„ la mer auroient pû être plus unis, & que
„ cela même les auroit fait paroître plus
„ beaux. Cela feroit merveilleux, fi les
„ befoins de la navigation n'euffent pas
„ demandé qu'il y eût des endroits où
„ les vaiffeaux puffent approcher de la
„ terre, & des enfoncemens entre les
„ rochers, ou les élevations, pour y
„ former des ports, des havres, & des
„ bayes. D'ailleurs, ces rochers, ces
„ collines, ces chaînes de montagnes,
„ que l'on prend pour des irrégularités
„ fur les rivages des mers, y font des
„ irrégularités néceffaires, entant qu'el-
„ les réfultent des loix du Méchanifme
„ & du cours même de la Nature. Les
„ grands orages, qui portent fouvent la
„ fureur de la mer contre fes bornes;
„ les violentes pluïes qui charrient fuc-
„ ceffivement tant de terre avec elles;
„ les canaux fouterrains qui fe creufent
„ perpétuellement, les vagues, les irup-
„ tions des volcans, & les tremblemens
„ de la terre qui mettent quelquefois tout
„ à la renverfe où ils arrivent; toutes ces
„ chofes, dis-je, & plufieurs autres fem-
„ blables produifent à la longue cette
„ face que l'on croit irrégulière. Et cela
„ pourroit-il arriver autrement fans mi-
„ racle? Cependant, dites-vous, cet ob-
„ jet eft difforme, & choque la vûe.
„ Vous le dites, & ne trouvez pas mau-
„ vais que l'on vous repréfente que cet-

M 5 „ te

„ te difformité n'eſt que dans votre ima-
„ gination? Le laid & le beau ſont des
„ termes purement rélatifs. De quelque
„ manière que les choſes ſoient faites,
„ quelles qu'en ſoient la figure & les pro-
„ portions, elles ont toujours une véri-
„ table beauté, lorſqu'elles ont les qua-
„ lités de leur eſpèce, & qu'elles répon-
„ dent aux fins de leur deſtination. Il
„ ſe peut donc que les rochers qui bor-
„ dent la mer, ne paroiſſent pas ſi ré-
„ guliers que des baſtions travaillés à la
„ main, & qu'une montagne ne ſoit pas
„ auſſi agréable à y voir, que ſeroit une
„ pyramide. Mais auſſi eſt-ce là que
„ les pyramides & que les baſtions doi-
„ vent être placés? „

J'AJOUTERAI aux ſages réflexions de cet Auteur que l'irrégularité qui paroît ſur la ſurface de la terre, étoit abſolument néceſſaire, & pour la ſanté, & pour la commodité de toutes les créatures, ſur-tout des hommes, leſquels il eſt viſible que Dieu a le plus eu en vûe dans la conſtruction de cet Univers. Les montagnes rendent l'air plus doux, moins froid & moins humide; elles défendent ceux qui habitent à leurs pieds, du ſouffle dangereux & violent des vents du Nord. Dans les païs chauds, ceux qui font leur ſéjour ſur les lieux élevés, ſont moins incommodés de la chaleur, moins ſujets à des maladies contagieuſes. Voi-

là

là pour la ſanté, voions pour la commodité des choſes qui ſont néceſſaires à la vie. Les vins qui croiſſent ſur les montagnes & ſur les côteaux, ſont infiniment meilleurs que les autres; ils ont plus de force, contiennent beaucoup moins d'acide, riſquent peu de s'aigrir. Les oliviers, les figuiers, bien d'autres arbres très utiles aux hommes, exigent des collines & des montagnes. La plûpart des plantes, ſi néceſſaires à la conſervation de la vigueur du corps, au rétabliſſement des forces perdues, ne croiſſent que dans des lieux élevés; c'eſt au milieu de ces rochers qui bleſſent la vûe des Athées, qu'ils rencontrent les choſes qui leur ſont les plus utiles. Ils imitent ces inſenſés, qui demandent à quoi ſervent les drogues qu'on leur fait avaler, & qui n'en reconnoiſſent l'avantage que lorſqu'elles leur ont rendu la raiſon; de même un Spinoſiſte ne ſent l'utilité des choſes qu'il condamne, que lorſqu'après avoir conſideré les biens quelles lui procurent, il ouvre les yeux & voit tout l'excès de ſa folie. Heureux ceux, qui ſont alors aſſez ſenſés pour revenir de leurs erreurs! Paſſons, ſage & ſavant Abukibak, aux autres réflexions de notre ſage Philoſophe.

„ ENFIN, dit-il *, on trouve à critiquer „ dans

* Id. *ibid. pag.* 136.

„ dans le continent ces mêmes monta-
„ gnes qui ſont ſtériles, que l'on ne peut
„ cultiver, & qu'environnent d'affreux
„ précipices. Cependant eſt-il beſoin de
„ le dire? C'eſt ſur ces montagnes que
„ les vapeurs ſe condenſent, que ſe for-
„ ment les pluïes, que ſe font les réſer-
„ voirs pour les fontaines, que les ri-
„ vières prennent leur origine, ſources
„ uniques de l'abondance des plaines.
„ C'eſt encore ſur ces montagnes, ou
„ dans leur ſein que naiſſent une infinité
„ de plantes très utiles, ou que s'engen-
„ drent les métaux de toutes les ſortes;
„ autres ſources merveilleuſes des com-
„ modités de la vie. Voudroit-on re-
„ noncer à des biens ſi réels, pour avoir
„ le ſeul plaiſir imaginaire de ne porter
„ la vûe que ſur la convexité d'un Glo-
„ be parfaitement uniforme? D'ailleurs,
„ cette convexité même peut-elle tom-
„ ber toute entière ſous les yeux d'aucun
„ homme? Une plaine d'environ trois
„ milles de tour, eſt tout ce que nous
„ pouvons découvrir à la fois, lors mê-
„ me qu'il n'y a rien qui la borne; ce-
„ pendant dans cette plaine même on
„ apperçoit que les extrémités s'élevent
„ à la vûe, & l'on a encore le chagrin
„ de ſe croire dans un bas, & d'imagi-
„ ner de loin des montagnes. Enfin, ſi
„ la ſurface de la terre étoit parfaite-
„ ment unie, les hommes n'auroient eu
„ ni

„ ni le moïen, ni l'occaſion de faire un „ grand nombre d'obſervations importantes dans les Mathématiques, parce „ qu'ils ne ſe feroient jamais imaginés „ que la figure de cette terre eſt en rond. „ Et qu'eſt-ce donc, après tout, qui „ puiſſe paroître ſi charmant dans une „ grande & vaſte plaine, où il n'y a ni „ haut ni bas, & aucune variété qui ré„ jouiſſe les yeux? Nous en appellons „ hardiment à tous les hommes du mon„ de, il n'y en a pas un ſeul qui ne trou„ ve un terrein, mêlé de collines & de „ vallées, cent fois plus beau qu'un païs „ plat & parfaitement uniforme; car ſi „ ce dernier eſt capable de plaire, ce „ n'eſt guères que lorſqu'on le contem„ ple du haut de quelque élevation. „ Quelque choſe donc que l'on èn puiſſe „ dire, les montagnes, les rochers, les „ précipices, les abymes de la mer, tous „ ces objets même que l'on traite d'irré„ guliers & de difformes, ſont dans la „ Nature des beautés & des régularités „ qui publient la ſageſſe, & la bonté de „ celui qui les a faites, parce qu'il n'y „ en a pas une ſeule qui n'ait ſes fins „ & ſes uſages. „

Je ne ſaurois revenir de ma ſurpriſe, ſage & ſavant Abukibak, lorſque je vois que l'homme eſt aſſez vain & aſſez orgueilleux pour demander compte à la Divinité de ſes Ouvrages, & qu'un être borné,

borné, foible, dont les connoiſſances ne ſont que ténèbres, veut corriger ce qu'a formé une Intelligence auſſi parfaite que puiſſante.

De quelque côté que j'envifage les opinions des Athées, je les trouve ſi abſurdes, ſi impertinentes, ſi inſoutenables, que je ne puis comprendre, quelque perſuadé que je ſois des foibleſſes & des caprices de l'humanité, qu'il ſe trouve des hommes aſſez fous pour pouvoir les adopter. Si je fais attention au ſentiment de l'aſſemblage fortuit des atômes, je vois la raiſon, le bon ſens, l'eſprit, enfin tout ce qui a été donné à l'homme, qui le diſtingue des bêtes, me montrer clairement qu'il eſt impoſſible que la confuſion, le deſordre puiſſent produire l'ordre & l'arrangement le plus parfait; qu'il eſt encore plus impoſſible que le hazard puiſſe continuer & conſerver cet ordre & cet arrangement avec autant de prudence, de ſageſſe, de juſteſſe & de régularité, que le ſauroit faire l'Intelligence la plus clairvoiante, la plus parfaite & la plus puiſſante.

Après m'être convaincu de la folie de la première opinion des Athées, ſi j'examine la ſeconde, je la trouve auſſi inſenſée. Comment puis-je condamner la ſtructure de ces Univers, en blâmer l'accord & l'aſſemblage des parties, ſi je me ſuis déjà démontré évidemment que tout ce que

que je vois a été produit par un Etre ſouverainement ſage & ſouverainement puiſſant ? Ne faut-il pas avoir perdu la raiſon pour chercher des défauts dans l'ouvrage d'un Etre qui par ſon eſſence ne peut rien produire que de bon & de parfait ? Dès que je ſuis convaincu de la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, cette exiſtence m'eſt un garant certain de la régularité de ſes ouvrages. S'il y a un Dieu, il ne ſauroit rien faire qui ne réponde à la perfection de ſa nature : or, il eſt évident qu'il y en a un ; donc il l'eſt auſſi que ſes ouvrages doivent être parfaits.

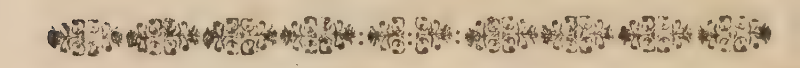
CONCLUONS donc avec notre Auteur, ſavant Abukibak, que „ tant de traits * „ d'intelligence & de ſageſſe dans la „ ſtructure organique des corps animés, „ & dans toutes les parties du monde „ inanimé, ne prouvent pas ſeulement „ d'une manière invincible que toutes ces „ choſes ne peuvent ni s'être faites d'el- „ les-mêmes, ni être l'ouvrage, ou du ha- „ zard, ou de la matière ; mais qu'ils prou- „ vent encore de la même manière qu'il „ y a un Etre intelligent & immatériel qui „ y a manifeſté ſa puiſſance éternelle & „ ſa Divinité. Quand on conſidére ſur- „ tout qu'il n'y a rien dans cet Univers „ qui n'ait ſa deſtination, & les qualités

„ qui

* Id. *ibid. pag.* 138.

„ qui y conviennent, qui peut être assez
„ aveugle pour n'y pas reconnoître la sa-
„ gesse d'un Créateur? „

Je te salue, sage Abukibak. Détestes toujours les Athées, & fuis leur dangereux commerce.



Lettre Cent cinquante-sixieme.

Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

La Lettre que tu m'as écrite, studieux ben Kiber, sur les maladies auxquelles les Chymistes sont ordinairement sujets, m'a paru très utile pour ceux qui cultivent la Chymie; tous les Physiciens peuvent y trouver aussi des choses qui leur sont souvent très nécessaires pour la conservation de leur santé. Je croirois manquer à ce que je te dois, si connoissant ton tempérament délicat, & l'ardeur avec laquelle tu t'appliques à l'étude des Belles-Lettres, je ne te communiquois point quelques observations que j'ai puisées dans le même Auteur dont tu m'as parlé, & qui regardent les maux auxquels les Savans sont exposés.

La plûpart des gens de Lettres sont sujets

ſujets à toutes les maladies qui attaquent les perſonnes trop ſédentaires. Elles ſont d'autant plus difficiles à prévenir, qu'on ne s'en apperçoit que lorſqu'elles ſont parvenues à un point dangereux, & qu'on ne ſonge ſouvent à y remédier, que dans le tems qu'elles obligent à garder le lit *.

PRESQUE tous les Savans ſont incommodés de maux d'eſtomac. Cette partie du corps languit & ſouffre par la grande diſſipation des eſprits animaux, & par la quantité de ceux qui ſe portent au cerveau. La digeſtion ne peut ſe faire parfaitement: l'attention qu'ils donnent à leurs méditations, & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les eſprits ne ſe répandent en aſſez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moïen; ce qui cauſe

* *Literati ergo homines, qui, ut ait Ficinus, quantum mente & cerebro negotioſi ſunt, tantum corpore otioſi ſunt, omnes fere vitæ ſedentariæ incommoda, demptis Medicis Chymicis, ſubeunt. Nihil notius quam hominem ſedendo, Sapientem fieri: tota ergo die ac noćte ſedentes, inter Litterarum oblećtamenta, corporis damna ſentiunt, donec non intellećtæ morborum cauſæ ſenſim obrepentes, eos lećtis affixerint.* Bernardi Ramazzini Opera omnia Medica & Phyſiologia, &c. de Morbis Artificum Diatriba, *Cap.* XLI. *pag.* 643.

cause une tension des fibres & des nerfs *. Cela occasionne aussi des crudités, une grande abondance de vents rend le teint pâle, & procure plusieurs autres maladies, qui conduisent insensiblement à l'*hypochondriaquerie*, & à la *cacochylie*. Quelque enjoüés que soient les Savans, ils deviennent peu à peu mélancholiques †.

LES

* *In universum porro Literati omnes stomachi imbecillitate laborare solent. At imbecilles stomacho, quo in numero magna pars urbanorum, omnesque pene Literarum cupidi, &c. aiebat Celsus. Nullus enim fere est, qui serio Litterarum studio det operam, ac de stomachi languore non conqueratur; dum enim cerebrum concoquit ea, quæ sciendi libido, & Litterarum Orexis ingerit, non nisi male potest concoquere ventriculus ea quæ fuerint ingesta alimenta, distractis nempe spiritibus animalibus, & circa intellectuale opus occupatis, vel iisdem spiritibus non adeo plene influxunti opus esset ad stomachum delatis, propter fibrarum, nervorum, ac totius nervosi systematis in altioribus studiis validam contentionem.* Idem. ibidem.

† *Hinc ergo cruditatis, flatuum ingens copia, corporis totius pallor & macies, partibus geniali succo defraudatis: summatim omnia damna, quæ cacochyliam consequuntur ortum ducunt. Sic studiosi paulatim, licet joviali temperamento præditi, saturnini ac melancholici fiunt.* Idem, ibidem *pag.* 644.

La maladie, qu'on nomme hypochondrie, attaque assez souvent les gens de Lettres, à cause de la foiblesse de leur estomach, causée par la dissipation des esprits. Les obstructions qui se

LES Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des esprits vitaux;

se forment d'ailleurs dans le ventricule de l'estomac, dans les boyaux & en plusieurs autres endroits par la vie sédentaire, sont les principales sources de cette maladie, peu dangereuse pour la mort, quoiqu'elle la cause quelquefois lorsqu'elle vient jusqu'à un certain point; mais elle est incommode, troublant tous les plaisirs, causant dans le cours d'une journée mille maux différens. Je n'éprouve que trop depuis deux ans combien sont cruels les symptômes de cette maladie. Les gens de Lettres ne sauroient trop prendre de précautions pour éviter d'en être atteints, & pour la guérir, ou du moins arrêter ses progrès, s'il est possible. Voici ce que dit un des plus grands Médecins qu'il y ait eu chez les Modernes, sur cette maladie, qu'il distingue en deux différentes classes. Je crois qu'il est inutile que je traduise ce passage, ce que je rapporte ici, n'étant que pour les gens de Lettres.

Affectio hypochondriaca utriusque affecti visceris, maximeque lienis, soboles est. Hujus enim species *duæ, una* mitior, deterior *altera.*

Illa *ex melancholico humore terreno sanguinisque fæce ducit originem, qui in liene vicinisque sedibus supra modum cumulatus, tumorem ingenerat, e quo teter vapor sursum effertur. Lienis tumor interdum* conspicuus *ingensque animadvertitur sine ictero, sine cachexia, idque quum & mitis est humor, & arcte cöercetur. At vero quum e propria is sede protumpit in venas effusus, aut icterum, aut ca-*

vitaux, & à leur diſſipation, qui rend le ſang âcre. Les gens de Lettres, qui ſont nés

chexiam parit. Quum autem præter naturam incaleſcit, vel deteriorem *ſubſtantiæ conditionem ſubit, atrum de ſe vaporem exhalat, qui animum mentemque varie conturbans, autor eſt hypochondriacæ melancholiæ. Hujus* notæ *ſunt, multa fixaque diu cogitatio, rerum commentatio & ſuſpicio malarum, verecundia, ruſticuſve pudor, ſolitudo, mæſtitia, timiditas, & ignavia, animi dejectio, aut deſperatio, mentis atque ſenſuum caligo, turbulentus ſomnus, perverſa rerum exiſtimatio, ac ſæpe præpoſterum judicium. Atque hæc quidem ſunt melancholicorum ſymptomatum mitiſſima.*

Altera *affectio* ferocior *exiſtit. Ea fit ab atra bile, quæ vel ex terrena ſanguinis fæce ſupra modum incaleſcente & exuſta, vel ex bile flava proceſſit. Colligitur hæc nonnunquam in liene, ſæpius in pancreas, & in meſenterium ſpargitur, nullo tumore manifeſto. Quumque ſit humor acer atque pernicioſus, exigua portione ſæviſſimorum ſymptomatum author exiſtit.*

Quæ igitur ab hoc fit melancholia, ſuperiores notas *præ ſe fert omnes, & eas quidem multo graviores. Præterea vero præcordia ſæpe ingenti fervore æſtuant, pulſuſque arteriarum in his eſt validus, quum vapor quavis ex cauſa excitatus surſum evolat, cor palpitat, aut premitur, anima deficit, pleriſque fauces ſiccitate præcluduntur, ut idcirco difficile poſſit in mulieribus ab uteri ſtrangulatu ſecerni: facies rubore, ardoreque ſuffunditur, oculi quaſi ſuffuſione caligant, mens denique perturbatur, ac interdum tantopere occupatur, ut ſine ulla rerum*

nés d'un tempéramment sérieux, sont encore plus sujets à ces inconvéniens; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans les suites mélancholiques, réveurs & solitaires *. Si j'ôsois me mettre

rerum expectatione meliorum, summa sit desperatio vitæ, neque possit, ulla orationis suavitate, ad spem recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miserabile Medicis tormentum: summa vero tranquillitas est laborantis constantia & prudentia. At vero extincto dissipatoque vapore, symptomata mitescunt, subinde tamen reversura. Hoc malum si penetret in cerebrum, eoque figatur, furorem ac tandem febrem accerset, becticæ finitimam, & quæ in marasmum deducet.

His quadantenus similia profert incommoda bilis simplex *circa jecur abundantior cöercita, & exæstuans: nam & æstus apparet, & animi defectio, & suffusio, atque rubor: & nisi vires jam malo succumbant, animus concitatus exardescit, iracundia sæpe jactatur, ulciscendi libidine effertur. Hac etiam tandem corpus absumitur & liquescit, nisi in melancholiam transitus fit.* Joan Fernelii de morbis Jecoris *Patholog. lib. VI. Cap. VIII. pag. 245.*

* *Varias quidem causas, affert Ficinus.... quæ omnes ad vehementem vitalium spirituum motum & dissipationem referuntur, unde sanguis ater efficitur. Melancholicis ergo passionibus obnoxii sunt, ut plurimum, Litterarum Professores; eoque magis, si a primordiis tale temperamentum sortiti fuerint. Sic habitu graciles, buridi, plumbei, morosi, ac solitariæ vitæ cupidi observantur, qui vere Litterati sunt.* Ramazzini ubi. sup.

tre au nombre des gens de Lettres, je pourrois autoriser par mon exemple cette verité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gaïeté. Je haïssois autrefois la solitude, je la recherche aujourd'hui avec passion. Je ne ris plus que la plume à la main; on pourroit me comparer à un Individu, composé de celui de deux anciens Philosophes. Je suis toujours chagrin hors de mon cabinet, je ris sans cesse, lorsque j'y suis renfermé au milieu de mes Livres; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui sait, cher ben Kiber, si mes Livres un jour ne m'attristeront point autant que les trois quarts des hommes? En ce cas-là je n'aurai plus rien de Démocrite; & peut-être imiterai-je si fort Héraclite, que je *larmoïerai* comme lui. Jetterai-je les yeux sur les Ouvrages de l'Auteur des *Entretiens des Ombres*, ou sur ceux du Médecin de L***? je gemirai amérement de voir le Public ennuié, les Libraires ruinés, & le caractère d'homme de Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres divins de Locke, je pleurerai, en pensant combien de sots préferent des Romans & des rhapsodies à des Ouvrages aussi parfaits. Faisant réflexion à l'imbécillité, à la folie, & à l'impertinence de presque tous les hommes, je trouverai un sujet à sécher mon cerveau, quelque humide qu'il soit. Combien de pleurs un homme du tempérament d'Héraclite ne répandra-t-il

pas,

pas, en ſongeant aux foibleſſes de l'humanité? Le Ciel, ſtudieux ben Kiber, veuille me préſerver à jamais d'une pareille ſenſibilité; & puiſqu'il eſt preſque impoſſible qu'un homme de Lettres ne devienne mélancholique, que s'il ſe peut, je ne le ſois jamais qu'hors de mon cabinet, & que je conſerve la gaïeté qui me reſte dès que je ſuis avec mes Livres!

UNE autre incommodité, à laquelle les Savans ne ſont guères moins ſujets qu'à la mélancholie, c'eſt celle de rendre leur vûe foible. Il eſt preſque impoſſible qu'en liſant, ou en écrivant pendant long-tems, les yeux ne ſouffrent beaucoup *.

L'INCONVENIENT d'être obligé de ſe baiſſer pour écrire, n'eſt pas un des moindres, attachés à la profeſſion des gens de Lettres. Ils compriment & preſſent le *ventricule*; l'eſtomac en eſt fortement incommodé, & le cours des ſucs nourriciers ou *pancréatiques*, en eſt interrompu; cela dérange l'ordre & l'œconomie des viſcères. Doléus prétend avec raiſon que

* *Oculorum imbecillitati præterea obnoxii paulatim redduntur: legentes ſiquidem & ſcribentes, intento obtutu non poſſunt, quin viſionis læſionem perſentiant, quod malum fovent, dum literas minutas ſcribunt, quod familiare eſt iis, qui prompti ſunt ingenii.* Idem, ibidem.

que cette interceptation des sucs nourriciers, causée par cette situation, est très contraire aux hypochondriaques *.

PARMI les Savans, ceux qui travaillent à donner leurs Ouvrages au Public, & qui sont sensibles au desir de transmettre leur nom à la postérité, sont les plus exposés aux maladies dont nous venons de parler. Au reste, en parlant des Auteurs, je n'entends point ceux qui sont semblables à ce Poëte d'Horace, qui faisoit cent vers dans un quart-d'heure, *stans pede in uno*; les productions de leur esprit ne les fatiguent pas au point d'incom-

* *Præterea Literarum studiosi, cum legendo & scribendo, capite ac pectore inclinato Libris incumbant, ventriculum & pancreas comprimunt, ex qua compressione stomachus oblæditur, & succi pancreatici, per suos ductus cursus inhibetur, unde postea viscerum naturalium œconomia perturbatur. Hanc succi pancreatici interceptionem, ob talem corporis situm advertit Dolæus in Hypochondriacis affectibus valde noxiam.* Ibid. *pag.* 643.

On sera peut-être bien aise de voir ce que dit Doléus lui-même à ce sujet. Après avoir recommandé de faire un exercice modéré, il conseille cependant d'en faire un plus fort qu'à l'ordinaire, lorsqu'on a été quelque tems dans un trop grand repos. Il attribue toutes les maladies des gens de Lettres à leur vie sédentaire & à la *compression du ventricule de leur estomac*, causée par la situation où ils sont lorsqu'ils écrivent.

commoder la ſanté du corps *. Les Auteurs de la miſérable *Continuation de* l'excellente *Hiſtoire de Rapin-Thoiras* ne couroient aucun riſque d'altérer la leur ; il ne faut pas une grande application pour faire une mauvaiſe compilation de ce qu'ont

Motus & quies juſtæ ſint moderationis, exceſſus tamen in motu præ quiete admittitur ; quies enim nimia præ cæteris apta nata eſt hunc morbum inducere, inde ob hanc vitam ſedentariam mulieres hoc affectu potius quam viri afficiuntur, & ipſis accedit affectio hyſterica. Et ob hanc vitam ſedentariam docti magis quam ruſtici hoc vexantur affectu. Multum etiam confert, quod docti Libris incumbentes incurvati & proni plurimum ſedeant, unde ventriculus & pancreas aliaque comprimuntur ut primo *ſuccus libere perreptare, neque debite colligi poſſit, ſed ſtagnatione aceſcat; vitium enim capiunt, ne moveantur aquæ :* ſecundo *ſpiritibus vix concedatur ad viſcera tranſitus ob complicaturam muſculorum & viſcerum.* Joan. Dolæi *Lib. III. de* Morbis Abdominis, *pag.* 394.

* *Nulli porro præ cæteris Literarum Profeſſoribus, ſtudiorum laboribus magis atteruntur, quam qui Operum editionem in Publicum moliuntur, nominiſque ſui immortalitatem in animo habent inſculptam. De iis tamen loquor qui vere ſapiunt, nam complures ſunt qui ſcribendi cacoethe detenti, rerum male conſarcinatarum editionem, ac abortus potius, quam maturos fætus properant, non ſecus ac Poetæ quidam qui centum Carmina compingunt ſtantes pede in uno, ut ait Horatius,* Ramazzini ibid. *pag.* 645.

qu'ont dit quelques Gazetiers ſatyriques contre les plus grands hommes que l'Angleterre ait produits dans ces derniers tems. Il n'en eſt pas de même du ſage & élegant Auteur, qui, parmi pluſieurs Livres excellens qu'il a publiés, vient de nous donner avant ſa mort la ſavante *Hiſtoire du Manichéïſme*. Il y a beaucoup d'apparence que le travail trop pénible & trop aſſidu a été la cauſe de ſa dernière maladie. L'application qu'il avoit apportée à un Livre qui demandoit toute la Science d'un auſſi grand homme que lui, avoit conſidérablement diminué ſes forces, que l'âge avoit déjà affoiblies.

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un épuiſement cauſé par le travail d'eſprit. „ Lorſque l'ame, dit un célèbre Philoſophe „ Grec, rappelle à ſoi toutes ſes forces „ & en prive le corps, ce dernier devient languiſſant. Ainſi, quand un Orateur eſt uniquement occupé de ce „ qui concerne ſon art dans lequel il „ veut exceller, ſa ſanté périclite, & ſon „ corps défaillit. D'un autre côté, lorſqu'il débite ſes harangues en public, la „ vivacité avec laquelle il parle, cauſe „ une émotion violente qui ſouvent occaſionne d'autres maladies, qui, paroiſſant oppoſées aux premières, trompent les Médecins & leur font croire qu'il y a dans un même ſujet di-

„ verſes

„ verses causes contraires les unes aux „ autres *. „

CETTE espèce de séparation qui se fait entre l'esprit & le corps, lorsque le premier est occupé fortement de quelque matière abstraite & difficile, fait que la plûpart des Mathématiciens sont toujours réveurs, mélancholiques, & paroissent presque étrangers dans le commerce du monde; on diroit qu'ils sont habitans d'un autre Univers. Il est par conséquent absolument nécessaire que leur corps languisse, comme s'il n'avoit point d'ame, & qu'il fût condamné à d'eternelles ténèbres; car pendant que l'esprit est uniquement attentif à ces études sérieuses, toute la lumière de l'animal est, pour ainsi dire, renfermée dans le centre, & il n'en reste aucune étincelle qui puisse

* *Quando anima corpore admodum potentior est, exultatque in eo atque effertur, totum ipsum intrinsecus quatiens languoribus implet. Quando etiam ad dicendum, investigandumque collectis in unum viribus vehementer incumbit, liquefacit prorsus corpus & labefactat. Denique cum ad dicendum, disserendumque privatim, & publice ambitiosa quadam concertatione contendit, inflammat corpus atque resolvit. Nonnunquam etiam distillationes fluxusque commovens, Medicorum plurimum decipit, cogitque illos contrarias causas judicare.* Plato in Timæo, *pag.* 495.

puisse s'étendre aux extrémités & les éclairer *.

Les Théologiens, les Philosophes, enfin tous les Savans qui s'appliquent fortement, & dont le genre d'étude demande une grande contention, sont sujets à une autre incommodité, moins dangereuse, mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils sont souvent inquiets, & peu complaisans. Les Poëtes surtout tombent souvent dans une espèce de bizarrerie qui leur est particulière, à cause des idées phantastiques & chimériques dont ils sont occupés la nuit & le jour †. On prétend que l'Arioste étoit d'une

* *Mathematici porro, quibus animum a sensibus & corporis fere commercio sejunctum esse necessum est, ut res abstrusissimas, & a materialitate remotas contemplentur ac commonstrent, omnes fere stupidi sunt, ignavi, veternosi, ac in humanis rebus semper hospites. Partes itaque omnes, ac totum corpus necesse est veluti situ quodam ac torpore languere, non secus ac perpetuis tenebris damnatum. Dum enim mens ad hujusmodi studia intenta est, tota lux animalis in centro conclusa est, neque ad exteriora illuminanda diffunditur.* Bernardi Ramazzini, &c. de Morbis Artificum Diatriba, *Cap. XLI. pag.* 680.

† *Haud minus malam morborum segetem ex studiis suis referunt Poëtæ, Philologi, Theologi, Scriptores omnes, & cæteri Literati circa mentis officia occupati. Poetæ præsertim, ob phantasticas idæas, quas die*

d'une humeur très particulière. On pourroit joindre à l'exemple de ce Poëte Italien celui des trois quarts des Poëtes qui vivent aujourd'hui. Horace nous est garand de la bizarrerie des Poëtes & des Musiciens anciens. Nous voions par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui; ainsi, nous pouvons assûrer hardiment, que c'est une maladie qui de tout tems a été commune aux fils d'Apollon.

Il est tems de finir ma Lettre, studieux ben Kiber. Dans la première que je t'écrirai, je ferai mention des remèdes les plus utiles pour les maux dont je viens de te parler.

Je te salue, porte-toi bien, & ménages ta santé.

die ac nocte in mente versant, attoniti sunt, morosi, graciles, uti illorum imagines ostendunt. Idem, ibid. *pag.* 649.



LET-



LETTRE CENT CINQUANTE-SEPTIEME.

Le Cabaliſte Abukikak, *au ſtudieux* ben Kiber.

JE te promis dans ma dernière Lettre, ſtudieux ben Kiber, de te parler des remèdes qui conviennent aux maladies ordinaires aux gens de Lettres. Je tâcherai de m'acquitter le plus ſuccintement que je pourrai de ma promeſſe, je n'oublierai cependant aucune des choſes que je croirai eſſentielles à la conſervation de ta ſanté; elle m'eſt infiniment chere. Je prens auſſi beaucoup de part à celle de tous les véritables Savans, quel que ſoit l'état qu'ils aient embraſſé. Depuis long-tems j'ai déclaré aſſez préciſément qu'un habile Magiſtrat, qu'un Officier expérimenté dans ſon métier, tel que le Chevalier Folard avant que le Janſéniſme & la vieilleſſe l'euſſent rendu fanatique, étoient pour moi des perſonnes plus reſpectables que les Souverains les plus puiſſans, qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainſi, je regarde la ſanté des Savans comme quel-

que

que chose de précieux, & dont la conservation intéresse tout l'Univers.

QU'IMPORTE-t-il à l'Univers qu'un Prince, tel que les Rois fainéans dont l'Histoire n'a conservé que le seul nom, vive ou meure? C'est un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractère n'est pas à coup sûr difficile à remplacer, & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres, tant qu'ils n'en exigeront que de semblables. Il faut dix siécles pour produire un Roi comme Henri IV. Rome, dans moins de quarante ans, vit cinq ou six Empereurs, aussi méprisables qu'Héliogabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte, qu'autant que ses sujets ont lieu de se loüer de lui. Lorsque les François perdirent un Prince comme Louis XIII. ils eurent raison de s'affliger; mais si à la place de ce Roi respectable, ils avoient perdu un maître du caractère de Charles IX. il faudroit qu'ils eussent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractère.

SI l'on mesure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer, quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conservation des véritables Savans? Un homme, tel que le Chevalier Newton, ou tel que le Président de Thou, doit plus couter de pleurs à tous les gens

gens ſenſés, que la perte de huit Souverains, de cent Ducs & Pairs, de mille Marquis, & de trois mille Barons. Lui ſeul étoit plus utile aux hommes, que cette foule de Princes & de Nobles; il les inſtruiſoit & les éclairoit, il leur montroit la vérité, & les autres les pilloient, les mépriſoient, & qui pis eſt, leur défendoient de faire uſage de leur raiſon.

QUELLES obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fourniſſent des remèdes pour conſerver des perſonnes auſſi néceſſaires à la Société civile, que le ſont les Savans? Sans la Science, les plus belles qualités qu'on a reçues de la Nature, ne ſont que ténèbres. On doit regarder les gens de Lettres comme des Médecins excellens qui ſavent rendre la vûe aux aveugles; ou ſi l'on veut, comme d'habiles & rares ouvriers, qui ont le ſecret de changer en or fin des metaux bruts & remplis d'alliage.

LES perſonnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude, doivent choiſir une demeure dont l'air ſoit pur, qui ſoit éloignée des étangs, des marais, & à couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les eſprits animaux plus épurés, & facilite par-là les opérations intellectuelles *.

LA

* *Studeant primo, ut in aëre puro, ac ſalubre de-*

LA vie champêtre, interrompue quelquefois par le séjour des villes, est très utile aux Savans. Ils goutent ainsi tous les plaisis de la campagne, & ceux qui sont attachés aux villes. Ils tempérent tour à tour le silence de la solitude & le fracas du grand monde; ils doivent surtout se défendre des vents du Nord, se garantir contre le froid, & se couvrir la tête avec soin *. Quant à la nourriture qui leur est convenable † ils peuvent re-

degant, procul a stagnis, ac paludibus, ac ventis australibus. Siquidem hoc facto puriores erunt spiritus animales, intellectualium operationum potissima instrumenta. Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba, *Cap. XXXI. pag.* 650.

* *Rusticati propterea, & aura liberiore gaudere, ac vario vitæ genere uti, modo ruri esse, modo in urbe, ipsis salutare est, frequentiam & solitudinem ad invicem temperando. Illa enim nostri hæc hominum desiderium facit. Cavere quoque debent a validis ventorum afflatibus Austri & Boreæ, ab hyberno frigore corpus, ac præcipue caput muniendo.* Idem *ibid. pag.* 651.

† Les préceptes que donne Dolæus à ce sujet, sont très utiles; on n'y sauroit faire trop d'attention, c'est pourquoi je les rapporterai ici, pour qu'on puisse en faire usage.

Exulent & omnia quæ ventriculo sunt onerosa, ut dura (quæ tamen nonnulli ferre possunt ob acidum intensum in stomachi tunicis latens). Viscida, salita, nocent & pinguia, nimia repletio & quæcun-

regarder comme un oracle le précepte d'Hippocrate. Ce ſage & ſavant Médecin ordonne à ceux qui deſirent de conſerver leur ſanté, de ne point ſe remplir de viande. Les gens de Lettres ne ſauroient être trop en garde contre la grande réplction, & contre le mêlange de pluſieurs mêts différens; cela regarde ſurtout ceux qui ſont incommodés de la *cacochylie*, ou qui ſont ſujets à des coliques. Cette diverſité d'alimens cauſe une fermentation pernicieuſe dans l'eſtomac, ſe change en bile, & donne la pituite. Il eſt très néceſſaire de ménager beaucoup cette partie, de crainte qu'elle ne puiſſe plus faire ſes fonctions, & que tout le corps ne s'en reſſente *.

FI-

que inordinata diæta, cum vel cibus non bene maſticatur, vel priori nondum fermentato alius injicitur. Nocet & varietas ciborum, qua nobis plures conciliamus morbos, unde recte cardinem totius vitæ Helmontius *in* ſobrietate *conſiſtere aſſerit. A cibis enim incongruis non tantum Reges noſtri inquietantur, ſed & ſpiritus animales jam diſſipati & debiles non amplius reſtaurantur, ſed ſenſim ac ſenſim plane pereunt, unde influxus ſpirituum animalium ad viſcera pervertitur, hinc lerna illa malorum nocturna, quæ per quietem objici ſolent menti, viſa illa in formando animi ſtatu ciborum efficaciam demonſtrant.* Joh. Dolæi. *Lib. III.* de Morbis abdominis. *pag.* 394.

* *Quod victum ſpectat, Hippocratis præceptum pro*

FICINUS approuve beaucoup l'ufage de la canelle & des autres chofes aromatiques, pour conforter l'eftomac. Le chocolat eft encore très bon pour les gens de Lettres: je puis t'affûrer, ftudieux ben Kiber, que j'en ai moi-même reffenti le merveilleux effet; c'eft une des chofes qui a le plus contribué au rétour de ma fanté. Cette boiffon balfamique & fpiritueufe corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les gens de Lettres, purifie leur fang, & le rend moins âcre *.

QUANT

pro Oraculo habendum; fanitatis ftudium effe non repleri cibis. A fatietate igitur, infuperque a ciborum varietate cavere debent, ut quæ cacochyliam, & turbas in ventre ciere foleant: fiquidem, ut ait Horatius,

Cum femel affis
Mifcueris elixa, fimul conchylia turdis,
Dulcia fe in bilem vertent, ftomachoque tumultum,
Lenta feret pituita.

Ventriculi ergo magna cuftodia habenda, ne a functionibus fuis aberret, ac totum corpus plectatur. Idem, ibid. *pag.* 653.

* *Ad roborandum ftomachum, laudat Ficinus cinnamomum, & rerum aromaticarum ufum. Noftra hac ætate in Litteratorum cupedias chocolata, ftomachi & fpirituum folatium; ac profecto cum ftudie-*

QUANT au vin qu'ils doivent boire, je crois que le rouge, pourvû qu'ils n'en prennent que médiocrement, eſt celui qui leur convient le mieux. Les Médecins qui leur permettent l'uſage du blanc, comme plus leger, tombent dans une erreur conſidérable; car ce vin a toujours un acide, ſur-tout pendant les chaleurs de l'été, qui eſt pernicieux aux perſonnes chez qui l'acide domine. Crato prétend qu'il eſt beaucoup meilleur à ceux qui ſont incommodés de l'eſtomac, de boire un peu de vin d'Hongrie, ou de la malvoiſie, qu'une plus grande quantité d'un autre leger & foible. Helmontius écrit que tous les vins foibles ont de l'aigreur. Il eſt donc viſible que les Savans, incommodés ordinairement par des douleurs d'eſtomac, par des coliques, & par des affections hypochondriaques, doivent fuir l'uſage du vin blanc, puiſque rien ne leur eſt plus contraire que tout ce qui contient quelque acide *.

JE

dioſorum natura melancholica ſit, ſive nativa, ſive adſcititia, ac multo acido abundet, hujuſmodi potiones balſamicæ & ſpirituoſæ acorem, tum ſtomachi, tum ſanguinis, cicurare poterunt, & ad meliorem craſim perducere. Idem, ibid.

* *Quoad potum, vinum cæteris potionibus præferendum. Meracum laudatur, ſed modicum. Scio multos Litteratis ſuorum Medicorum conſilio, ut poſſent liberaliter, vina alba, tenuia in uſu habere quo*

JE viens actuellement, studieux ben Kiber, à un point très essentiel, & que je ne saurois assez te recommander d'observer exactement; c'est de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de sortir de ton logis lorsque l'air n'est point pur & serein, ou que les vents souflent avec violence *. L'usage des bains est encore fort nécessaire, il procure une transpiration douce & salutaire, il tempére l'acreté des humeurs, & ramollit les duretés qui se forment dans les viscères. L'heure la plus pro-

quo pacto putant, sibi licere sine noxa bibere quantum lubeat; quod certe non adeo tutum, ut putant. Vina hæc tenuia, æstate præcipue, aciditatem quandam adsciscunt, qua nihil perniciosius ubi luxuriat acidum. Præstat, aiebat Crato, eos qui ventriculo debili sunt, potius parum vini Ungarici, vel Malvatici bibere, quam tenuia vina copiosa haurire. De hujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius, quod parum vini multum aceti contineat. Literarum itaque cultoribus, arthritide, colica affectione hypocondriaca vexari solitis, qui affectus ex acido morboso genesim suam ducunt, neutiquam acidorum usum, sed ea quæ illud infringant, convenire satis perspectum est. Idem. ibid.

* *Quoad cæterarum rerum regimen, ut sedentariæ, ac statariæ vitæ incommoda declinent, moderata corporis exercitatione quotidie erit utendum; si tamen aer purus ac serenus sit, & venti sileant.* Idem. ibid. *pag.* 653.

propre pour les bains, c'eſt lors du couché du Soleil; il faut enſuite ſouper, & de-là aller ſe coucher, ainſi que faiſoient les Anciens *.

La matinée eſt le tems qu'il convient d'emploier à l'étude, il faut éviter de s'appliquer pendant la nuit, & ſur-tout après le ſoupé. C'eſt une choſe monſtrueuſe, dit Ficinus, de veiller bien avant dans la nuit, & de dormir après le lever du Soleil. Lorſque cet aſtre eſt couché, l'air s'épaiſſit, & les humeurs mélancholiques ont plus de force pendant la nuit †; auſſi eſt-elle deſtinée au ſom-

* *Molles etiam frictiones, ad tranſpirationem tum ſervandam, tum promovendam, in uſum frequentiorem revocandæ. Lavacrum quoque aquæ dulcis, æſtate præſertim, quo tempore atra bilis Litteratos infeſtat, valde ſalutare eſſet; ſic enim humorum acrimonia temperatur, & ſquallida viſcera remolleſcunt. Tempus balneationi magis opportunum erit veſpertinis horis, deindè cibum ſumere, & cubitum ire; hic enim apud Antiquos mos erat ac ordo. Sic Homerus.*

Ut lavit, ſumpſitque cibum, dat membra ſopori.

Idem, ibid. *pag.* 654.

† *Quoad tempus vacandi ſtudiis magis commodum, matutinum præcipue commendari ſolet, non ita vero nocturnum ac præſertim poſt cœnam. Monſtrum eſt, inquit Ficinus, ad multam noctem frequen-*

sommeil dans l'ordre de la Nature, comme le jour l'est à veiller *.

Il

quentius vigilare, unde etiam post Solis ortum dormire cogaris, & in hoc ait errare studiosos permultos, varias autem rationes affert, quarum alias ex planetarum positu & configuratione, alias a motu Elementorum deducit, dum aër, Sole occidente, crassescit necnon ab ipsis humoribus, dum noctu prævalet melancholia, ab ordine Universi, cum dies labori, nox quieti sit destinata, adeo ut hisce omnibus Literati ad lucernam lucubrantes contrariis motibus repugnent. Idem, ibid.

* Tous les Médecins s'accordent à regarder le travail de l'après-soupé comme mortel. Je puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs avis, & que je n'ai reconnu combien ils étoient utiles, qu'après la perte de ma santé. Que mon exemple, s'il est possible, puisse servir à mes Lecteurs, & qu'ils profitent des avis de Dolæus & de Cardan, qu'ils trouveront ci-dessous!

Quod concernit somnium *ac* vigilias, *provida mater Natura somnum & vigilias concessit, ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercaletur, sicque se invicem sublevarent, ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur, aut satis iterum refecti, nimium obtorpescant. Somnus enim dulce curarum levamen: si medietatem excedat, ita torpidos reddit spiritus, ut viscera non quævis influant, unde dein cessat ipsorum viscerum tonus, fibrillæ laxiores redduntur, & sic viscus officio suo fungi nequit.* Vigiliæ *quoque nimis protractæ, absumendo spiritus animales, nocent, unde & cessat*

ille

Il faut, après avoir foupé, fe délaffer quelque tems des fatigues de l'étude, avant d'aller fe mettre au lit ; fans quoi, la digeftion ne fe fait qu'avec peine. Le favant Cardinal Sfortia Pallavicini, après avoir travaillé toute la journée fans prendre aucun aliment, foupoit legérement, fe délaffoit pendant toute la nuit pour réparer par le fommeil la diffipation des efprits *.

† La faignée eft ordinairement peu avan-

ille influxus ad partes, hinc & hujus morbi ortus. Joh. Dolæi, *Lib. III.* de Morbis Abdominis, *pag.* 394.

Cardan regarde les veilles comme très nuifibles à toutes fortes de tempéramens. *Vigilia enim & fames ficcant corpora; fed fames humidis corporibus (ut infra videbitur) convenit, vigilia nemini. In* Hippocrat. *Aphorifm.* H. Cardan. *Commentar. Lib. I. Aphoris.* 15. *pag.* 72.

* *Verum in hac re attendenda eft cujufque confuetudo. Cavendum tamen ex Celfi monito ne id poft cibum ingeftum fiat, fed peracta coctione. Eminentiffimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus, vir doctiffimus, totam diem Litterarum ftudio fine cibo largiebatur; mox cœna modica fumpta, ac ftudiorum cura ablegata, fomno, & virium reparationi noctem totam impendebat.* Id. ibid.

† *Venæ fectio autem, ut ut parca illorum vires atterit ac fpiritus ob vigilias & ftudiorum labores evanidos, facile exolvit.* P. Gaffendum, *Philofophum celeberrimum, ob pluries repetitam phlebotomiam, ut mos eft apud Gallos, periiffe, in ejuf-*

dem

vantageuse aux gens de Lettres ; elle diminue trop leurs forces, qui sont déjà affoiblies par le travail & par les veilles. Gassendi fut la victime de la saignée, & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop saigné. On ne sauroit assez faire attention à la conduite de la plûpart des Savans qui sont renfermés dans des Monastères, ils prennent souvent des purgations, ils ne craignent pas même de se servir quelquefois de l'émetique ; mais ils abhorrent la saignée, parce qu'ils connoissent clairement que l'origine de presque tous leurs maux étant dans l'estomac, ils ne sauroient mieux faire que de se décharger des humeurs âcres qui les incommodent ; au lieu que la vie & la force, gissant également dans le sang, c'est rendre languissante la première, & diminuer la seconde, que de faire usage de la saignée *.

LA

dem Vita legimus. Observatione dignum est Religiosorum Ordinum Litteratos homines, macilentos, valetudinarios, familiares habere purgationes & vomitiones, ex pulvere cornacchini, calice emetico, & similibus, non sine euphoria; horrere autem, cum de venæ sectione agitur, ut qui satis norint illud, quod magis illos infestat, saburram humorum esse in stomacho stabulantem, ac vitale robur, quod inest sanguini, languidum esse ac effetum. Idem, ibid. *pag.* 688.

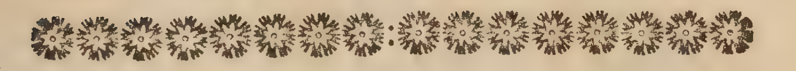
* *Atqui hos, conservo suo camelo, qui parte oneris sublevare cum nolebat;* Tu vero, *inquit*,

 &

LA principale chose enfin, à laquelle il faut que les Savans fassent attention s'ils veulent conserver leur santé, c'est de travailler avec modération, & de n'être pas si fort occupés de ce qui concerne l'esprit, qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps. L'ame & le corps doivent se rendre mutuellement de bons offices; cela est nécessaire pour leur conservation mutuelle. Plutarque les compare au bœuf & au chameau. Il dit que ce dernier, n'aiant pas voulu partager dans un certain tems une partie de la charge du premier, & l'aider lorsqu'il l'en prioit, fut dans la suite obligé de la porter tout entière. La même chose arrive à l'esprit, lorsqu'il ne veut donner aucun repos au corps: une fiévre violente, ou quelque maladie survient, qui porte un grand préjudice à tous les deux.

TACHES donc, studieux ben Kiber, de te modérer dans tes études: prens tous les jours quelques heures de recréation. Je te salue.

& omnia hæc mea brevi portabis, *quod mortuo eo contigit. Haud aliter accidit animo, qui dum paululum laxare & remittere abnuit corpus, quod id requirit, mox febre aliqua, aut vertigine ingruente, dimissis Libris, disputationibus, & studiis, una cum illo ægrotare, & laborare compellitur.* Plutarc. de Præcept. Salubr.



LETTRE CENT CINQUANTE-HUITIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

LEs hommes, ſage & ſavant Abukibak, ſont en géneral ſi portés au fanatiſme, qu'il eſt ſurprenant qu'il s'en trouve un nombre auſſi conſidérable parmi eux, qui ne tombe point dans cette dangereuſe phréneſie.

LORSQU'ON voit les progrès que certaines Sectes ont faites dans les païs les plus polis & les plus éclairés, on eſt étonné de la foibleſſe & de la bizarrerie de l'eſprit humain. On croiroit preſque que ce que l'on appelle raiſon, lumière naturelle, bon ſens, n'a été accordé par le Ciel qu'à très peu de mortels, & que les autres n'ont qu'une eſpèce d'inſtinct qui eſt déterminé au bien ou au mal, ſuivant les impreſſions qu'il reçoit par quelque cauſe étrangère.

LES perſonnes, qu'on regarde dans le Monde comme les plus reſpectables, ſoit par leur rang, ſoit par leur conduite, ſont ſouvent les plus folles & les plus ridicules. Les choſes ſont pouſſées ſi loin aujourd'hui, qu'il faut chercher la raiſon chez

chez quelques Philoſophes, dont le nombre eſt bien petit. Vouloir la rencontrer par-tout ailleurs, c'eſt tenter l'impoſſible ; c'eſt courir après ce qu'on eſt ſûr de ne point trouver. On peut juſtement appliquer à ce ſiécle ce que diſoit du ſien un ancien Evêque de Lion. * Il ſe plaignoit que les hommes cruſſent & fiſſent des choſes auxquelles les Païens les plus inſenſés & les plus ſuperſtitieux n'auroient point ajouté foi, & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas avoir perdu la raiſon, mais même toute honte, pour donner dans les folies des Convulſionnaires Janſéniſtes? Eſt-il quelqu'un, à qui il reſte encore l'uſage du bon ſens, qui puiſſe ne pas déplorer l'extravagance de Mr. de Mongeron? Ce Magiſtrat, deſtiné par ſon état à juger les hommes, à protéger la veuve & l'orphelin, à réprimer le coupable, à punir le méchant, à ſoutenir les droits & les privilèges de ſa patrie, va ſe faire le Chef d'une troupe de fanatiques, & met au jour un gros Livre pour autoriſer ſa folie. Qui pis eſt, c'eſt que quelque ridicu-

* *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurde res credantur a Chriſtianis, quales antea ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis.* Agobard, cité dans la Philoſophie du Bon-Sens, &c. *pag.* 60.

dicule, quelque grande qu'elle ſoit, elle trouve beaucoup de partiſans, & de zélés imitateurs. Le penchant que les miſérables mortels ont au fanatiſme, eſt ſi dangereux, que des gens, ennemis de leur perſonne & des opinions de Mr. de Mongeron, deviennent tout à coup auſſi inſenſés que lui.

APRÈS avoir vû deux Jéſuites amenés ſubitement au parti des Convulſionnaires, par les diſcours d'un Magiſtrat enthouſiaſte, un Philoſophe ne ſera-t-il pas bien fondé à ſoutenir que le fanatiſme * eſt une maladie épidémique, qui ſe communique plus aiſément que la peſte, & que les perſonnes qui ſemblent devoir en apréhender le moins les atteintes, ſont celles qui ſouvent en ſont les premières victimes? Je le repete encore, ſage & ſavant Abukibak, deux Jéſuites rendus ſerviteurs très humbles de St. Pâris, & cela par Mr. de Mongeron, le viſionnaire le plus avéré du Roïaume, c'eſt-là une preuve ſi démonſ-

* La ſuperſtition, dit Seneque, eſt une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devroit aimer; elle outrage ceux qu'elle honore, & il vaudroit autant nier qu'il y a des Dieux, que de les deshonorer par les idées qu'on s'en forge. *Superſtitio error inſanus eſt: amandos timet; quos colit violat. Quid enim intereſt utrum Deos neges, an infames?* L. Annæi Senecæ *Epiſtol. CXXIV. ſub fin.*

démonſtrative des funeſtes effets que peut produire le fanatiſme, qu'il ne doit plus paroître ſurprenant que les trois quarts de Paris aient donné dans toutes les folies qu'on a faites pendant long-tems ſur le tombeau du Diacre.

DANS tous les tems les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatiſme, & les enthouſiaſtes les ont ſéduits, dès qu'ils ont ſû flatter quelque peu

* Je placerai le ſuperbe & magnifique portrait qu'a fait du fanatiſme un de nos meilleurs Poëtes, on verra en abrégé les principaux évenemens qu'il a cauſés dans les ſiécles paſſés & dans ces derniers tems.

Le fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion.
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & la déchire.
C'eſt lui, qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon,
Guidoit les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gemiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain,
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems,
A l'affreux Teutates il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient les Druïdes.
Du

peu leurs passions, ou se prévaloir de leur amour pour le merveilleux & pour la

Du haut du Capitole il crioit aux Païens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise,
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte turbulente,
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante;
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoiés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ancêtres.

Voltair. Henriad. Chant. V. 84.

Ajoutez à tous ces faits l'assassinat des Rois Henri III. & Henri IV. l'empoisonnement d'un Empereur, le massacre de la journée de St. Barthelemi, les guerres de Religion qui ont déchiré pendant si long-tems l'Allemagne & la France. Considerez tous ces funestes évenemens, causés par le faux prétexte de soutenir la Religion, & vous ne pourrez vous empêcher de dire avec Lucrece.

Relligio peperit scelerosa atque impia facta.

Lucret. de Rer. Nat. *Lib. I.*

la nouveauté. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains se disputerent à l'envi l'honneur de faire les plus grandes extravagances. Leur Religion étoit un fanatisme excessif, & leurs fêtes montroient jusqu'où peut aller la croiance des hommes, séduits par l'autorité d'un culte superstitieux.

Lorsqu'on lit le ramas des cérémonies anniversaires qu'on observoit le jour de la célebration de celle d'Adonis, on est honteux des foiblesses des hommes, on rougit d'avoir eu de semblables ancêtres; & cependant l'on n'est pas plus sage aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatisme ne regne pas moins, & les progrès qu'il fait, doivent augmenter les allarmes des Philosophes par les maux qui menacent nos descendans.

Il me feroit aisé de prouver, sage & savant Abukibak, que les folies qu'un faux zèle religieux fait faire de nos jours, ne sont pas moindres que les plus grandes qu'ont faites les anciens Egyptiens, Grecs & Romains. Cette fête d'Adonis, contre laquelle je me récriois seulement, étoit moins ridicule, & peut-être moins criminelle que la plûpart de celles qu'on célèbre aujourd'hui à Rome & à Paris. Examinons un moment l'opinion que je soutiens, & voions sans prévention si je ne suis pas dans l'erreur. On promenoit

par

par les rues l'image d'Adonis & celle de Vénus. On dreſſoit enſuite deux lits, dans l'un deſquels on couchoit celle d'Adonis, & dans l'autre celle de Vénus. Après ces préparatifs, on paſſoit à des choſes moins gaïes; on pleuroit, on s'affligeoit. Beaucoup de gens ne bornoient pas-là leur triſteſſe, ils ſe foüettoient, & ſe foüettoient vivement. Tout cela ſe faiſoit pour témoigner la douleur qu'on avoit de la mort d'Adonis, qu'on regardoit cependant comme un Dieu. Eſt-il rien de ſi fou, rien de ſi inſenſé, rien enfin de ſi fanatique que de placer un homme au rang de la Divinité, & de s'affliger enſuite des maux qu'il peut avoir ſoufferts ſur la terre? Ces maux avoient-ils rien de commun avec le nouveau Dieu? Ou il falloit le laiſſer dans le nombre des mortels, ou ſe réjoüir toujours dès qu'on en faiſoit un Dieu.

VOILÀ les extravagances des Anciens, miſes dans leur plus grand jour; parcourons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles ſont d'autant plus condamnables, qu'elles tombent ſur les ſujets les plus reſpectables. Les Païens, en rendant leur Religion ridicule, ne faiſoient que ſe joüer d'une choſe qui méritoit d'être mépriſée par tous les gens de ſens; mais les Chrétiens, en manquant à ce qu'ils doivent à la leur, aviliſſent un culte établi par la Divinité même. Le fana-

tiſme Chrétien eſt donc néceſſairement plus criminel que le Païen, & n'eſt pas moins extravagant. On couchoit dans des lits différens Adonis & Vénus chez les Grecs ; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens Saint Maximin à côté de la Madelaine ? Ne s'afflige-t-on pas, ne jeûne-t-on pas, ne pleure-t-on pas la veille de leur fête ? Et le jour de la célebration ne promene-t-on pas leurs images dans les ruës ? Les Prêtres qui deſſervent les Autels de ces Saints, ne ſe fouëttent-ils pas dans certains jours réglés, à leur honneur & gloire ? Etoit-il plus fou de ſe battre les épaules & les feſſes autrefois, qu'il ne l'eſt aujourd'hui ? Et les Bienheureux canoniſés ſont-ils ſujets à des incommodités, dont les Divinités Païennes étoient exemptes ?

Le fanatiſme Monacal va ſi loin, que le ſouvenir des Myſtères les plus auguſtes de la Religion ſert ſouvent de prétexte à fomenter l'Idolatrie & la ſuperſtition la plus criminelle. J'ai lû dans un Auteur moderne un fait, qui montre bien juſqu'où l'abus des choſes les plus ſaintes eſt porté. *Je me trouvai*, dit-il *, *un jour à Mayence, dans la Sacriſtie des Peres Jéſuites*,

* Hiſtoire des Tromperies des Prêtres & des Moines, par Gabriel de Miliane, *Tom. II. pag.* 219. & 220.

ſuites, avec cinq ou ſix de ces bons Peres. Nous prenions plaiſir à voir les préſens qu'on venoit faire à la Creche. Un pauvre païſan entre autres apporta avec une grande ſimplicité & dévotion, une botte de foin, & la mit dans la ſainte étable entre le bœuf & l'âne. Les Jéſuites, qui s'en apperçurent, ſe dirent les uns aux autres : Fi, fi, il faut ôter cela vitement; cela ruineroit tout, ils n'apporteroient plus que de l'herbe. Il vaut mieux qu'ils apportent de bon jambons & des langues de bœuf pour St. Joſeph. *Le Sacriſtain accourut pour l'ôter; mais le païſan s'y oppoſa, diſant qu'il ne vouloit pas que l'âne & le bœuf mouruſſent de faim. On lui dit, pour l'appaiſer, que l'Enfant Jéſus feroit un Miracle, & les ſoutiendroit par ſa vertu divine.*

DANS ce paſſage ſingulier, ſage & ſavant Abukibak, on découvre non ſeulement une parfaite reſſemblance entre le fanatiſme ancien & moderne : mais on voit une égale mauvaiſe foi entre les Prêtres qui vivoient il y a deux mille ans, & pluſieurs de ceux qui vivent aujourd'hui; car ce feroit outrer les choſes, que de les ranger tous dans la même claſſe. Mais enfin, il ſuffit pour le malheur des peuples que le nombre de ceux, dont les avares impoſtures & les fourbes pieuſes fomentent la ſuperſtition, eſt beaucoup plus conſidérable que ne l'eſt celui de ceux qui voudroient en ar-

rêter le cours. Un enthousiaste, ou un homme, qui par avarice sait adroitement le contrefaire, peut causer lui seul plus de mal que mille Théologiens, tels que Baillet & Launoi, ne sauroient faire de bien. On ne peut voir qu'avec une surprise dont on ne revient point, les progrès qu'ont faits les Sectes commencées, ou protegées dans la suite par des fanatiques, soit qu'ils l'aient été réellement, soit qu'ils aient seulement affecté de l'être.

Le Mahométisme a séduit plus de la moitié de l'Univers; son Auteur a acquis sa plus grande réputation en se disant inspiré, & ses grimaces fanatiques ont été plus utiles à ses opinions, que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

Ignace de Loyola *, peut-être aussi fin, aussi fourbe, & aussi délié que Mahomet, sut se servir encore mieux que lui, du penchant que les peuples ont au fanatisme. Il courut l'Espagne un pied nud & l'autre chaussé, il fit la veille des armes comme Dom Quichotte, il prétendit

* Pour être persuadé que ce que je dis ici d'Ignace de Loyola, n'est point outré, il faut consulter Pasquier, & lire la Vie du même Ignace, écrite sous le nom de l'*Histoire de Don Inigo de Quipuscoa.* Voiez aussi dans les *Lettres Juives*, & la Table au mot *Ignace.*

tendit avoir ſouvent des viſions céleſtes, & il trouva un grand nombre de gens qui ajouterent foi à ſes diſcours. On l'eût enfermé aux Petites-maiſons, ſi l'on eût agi ſenſément; mais on l'a canoniſé après ſa mort, & ſes diſciples ſont auſſi riches que les Monarques les plus puiſſans. Quel exemple du progrès que fait le fanatiſme, & quel ſujet de déplorer la foibleſſe de l'eſprit humain!

L'HISTOIRE du Fondateur des Quakres eſt preſque auſſi ſingulière que celle du Patriarche des Jéſuites. A la vérité ce premier étoit entiérement fou, & agiſſoit ſans aucun déguiſement; mais les choſes dont il vint à bout, prouvent encore mieux par cette raiſon les effets prodigieux de l'eſprit fanatique. *George Fox*, dit un agréable Auteur *, *étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, & ſaintement fol. Il étoit vêtu de cuir, depuis la tête juſqu'aux pieds. Il alloit de village en village, criant contre la guerre & le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre; mais il attaquoit les gens d'Egliſe, & il fut bientôt mis en priſon. On le mena à Darby devant le Juge de Paix. Fox ſe pré-*

* Lettres écrites de Londres ſur les Anglois & autres ſujets, par Mr. de Voltaire, *Lettre III. pag.* 17.

présenta au Juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un souflet, en lui disant : Ne sais-tu pas qu'il faut paroître tête nuë devant Mr. le Juge? *Fox tendit l'autre jouë, & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre souflet pour l'amour de Dieu .... Le Juge, voiant que cet homme le tutoïoit, l'envoia aux Petites-maisons de Darby pour y être fouëtté. George Fox alla à l'Hôpital des fols en loüant Dieu, où l'on ne manqua pas d'exécuter à la rigueur la sentence du Juge. Ceux qui lui infligerent la pénitence du foüet, furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verge pour le bien de son ame. Ces Messieurs ne se firent pas prier; Fox eut sa double dôse, dont il les remercia très cordialement. Il se mit à les prêcher. D'abord on rit; ensuite on l'écouta : & comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, & ceux qui l'avoient fouëtté, devinrent ses premiers disciples. Délivré de sa prison, il courut les champs avec une douzaine de prosélytes, prêchant toujours contre le Clergé, & fouëtté de tems en tems. Un jour étant au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reste tellement dans ses intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il étoit. On alla chercher le Curé Anglican, dont le crédit avoit fait condamner Fox à ce supplice, & on le piloria à sa place.*

APRÈS des avantures aussi surprenantes que

que celles de George Fox, doit on s'étonner que l'Abbé Bécheran ait si fort augmenté le nombre des convulsionnaires, & que ses cabrioles aient fait sur l'esprit des Parisiens le même effet, que sur les Anglois les coups de foüet qu'en recevoit tranquillement George Fox? Malgré les précautions de la Cour, les folies qu'on a faites à St. Médard, & celles qu'on pratique encore dans la plûpart des villes du Roïaume, iront sans doute en augmentant, & le fanatisme des convulsionnaires croîtra, jusques à ce qu'une autre folie d'une espèce différente remplace la première. Car il en est du fanatisme, ainsi que des autres choses; il est sujet aux modes & aux changemens. Il prend de tems en tems une forme nouvelle; mais au fond il est toujours également condamnable & pernicieux.

JE te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & gardes-toi toujours des préjugés populaires, source féconde du fanatisme.





LETTRE CENT CINQUANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au sage* Abukibak.

J'Ai étudié avec soin, sage & savant Abukibak, les opinions des anciens Peres de l'Eglise sur le mariage; je me suis fait un plaisir de savoir ce qu'avoient pensé sur une chose aussi utile à la Société civile, à la tranquillité des familles, à la grandeur des Etats, au bonheur des humains, des gens qui passent pour si éclairés & si savans. Quel a été mon étonnement, lorsque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Eglise si vantés ont presque tous raisonné, ou comme des visionnaires, ou comme des fanatiques, sur une matière qui étoit si aisée à traiter, en faisant usage de la raison! Il ne falloit que le sens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obscurcis. Que doit-on en conclure, si ce n'est que les plus saints personnages se trompent quelquefois très lourdement, & que la superstition, qui se cache si bien & si facilement sous le voile de la Religion, trompe & séduit les personnes les plus pieu-

pieufes, lorfqu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raifon ?

Les Savans qui vivent aujourd'hui, & qui font partifans des Peres, ne repondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savans. Après avoir battu long-tems la campagne pour excufer les défauts, les erreurs & les opinions dangereufes qui fe trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres, ils font obligés de convenir qu'ils ont foutenu quelquefois des fentimens qu'on ne fauroit approuver. Pourquoi ne point avoüer cela naturellement, & fans chercher tant de détours inutiles? L'affectation de vouloir juftifier les erreurs des Peres leur a plus nui, qu'elle ne leur a fervi. Si on les avoit loüés dans ce qu'ils ont eu de bon, condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais, on auroit abrégé bien des difputes & des difcuffions qui ne leur ont point été honorables. Plus, on a examiné leurs Ecrits, & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'eft pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que St. Bafile n'ait écrit avec toute la pureté poffible, que St. Chryfoftôme n'ait été très éloquent, que St. Auguftin n'ait eu une vafte & profonde érudition? Les Proteftans, & quelques autres Auteurs qui ont refufé aux excellentes qualités de ces Peres les loüanges qu'elles méritent; fe

ſont rendus ridicules ; mais un homme peut écrire purement & avec élegance, être ſavant, & cependant avancer pluſieurs opinions fauſſes, & quelques autres dangereuſes au bien de la Société. Les plus célèbres Peres ſont précisément dans ce cas lorſqu'ils ont parlé du mariage. Ils ſe ſont figuré que les plaiſirs les plus naturels & les plus innocens avoient quelque choſe de mauvais en eux-mêmes, & que Dieu n'avoit permis aux hommes de les gouter, que par une eſpèce de tolerance & d'indulgence, & pour les empêcher de commettre un plus grand mal. Ces idées fauſſes, & directement oppoſées à la raiſon, qui nous montre que Dieu a inſpiré lui-même aux hommes un amour naturel, & qui eſt inné avec eux, pour certaines choſes, afin que cet amour ſoit le nœud & le lien éternel de la Société ; ces fauſſes idées, dis-je, entiérement oppoſées à ce que nous montre clairement la lumière naturelle, ont conduit les Peres à regarder l'uſage du mariage, comme aiant de lui-même quelque choſe de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce ſujet cent impertinences plus ridicules les unes que les autres, & ils ont traité les matières qui concernent le mariage, comme auroient pû le faire de vrais fanatiques, ou des enthouſiaſtes, auſſi viſionnaires que l'étoit Origene lorſqu'il ſe fit faire eunuque

que par un zèle également fou & dangereux.

LES Théologiens modernes, qui soutiennent aujourd'hui tous les Ecrits des Peres, & qui, soit par prévention, soit par politique, veulent ne point distinguer les excellentes choses qui s'y trouvent, des mauvaises, sont cependant forcés d'avoüer que sur ce qui regarde le mariage, ces *anciens Docteurs ne sont point entiérement exempts de blâme.* Cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une conviction authentique des erreurs qu'on leur reproche? S'il y avoit eu quelque moïen de les justifier, à coup sûr leurs partisans outrés ne l'auroient pas négligé. On sait assez dans quel sens il faut prendre ces confessions que la force de la vérité arrache d'un Avocat, attentif à cacher la foiblesse de la cause qu'il défend. Il seroit absurde de prétendre qu'un homme, tel que le Pere du Cellier, s'expliquât comme Barbeirac sur une erreur qu'il reconnoîtroit être dans les Ouvrages d'un Pere; ce seroit exiger qu'un Avocat parlât de sa partie du même ton qu'il parle de celui contre lequel il la défend. Je ne voudrois pas aussi qu'on s'en tint aveuglément à ce qu'ont dit ceux qui ont attaqué directement les Peres, quoique la plûpart du tems ils les croient condamnés avec raison. Ils leur ont quelquefois imputé des défauts qu'ils n'avoient pas; ils

ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions aſſez indifférentes, ils ont groſſi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples, pris dans les Ecrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savans, ſur-tout le dernier, n'ont pas toujours jugé aſſez équitablement. Le grand nombre de fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres, les a perſuadés que leurs Ecrits étoient abſolument mauvais, & preſque indignes d'être lûs: ils ſe trompoient, & peut-être qu'un peu de paſſion les conduiſoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres*, diſoit ce grand homme, *ſont bonnes gens; mais ils ne ſont pas ſavans.* En ôtant la ſcience aux Peres, Scaliger laiſſoit à quelques-uns l'éloquence, & à preſque tous le bon ſens. Voſſius penſoit à peu près de même; mais ce n'eſt point encore aſſez, & les ſentimens de Scaliger & de Voſſius me paroiſſent moins bons que celui d'Eraſme. De tous les Savans qui ont parlé avec liberté ſur les Ouvrages des anciens Théologiens, perſonne ne me paroît en avoir jugé auſſi ſainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foibleſſe d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres, il ne cherche point à les juſtifier; mais il releve auſſi très ſoigneuſement les bons & beaux endroits de ces Auteurs, & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a qu'à

qu'à voir ce qu'il penſoit de St. Baſile *, de St. Chryſoſtôme †, de St. Grégoire

* *Divus Baſilius, vir optimo jure dictus magnus, ſed maximi cognomine dignior, cujus facundiam contumeliam eſſe judico cum quoquam eorum comparare, quorum eloquentiam ſupra modum admirata eſt Græcia, juxta modum æmulata Italia. Quis enim inter illos ſic omnibus dicendi virtutibus excelluit, ut in eo non aliquid deſideretur vel offendat? Tonat ac fulgurat Pericles, ſed ſine arte: Attica ſubtilitate propemodum friget Lyſias. Phalereo ſuavitatem tribuunt, gravitatem adimunt. Iſocrates umbratilis Orator, affectatis ſtructuræ numeris, ac periodis orationis, perdidit illam nativæ dictionis gratiam. Demoſtheni, quem velut omnibus numeris abſolutum eloquentiæ exemplum producit M. Tullius, objectum eſt quod orationes illius olerent lucernam, nec deſunt qui in eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxime aliquis extiterit, in quo neque naturam, neque artem, neque exercitationem deſideres, quem mihi dabis, qui Divi Baſilii pectus numine plenum, non dicam æquarit, ſed vel mediocri conſequatur intervallo? Quem qui tantum Philoſophiæ, qui omnium diſciplinarum circulum cum ſumma dicendi facultate conjunxerit? Sed ut dixi, contumeliæ genus eſt virum divinitus afflatum cum prophanis, ac nihil aliud, quam hominibus conferre.* S. Baſilii Encomium ex Epiſtola Des. Eraſmi, Roterd. *ad D. Jacobum Adoletum, Epiſcopum Carpentôratenſem, primæ Edit. Græcæ Baſilii præmiſſa.*

† *Tulit eadem ferme ætas aliquot ſumma facundia parique doctrina ac pietate viros. Athanaſium Alexan-*

goire de Nicée, de St. Athanase, on sera bientôt convaincu qu'il étoit très éloigné du sentiment de Barbeirac.

PEUT-être écrirai-je quelque jour, sage & savant Abukibak, l'histoire critique de la Vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes; si cela est, je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il sera achevé. Tu verras alors si j'ai bien sû distinguer ce qu'on doit loüer, ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à présent, je vais te rapporter le plus succintement qu'il me sera possible, & avec cette liberté qui est le partage des Philosophes, les erreurs, & même les sottises qu'ont dites presque tous les Peres au sujet du mariage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne supprimât entiérement, puisqu'ils ne l'ont regardé que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paroîtra étonnant, tu ne pourras croire que des gens, à qui l'on donne journellement le titre de *Saint*, de grand *Saint*, de *Lumière de l'Eglise*, *d'Homme incomparable*, de *Génie sublime*, aient pû soutenir une pareille erreur, qui est aussi

Alexandrium Episcopum, Gregorium Nazianzenum Basilii Pyladem, ac studiorum sodalem, Joannem Chrysostomum & ipsum Basilio familiarem, ac fratrem Gregorium Nyssenum Episcopum. Horum suis quisque dotibus summus erat. Idem, ibid.

aussi nuisible au bien public, qu'elle est impertinente & ridicule ; rien n'est cependant plus véritable. Je vais te faire entendre les Peres, ils parleront eux-mêmes, & tu verras que je ne leur prête rien.

ST. Justin regarde le mariage comme un *usage illégitime, par lequel on satisfait le desir de la chair**. Il donne de grandes loüanges à ceux qui se privent & s'abstiennent de cet usage, & qui étant mariés, vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion aussi ridicule, qui tend manifestement à la destruction totale de la Société civile & à la ruine des familles, te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthousiaste que d'un sage Ecrivain ; mais tu trouveras encore bien plus de fanatisme dans le sentiment de ce Pere, lorsque tu considéreras l'idée qu'il s'étoit faite de la géneration. Il se figuroit qu'il étoit très possible que le genre humain fût continué sans le secours des femmes ; voici ses propres paroles dans un fragment considérable qui nous reste d'un Ouvrage qu'il avoit écrit sur la Résurrection. † *La seule raison pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ*

* Ἄλλαι καὶ μὴ στεῖραι μὲν ἐξ ἀρχῆς παρθενεύουσαι δὲ, κατήργησαν τὴν συνουσίαν. ἕτεραι δὲ καὶ ἀπὸ χρόνου. Ἄῤῥενας μὲν τοὺς μὲν ἀπ' ἀρχῆς παρθενεύοντας ὁρῶμεν, τοὺς δὲ ἀπὸ χρονου. ὥστε δὲ αὐτῶν καταλύεσθαι τὸν δὲ ἐπιθυμίας ANOMON γάμον. *Spicileg. Tom. II. pag.* 180.

† Καὶ ὁ Κύριος δὲ ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς οὐ δι' ἄλλο τι ἐν παρθένου

Christ est né d'une Vierge, a été pour abolir la géneration qui se fait par un desir illégitime, & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel. Ces imaginations chimériques ne méritent-elles pas d'être condamnées très sévérement, & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public, que de montrer le ridicule d'une pareille opinion, d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve dans les Ecrits d'un homme qui d'ailleurs a du mérite, & qui est estimé par la pureté de ses mœurs?

L'IDÉE folle de St. Justin me rappelle celle du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premières Lettres, qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien *, qu'il regrettoit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilège de faire des enfans sans le secours des femmes. Tertullien raisonnoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'est que le Médecin vouloit plaisanter, & que le Théologien parloit très sérieusement. Il n'est rien de si peu sensé, & en même tems de si plaisant que ce que Tertullien écrit à sa femme: *Si nous lisons,*

θένυ ἐτέχθη ἀλλ' ἵνα καταργήσῃ γέννησιν ἐπιθυμίας ΑΝΟΜΟΥ, καὶ δείξῃ ὅτι καὶ δίχα συνουσίας ἀνθρωπίνης δυνατὴν εἶναι τῷ Θεῷ τὴν ἀνθρώπου πλάσιν. *Ibid.* pag. 180. 181.

* Voiez le *I. Volume* de ces *Lettres Cabalistiques.*

lisons *, dit-il, *dans les Ecritures qu'il vaut mieux ſe marier que bruler, quel cas doit-on faire, je vous demande, d'un bien qui n'eſt bien qu'eu égard au mal? S'il eſt permis de ſe marier, ce n'eſt qu'autant que cela eſt moins mauvais que de bruler; mais combien n'eſt-il pas plus ſalutaire & plus beureux de ne point ſe marier & de ne point bruler?* Voilà un diſcours fort tendre pour un époux, & un modèle ſingulier d'un billet doux pour un mari qui écrit à ſa femme. N'y a-t-il pas dans la conduite de Tertullien de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles & les Etats les plus floriſſans, ſi cette conduite étoit imitée, & ſi beaucoup de maris étoient auſſi fanatiques au ſujet de leur mariage, que l'étoit cet ancien Docteur ſur le ſien? Belle manière d'inſpirer à une femme de l'amour pour ſon époux, que celle de lui vouloir perſuader qu'elle ne doit le regarder que comme une choſe qui eſt moins mauvaiſe que le ſupplice du feu, mais qui au demeurant ne vaut guères mieux!

SAINT

* *Quod denique ſcriptum eſt*, melius eſt nubere quam uri; *quale hoc bonum eſt, oro te, quod mali comparatio commendat? ut ideo melius ſit nubere, quia deterius eſt uri. At enim quanto melius eſt, neque nubere, neque uri?* Tertull. ad Uxorem, *Lib. I. Cap. III. pag.* 162.

SAINT Jérôme n'étoit guères plus retenu dans les déclamations qu'il faisoit contre le mariage, que Tertullien. Il traitoit les maris de Diables, & toute la grace qu'il leur faisoit, c'étoit de leur donner la préference sur Belsebut & Astaroth. Selon lui, une femme qui se remarioit, devoit être privée pour toujours du Sacrement de la Communion. Ces opinions ne sauroient être assez sévérement condamnées. Un fanatique qui prêcheroit aujourd'hui une pareille doctrine, seroit renfermé par arrêt du Parlement aux Petites-maisons; c'est ce qui pourroit lui arriver de plus heureux; car si on ne lui faisoit grace, à cause de la folie dont on le jugeroit atteint, il seroit peut-être puni comme un perturbateur dangereux du repos public. Je te demande, cher Abukibak, si l'on pourroit traiter trop rigoureusement un Théologien qui écriroit, qui parleroit & penseroit comme St. Jerôme? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere *. *Si une jeune veuve ne* peut, ou ne veut pas *garder*

* *Ideo adolescentula vidua, quæ si non potest continere, vel non vult, maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimirum, & adpetenda res, quæ Satanæ comparatione suscipitur!* Hieron. ad Salvinam, *de servanda viduit. Tom. I. pag.* 77. *Ed. Basil* 1537.

der la continence, qu'elle prenne un mari plûtôt que le Diable. La belle chose, & bien à souhaiter, où il s'agit de choisir entre cette chose & Satan! Tu vois que je ne fais dire à St. Jerôme que ce qu'il a dit expressément, lorsque je l'accuse d'avoir comparé les maris aux Diables; je rapporterai un autre passage de ce Pere sur le sentiment que je lui ai attribué, que les femmes qui se marient une seconde fois, devroient être exclues à jamais de la Communion. *Si une veuve,* dit-il, * *qui a eu deux maris, quelque vieille & quelque indigente qu'elle soit, ne mérite point d'être assistée des charités de l'Eglise. Si elle est privée du pain de l'aumône, ne devroit-elle pas l'être à plus forte raison du pain du Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement?* Peut-on, sage & savant Abukibak, avancer des erreurs plus grossières & plus condamnables? Quoi! parce qu'une femme a été deux fois utile à sa patrie, qu'elle a deux fois donné des citoïens à la République, qu'elle a vou-

* *Simulque considera, quod quæ duos habuit viros, etiamsi anus est, & decrepita & egens, Ecclesiæ stipes non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur elemosynæ, quanto magis ille* panis qui de cœlo descendit? *quem qui indigne comederit, reus erit violati corporis & sanguinis Christi.* Hieronim. contra Jovinian. *Tom. II. Lib. I. pag.* 28.

voulu ſuivre le conſeil & le précepte de l'Apôtre, ſe mettre à l'abri des tentations, s'empêcher d'y ſuccomber, qu'elle a enfin voulu vivre comme une ſage & honnête femme, elle doit être non ſeulement privée du ſecours de l'aumône; mais encore être ſéparée en quelque manière du Corps de ſon Egliſe! Il n'y a que le fanatiſme le plus outré qui puiſſe dicter de pareils diſcours, il eſt facile de connoître qu'ils parlent d'un ſolitaire hyponchondriaque, chez qui les accès de la mélancholie faiſoient quelquefois diſparoître entiérement la raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement contre les ſecondes nôces que s'élevoit auſſi fortement St. Jerôme, il étoit auſſi peu partiſan des premières; mais il n'ôſoit ſans doute, à cauſe des Magiſtrats, ou des autres perſonnes qui n'auroient pû ſouffrir une pareille opinion, la ſoutenir clairement. Il s'expliquoit cependant aſſez pour être entendu de bien des gens. Un Juriſconſulte moderne a dit avec raiſon, * *Je vous ai parfaitement entendu Jerôme, & ne vous*

* *Aperui aures*, Hieronyme. *Non tibi obtrector. Proclames quantum voles, & primas damnas, & magis ſecundas. Nam ſic diſputas contra nuptias, & more Socratico, concedis quidem verbo, quas rationibus negas.* Alberic. Gentil. De Nuptiis, *Lib. VI. Cap. XXII. pag.* 564.

vous attribue aucun ſentiment que vous n'aiez eu véritablement. Vous vous récriez en vain, vous condamnez les premières nôces, & les ſecondes encore plus. Vous blâmez en général toute ſorte de mariage; mais vous diſputez à la manière de Socrate; vous ſemblez croire les choſes que vous condamnez, par les raiſons qui vous paroiſſent les plus fortes.

IL eſt certain, ſage & ſavant Abukibak, que St. Jerôme a penſé ſur la poſſibilité de la géneration ſans le ſecours des femmes, preſque auſſi extraordinairement que St. Juſtin. Il ne dit pas tout à fait comme ce Pere, que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la géneration qui ſe fait par l'union des mariés; mais il n'ôſe décider * ſi, ſuppoſé qu'Adam & Eve n'euſſent jamais péché, ils ſe ſeroient rendu le devoir conjugal: Il regarde cela comme fort incertain. Apparemment qu'il ſe figuroit que les hommes ſeroient venus comme des choux, & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve, qu'ils euſſent ſemée dans une certaine ſaiſon.

MINUTIUS Felix, qui vivoit plus d'un ſiécle

* *Quod ſi objeceris, antequam peccarent, ſexum viri & fœminæ fuiſſe diviſum, & abſque peccato eos potuiſſe conjungi: quid futurum fuerit incertum eſt.* Hieron. contra Jovinian. *Tom. II. Lib. I. pag.* 37.

siécle avant St. Jerôme, avoit eu la même délicateſſe que lui ſur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce ſaint nœud conſervoit toujours quelque choſe de deshonnête & de criminel, puiſqu'il loüe non ſeulement ceux qui s'en privoient, mais ceux qui rougiſſoient quand ils en rempliſſoient les devoirs. *Pluſieurs*, dit-il, * *auſſi chaſtes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une perpétuelle virginité, ſans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des deſirs criminels & inceſtueux, rougiſſent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.*

Je ne finirois jamais, ſage & ſavant Abukibak, ſi je voulois rapporter ici tous les faux raiſonnemens que les Peres ont faits au ſujet du mariage. Les plus modeſtes ſur cet article, ou pour mieux dire les plus ſenſés, ſont ceux qui n'ont déclamé que contre les ſecondes nôces; mais ils ont preſque tous penché à regarder le mariage, c'eſt-à-dire la ſeule choſe qui maintienne la Société, & faſſe fleurir les Etats, comme une eſpèce de mal qu'on ne devoit tolerer que le moins qu'on

* *Caſto ſermone, corpore caſtiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur: tantum autem abeſt inceſti cupido, ut nonnullis etiam rubori ſit pudica conjunctio.*

qu'on pouvoit, & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit possible. Sûrement personne ne se seroit marié, si cela avoit dépendu de St. Ambroise; il n'y a qu'à l'écouter pour en être persuadé. *J'enseigne* *, dit-il, *à garder la virginité, & je viens à bout de persuader plusieurs personnes. Plût à Dieu que je fusses assez heureux pour que cela fût vrai! J'empêche que les filles qui s'étoient dévoüées pour un tems au service des Autels, ne viennent ensuite à se marier; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de se marier! Que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées, & changer leur voile de nôce en un voile de virginité!* Suis-je mal fondé, sage & savant Abukibak, à soutenir que s'il avoit dépendu de St. Ambroise, le genre humain auroit fini? Si ses souhaits avoient été accomplis, l'affaire auroit bientôt été faite.

LORSQUE je considére la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui passent pour les

* *Virginitatem, inquis, doces & persuades plurimis. Utinam convincerer, utinam tanti criminis probaretur effectus. . . ! Initiatas, inquis, sacris Mysteriis, & consecratas integritati puellas, nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas! Utinam possem flammeum nuptiale pio integritatis velamine mutare!* Ambros. de Virginib. *Lib. III. col.* 101.

les plus célèbres & les plus éclairés, détablir une opinion directement opposée à la raison, à la Nature, au bonheur des hommes, à la gloire des Princes, au bien des Etats, je ne puis m'empêcher de refléchir sérieusement combien il est dangereux d'ajouter aveuglément confiance à des Auteurs, parce que pendant plusieurs siécles consécutifs, des Théologiens & des Moines, bien moins savans que ces Auteurs, & bien plus portés au fanatisme, ont dit qu'on devoit recevoir sans examen tout ce qui se trouvoit dans leurs Ecrits, & ont honoré également les bonnes & sages opinions, comme les ridicules & les impertinentes, du nom pompeux de Tradition.

JE te salue sage & savant Abukibak.



LETTRE CENT SOIXANTIEME.

Ben Kiber, *au ſage* Abukibak.

LEs anciens Peres, ſage & ſavant Abukibak, ne pouvant & n'ôſant interdire ouvertement l'uſage du mariage qu'ils regardoient comme aiant quelque choſe de mauvais, qui n'étoit tolerable que pour éviter un plus grand mal, en bornoient exceſſivement les plaiſirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établît * un calendrier, plus incommode pour les jeunes mariés, que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inſpiroient, comme je te l'ai montré par leurs propres paroles, de la honte & du mépris pour le devoir conjugal, autant qu'il leur étoit poſſible.

MON-

* *Sic enim cauſâ liberorum procreandorum ducitur uxor, non multum tempus conceſſum videtur ad ipſum uſum, quia & dies feſti, & dies purgationis, & ipſa ratio conceptus & partus, juxta Legem ceſſari temporibus ſuis debere demonſtrant.* Autor. Commentar. *quæ tribuuntur*, D. Ambroſ. *ſup. Epiſt. ad Corinth. Cap. VII.*

MONTAGNE, qui avoit bien autant de ſcience qu'aucun Pere de l'Egliſe, & peut-être plus de juſteſſe dans le raiſonnement, a eu raiſon de dire : *Ne ſommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait?* Il y a plus de ſel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Egliſe ont écrites contre le mariage. Le même Philoſophe fait encore pluſieurs réflexions excellentes ſur les préjugés ridicules où l'on eſt au ſujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. *Chacun fuit* *, dit-il, en parlant de l'homme, *à le voir naître; chacun court à le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ ſpacieux en pleine lumière; pour le conſtruire, on ſe muſſe dans un creux ténébreux, & le plus contraint qu'il ſe peut. C'eſt le devoir de ſe cacher pour le faire, & c'eſt gloire, & naiſſent pluſieurs vertus de le ſavoir défaire.*

LES Peres de l'Egliſe n'ont pas été les ſeuls qui aient peu approuvé l'uſage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens Philoſophes ont penſé auſſi ridiculement, & je croirois aſſez volontiers que les premiers Peres, grands Platoniciens, avoient pris

* Eſſais de Michel de Montagne, *Liv. III. Chap. V. pag.* 110. *Edit. de Londres.*

pris de quelques-uns de ces Philoſophes la prétendue idée d'immodeſtie qu'ils attachoient à l'accompliſſement du mariage. Ces Philoſophes pouvoient bien à leur tour avoir reçu cette opinion des anciens Pythagoriciens, dont ils en avoient adopté pluſieurs autres. Nous apprenons dans un fragment de l'Hiſtoire de Diodore de Sicile que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent uſage des plaiſirs permis dans le mariage. *Pythagore*, dit cet Hiſtorien, *ne conſidéroit dans l'union de l'homme & de la femme que la ſeule utilité; ainſi il conſeilloit de s'abſtenir abſolument pendant l'été de tout acte vénérien. Dans l'hyver il permettoit qu'on l'accomplît quelquefois; mais cependant il ordonnoit que ce fût rarement & avec modération: car il eſtimoit en général que toute action, tendante à la génération, étoit une choſe nuiſible, & il diſoit que l'uſage journalier de l'acte vénérien affoibliſſoit beaucoup, & cauſoit enfin un mal irréparable.* *

Voi-

* Ὅτι ὁ αὐτὸς Πυθαγόρας, καὶ περὶ τῶν ἀφροδισίων ἐκλογιζόμενος τὸ συμφέρον, παρήγγελλε κατὰ μὲν τὸ θέρος μὴ πλησιάσειν γυναιξὶ, κατὰ δὲ τὸν χειμῶνα προσιέναι τεταμιευμένως. καθόλου γὰρ τὸ γένος τῶν ἀφροδισίων ὑπελάμβανεν εἶναι βλαβερὸν, τὴν δὲ συνέχειαν αὐτῶν τελέως ἀσθενείας καὶ ὀλέθρου ποιητικὴν ἐνόμιζε. *Pythagoras in rebus Venereis utilitatem ſpectans, conſulebat ut æſtate quidem a coitu abſtinerent, hyeme vero parce ac moderate ad coitum accederent. Etenim concubitum in univerſum, rem noxiam eſſe exiſtimabat: continuum autem veneris*

Voilà le texte original que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulières, & ont taché d'accommoder au Christianisme les idées du Pythagorisme sur la génération, comme ils avoient amené à la Religion toutes les réveries de Platon sur la nature des Esprits & des Dieux subalternes. St. Clément, pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit se trouver entre deux jeunes époux, prétend * que c'est *une chose opposée à la Loi, & une action injuste & contraire à la raison de ne se proposer que le simple plaisir dans le mariage*; de sorte qu'il s'ensuit nécessairement de ce principe qu'un homme ne peut ni selon la Loi, ni selon la raison, connoître sa femme dès qu'elle est enceinte. Voilà un jeûne de neuf mois, bien plus considérable que celui de Pythagore, qui ne duroit que pendant l'été.

St. Ambroise a adopté l'étrange opinion de St. Clément. Cela n'est pas surprenant, puisque s'il avoit été le maître du

neris usum, penitus vires labefactare, ac perniciem afferre aiebat. Diodorus Siculus in Excerptis.

* Ψιλὴ γὰρ ἡδονὴ, κἂν ἐν γάμῳ παραληφθῇ, παράνομός ἐστι, καὶ ἄλογος. *Sola enim voluptas, si quis ea etiam utatur in conjugio, est præter Leges, & injusta, & a ratione aliena.* Pedagog. *Lib. II. Chap. X. pag.* 225. *Edit. Oxon.*

du ſort des humains, le mariage auroit été défendu, ainſi que l'eſt la fornication, & Dieu auroit conſervé, s'il lui avoit plû, les hommes par un autre moïen que la géneration. Tu as vû, ſage & ſavant Abukibak, dans ma dernière Lettre combien ce Pere ſe félicite de ce qu'il avoit empêché pluſieurs filles de ſe marier, & avec quelle paſſion il ſouhaite de pouvoir perſuader toutes les autres à fuir le mariage. Un ennemi, ſi déclaré du lien conjugal, ne pouvoit manquer, ne pouvant l'anéantir abſolument, d'en reſſerrer les droits le plus qu'il lui ſeroit poſſible. Il n'eſt rien de ſi pitoiable que les fauſſes & abſurdes comparaiſons que ce Pere fait pour autoriſer ſon opinion. * *Que ne doit-on pas pen-*

* *Quid mirum de hominibus, ſi pecudes quoque muto quodam opere loquuntur generandi ſibi ſtudium, non deſiderium eſſe coeundi. Siquidem ubi ſemel ſenſerint genitali alvo ſemen receptum, jam nec concubitu indulgent, nec laſciviam amantis, ſed curam parentis aſſumunt. At vero homines nec conceptis ipſis, nec Deo parcunt; illos contaminant, hunc exaſperant. In vulva matris ſanctificavi te, ad cohibendam petulantiam tuam, manus quaſdam tui autoris in utero hominem formantis advertis, ille operatur, & tu ſacri uteri ſecretum inceſtas. Vel pecudes imitare, vel Deum reverere. Quid de pecudibus loquor? Terra ipſa a generandi opere ſæpe requieſcit, & ſi impatienti hominum ſtudio jactis frequenter ſeminibus occupetur, impudentiam mulctat agricolæ, & ſterilitatem fœcunditate commutat.*

penser, dit-il, *de la cupidité des hommes, lorsqu'on voit les bêtes, qui par une espèce de langage muet, montrent qu'elles s'accouplent, non pas pour satisfaire leurs desirs; mais pour engendrer d'autres animaux? Dès qu'elles sentent qu'elles ont connu, elles ne souffrent plus l'approche des mâles, elles ont alors la tendresse d'une mere, & non pas l'emportement & les desirs d'une amante. Mais les hommes ne pardonnent ni à Dieu, ni aux hommes; ils flétrissent les derniers, & offensent le premier. Dieu a sanctifié quelques enfans dans le ventre de leur mere, pour apprendre aux hommes à réprimer leurs desirs & à vivre chastement avec leurs femmes dès qu'elles sont enceintes. N'est-il pas affreux qu'il y ait des gens assez criminels pour aller fouiller dans un endroit où se trouve un Saint, & profaner un lieu qui est devenu sacré? Si l'on ne veut pas craindre Dieu, du moins qu'on imite les bêtes. Mais que dis-je? La terre même instruit les hommes de leur devoir, elle a besoin, pour produire, de se reposer quelquefois. Si on l'ensemence trop fréquemment, elle reste & devient stérile.*

CETTE déclamation puérile est prise presque mot à mot d'une pareille de St. Clément d'Alexandrie*. L'exemple des bêtes

tat. D. Ambros. Comment. in Cap. I. Evangel. Luc.

* *Aliquod tempus ad seminandum opportunum habent quoque rationis expertia animalia. Coire autem non*

bêtes qui ne s'acouplent que dans un certain tems, y est aussi rapporté ; cet exemple devoit paroître d'une grande importance aux Peres de l'Eglise. Avant que nous examinions combien elle est absurde, je remarquerai que St. Jerôme n'a pas manqué de s'en servir *: il n'avoit garde d'oublier ce mauvais raisonnement ; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage & en interdire les plaisirs innocens, lui paroissoit trop essentiel pour le négliger.

JE ne sais à quoi pensoient les Peres, lorsque pour montrer qu'un mari ne pouvoit

non ad liberorum procreationem est facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet magistram ascisçere, & diligenter observare quas illa introducit temporis considerationes, senectutem inquam & puerilem ætatem; his enim nondum concessit, illos autem non vult amplius uxores ducere. Pedagog. *Lib. II. Cap. X. pag.* 225. *Edit. Oxon.*

* *Liberorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera concessa sunt, voluptates autem quæ de meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatæ. Hoc legens omnis vir & uxor, intelligat sibi post conceptum magis orationi quam connubio serviendum, & quod in animalibus & bestiis ipso Naturæ jure præscriptum est, ut prægnantes ad partum usque non coeant; hoc in hominibus sciant arbitrio derelictum ut merces esset ea abstinentia voluptatum. Imitentur saltem pecudes, & postquam uxorum venter intumuerit, non perdant filios, nec amatores uxoribus se adhibeant, sed maritos.* Hyeronim. *Tom. I. pag.* 140.

voit connoître sa femme dès qu'elle étoit enceinte, ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'une jument. Ce mari ne devoit-il pas leur repondre? *Un animal ne connoît sa femelle que dans un certain tems, parce que c'est un animal; c'est-à-dire une créature qui n'agit que par instinct, & comme une espèce de machine. L'Auteur de la Nature a jugé à propos de ne donner des desirs aux bêtes que dans une certaine saison, il a accordé au contraire la raison aux hommes & aux femmes, leur a formé un tempérament qui leur occasionne des desirs dans tous les tems; ainsi, de l'assemblage de ces desirs & de celui de la raison il s'ensuit une chose très naturelle, qui est le contentement & la satisfaction d'une passion innocente. Loin que l'exemple des bêtes prouve que les hommes ne doivent connoître leurs femmes que dans un certain tems, il montre au contraire que Dieu a voulu qu'ils pussent toujours en joüir, puisqu'il leur a donné un desir continuel, qui n'est que momentané dans les bêtes, & ce desir est une des plus grandes marques de la sagesse & de la Providence divine.* Elle a voulu former entre le mari & la femme entre deux créatures doüées de raison, un lien qui conservât toujours leur union & leur tendresse réciproque, qui servît à entretenir & à renouveller leur amitié mutuelle. On voit bien que les Peres qui écrivoient sur le mariage, en parloient comme les aveugles des couleurs, & ne con-

connoiſſoient guères l'intérieur des ménages. Tout homme marié ſait aſſez par expérience combien le deſir dont Dieu a favoriſé les hommes de rendre le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les tems, eſt utile à la paix, au bonheur, & à la proſpérité des familles. Je citerai ici encore Montagne au ſujet de ces contraintes & de ces rigidités inutiles & & pernicieuſes. Un Auteur qui raiſonne toujours très ſenſément, vaut bien chez les véritables Philoſophes un Pere de l'Egliſe. * *Hé ! pauvre homme, tu as aſſez d'incommoditez néceſſaires, ſans les augmenter par ton invention : & es aſſez miſerable de condition, ſans l'être par article : tu as des laideurs réelles & eſſentielles à ſuffiſance, ſans en forger d'imaginaires. Trouves-tu que tu ſois trop à l'aiſe ſi la moitié de ton aiſe ne te faſche ? Trouves-tu que tu ayes rempli tous les offices néceſſaires, à quoi nature t'engage, & qu'elle ſoit oiſive chez toi, ſi tu ne t'obliges à nouveaux offices ? Tu ne crains point d'offencer ſes loix univerſelles indubitables, & te piques aux tiennes partiſanes & fantaſtiques. Et d'autant plus qu'elles ſont particulières, incertaines, & plus contredictes, d'autant plus tu fais là ton effort. Les ordonnances poſitives de ta Paroiſſe t'attachent, celles du monde ne*

* Eſſais de Michel de Montagne, *Liv. III. pag.* 111. *Edit. de Londres.*

ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette considération, ta vie en est toute.

LES autres raisons, sage & savant Abukibak, sur lesquelles se fonde St. Ambroise, sont encore plus pitoiables que celle qu'il prétend tirer de l'exemple des animaux. Un enfant dans le ventre de sa mere, quelque saint qu'il doive être un jour, n'est pas souillé davantage par l'accomplissement de l'acte vénérien, qu'il l'est par les alimens, ou par les autres choses qui peuvent entrer dans le corps de sa mere. Et depuis quand est-ce que Dieu a attribué quelque impureté à la semence humaine, qui ne se trouve point dans le reste de la matière? Du sang un peu plus, ou un peu moins purifié, peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne se nourrit que de la nourriture qui se forme dans l'estomac de celle qui le porte? Le raisonnement de St. Ambroise est celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *sur la terre qui ne porte point, lorsqu'elle n'a pas le tems de se reposer*, est pitoiable. Quelle comparaison y a-t-il entre une chose inanimée & une animée, entre une substance insensible à toute sorte de sensations & un être susceptible de desir? Si l'intention de St. Ambroise a été de dire que de même que la terre trop fatiguée devient stérile, de même un mari qui con-

connoît sa femme lorsqu'elle est enceinte, la rend moins féconde, il s'est trompé étrangement ; car tous les grands Médecins soutiennent le contraire, & il est certain que lorsque les femmes sont enceintes de cinq ou six mois, elles ont plus de desirs qu'auparavant. Or, c'est nuire considérablement à leur santé, que de s'opposer à ces desirs.

LES Peres n'entendoient guères mieux la Médecine que la politique. Deux raisons essentielles doivent non seulement permettre aux maris ; mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorsqu'elles sont enceintes. La première, c'est la nécessité de contenter leurs desirs, auxquels on ne peut se refuser sans exposer également à des dangers eminens, & les meres, & les enfans qu'elles portent. La seconde, c'est que la Nature demande dans les grossesses pendant un certain tems l'accomplissement de l'acte vénérien. Il seroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les desirs que les Peres de l'Eglise condamnent : car non seulement elles ne sont pas maitresses de ne pas les avoir, mais ces desirs sont des accidens attachés nécessairement à leur grossesse, & qui sont si naturels à leur état, qu'on juge qu'elles sont enceintes parce qu'elles les ont ; c'est une des marques essen-

tielles qu'Hippocrate prescrit * dans ses *Aphorismes*. Cardan remarque fort à propos † que l'état d'une femme enceinte est celui d'une personne qui a malgré elle les envies les plus fortes, & quelquefois même les plus déraisonnables & les plus desordonnées. On voit des femmes manger avec une avidite étonnante des charbons, de la cendre, de la chair crue. Si elles ne contentoient point leurs envies, elles courroient risque de se blesser, & l'enfant qu'elles portent, pourroit se ressentir du chagrin qu'elles auroient de ne pouvoir se satisfaire. Ce ne sont

* Ἢν γυναικὶ καθάρσιες μὴ πορεύωνται, μήτε φρίκης, μήτε πυρετοῦ ἐπιγενομένου, ἄσαι δὲ αὐτῇ προσπίπτωσι, λογίζου ταύτην ἐν γαστρὶ ἔχειν. *Si mulieri menstruæ purgationes non prodeunt, neque horror, neque febris succedit, & sibi fastidia accidunt, hanc prægnantem esse æstimato.* Hippocrat. Aphorism. *Lib. V. Aphorism. LXI.*

† *Apparet igitur fastidium hoc cibi, quod Græci* Picam *vocant, & ab Hippocrate ut signum commemoratum conceptionis, & experimentum id ita esse docet. Nam aliæ quidem ut conceperunt, prorsus cibos omnes abominantur: aliæ vero carbones, calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contingit, quod in his quæ uterum gerunt, tria fiunt, quæ non in aliis, in quibus menses aliter retinentur.* Hyeronim. Cardani Mediolanensis *in septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria, &c. pag.* 178. *Edit. in folio Basileæ* 1564.

ſont point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des meres ſont ſouvent imprimées ſur le corps de leurs enfans, preſque tous les plus grands en conviennent; Fernel *, ce reſtaurateur de la Médecine, eſt précis ſur ce ſujet. Mais enfin, quand il ſeroit vrai, (comme il n'eſt pas impoſſible qu'il le ſoit) que le fœtus ſeroit inſenſible † aux mouvemens de l'ame de la mere, il ne le ſeroit pas aux coups & aux mouvemens auxquels il eſt expoſé par le dérangement & la ſecouſſe qui ſe fait dans le corps d'une femme qui eſt agitée d'une paſſion violente. De quelque manière qu'on penſe donc ſur les envies des femmes enceintes, il eſt toujours certain qu'il eſt très dangereux pour le fruit qu'elles portent, qu'elles ne puiſſent pas les contenter.

UNE

* *Si gravida eo cujus flagrat deſiderio minime potiatur, infans illius ſignum geret. Veterum etiam literis proditum eſt mulierem albam, prolem nigram genuiſſe, hinc duntaxat, quod fixis oculis intentoque animo diu Æthiopis imaginem comprehendiſſet. Si pavo, dum ovis ſuis incubat, linteis albis circum tegatur, albos omnino pullos, non gemmantis coloris edet: quemadmodum etiam gallina colore varios emittet, ſi varie picta ova foveat.* Joan. Fernelii Univerſa Medecina, &c. *Phyſiologiæ Lib. VII. Cap. XII. pag.* 335.

† Voi. le V. Volume de l'Edition de la Haye 1738. des *Lettres Juives*, *pag.* 123.

Une femme, qui pendant sa grossesse souhaite l'accomplissement du mariage avec ardeur, & à qui l'on refuse ce devoir, devient mélancholique : sa passion s'irrite par l'obstacle qu'on y oppose, il lui est impossible de vaincre un desir qui est une cause nécessaire de l'état où elle se trouve. Peu à peu sa tristesse se change en chagrin, & ce chagrin à la première occasion devient une espèce de fureur, laquelle à on donne communément le nom de vapeur hystérique. Rien n'est si dangereux que ce mal pour une femme enceinte, causé ordinairement par la mélancholie ou la colère. Lazarus Riverius, un des plus illustres Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellens Ouvrages qu'il a publiés, plusieurs exemples du danger où cette maladie expose les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui * d'une Dame appellée Dau-

* *Clarissima uxor Dn. Daumelas, Franciæ Quæstoris generalis, circa finem septimi graviditatis mensis, occasione quadam domesticâ in iram vehementissimam concitata est, a qua vomitum mane patiebatur cum dolore stomachi, & icterica facta est . . . . . His postremis de causis noluit Ranchinus phlebotomiæ assentiri, sed decretum fuit rhab. in substantia exhibere ad unc. I. ut bilis illa per alvum sensim educerereture, quod factum fuit. Parum præstitit rhabarbarum, ægraque post quinque vel sex dies, aborsum passa est.* Lazari Riverii &c. Ob-

Daumelas, qui mourut dans le ſeptième mois de ſa groſſeſſe, d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit cauſé par une colère, eſt des plus inſtructif, & prouve bien le danger qu'il y a de refuſer de contenter la volonté d'une femme enceinte. Au reſte, il eſt certain que rien ne procure plus les vapeurs hyſtériques que le chagrin qu'on reſſent de ne pouvoir ſatisfaire ſes deſirs. On peut aſſûrer hardiment qu'en établiſſant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes, on les expoſe à toutes les paſſions qui cauſent cette dangereuſe maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins, ils placent au premier rang le chagrin & la triſteſſe *. Ce qu'il y a de plus triſte pour les femmes qui dans leur groſſeſſe ſont attaquées de va-

Obſervationes medicæ & curationes inſignes. *Edit. Hagæ Comitum, Centuria. II. Obſervat. IX. pag.* 106.

* *Somnus & vigiliæ etiam in mediocritatis cancellos contineantur, nocent enim ſomnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent cruditates; animus ſit hilaris, moerores autem graves & animus meticuloſus, conſternatio ex inopinatis caſibus, & ſi qui ſunt ſimiles affectus, hunc morbum facile inferre poſſunt.* Johannis Dolæi, &c. Encyclopædia Medecinæ Theoretico-Practicæ, *Lib. V. de Morbis Mulierum, pag.* 629. *Edit. Amſtelod.*

vapeurs hyſtériques, c'eſt qu'on ne peut guères emploier de remèdes pour leur rendre la ſanté, qui ne ſoient contraires à l'etat où elles ſont, & qui par leur violence * n'ébranlent la machine, & ne cauſent quelque dommage au fœtus, qui ſe reſſent des mouvemens que reçoit le corps de ſa mere.

Je viens actuellement à l'autre raiſon, qui doit obliger les maris à rendre de tems en tems le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur groſſeſſe, du moins juſque vers la fin du ſeptième mois. Les femmes enceintes ont beſoin de ſe purger de tems en tems de cette quantité d'humeurs que la ſuppreſſion de leurs règles laiſſe croupir dans leur corps. Il eſt bien vrai que le fœtus abſorbe en quel-

* *Si ergo fœmina in paroxyſmo graviori conſtituta eſt, clamores, pilorum in pudendis, præcipue aurium vellicationes, ligaturas & frictiones dolorificas commendant, præ omnibus tamen noſtra obſervatione titillationes in plantis pedum paroxyſm. diſcutiunt; ſæpe etiam cucurbitulas cum multa flamma ſuris & femoribus applicandas volunt. Naribus graveolentia & fœtida, utpote caſtor. Aſſa fœtida, fumus ex pennis perdicum, unguibus cornubus, &c. ut vapores illi maligni diſcutiantur, adhibenda volunt, in quem finem etiam arcani inſtar verrucas (quæ tibiis equorum adnaſcuntur) comburunt, fumumque naribus excipere inſtituunt.* Id. ibid.

quelque manière une partie de ces humeurs, la matière menſtrueuſe * ſervant à imbiber les parties qui l'enveloppent, & qui par un prodige de la Nature grandiſſent & s'étendent, à meſure qu'il devient plus grand & plus conſidérable; mais il reſte encore une grande quantité d'humeurs, qui ſont augmentées par la conſervation de la ſemence. Or, c'eſt rendre un ſervice conſidérable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque manière une partie de cette ſemence; & c'eſt n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de ſe figurer qu'un *coït modéré* puiſſe nuire au *fœtus*, tandis qu'Hippocrate † conſeille de purger les fem-

* *Uterus in non gravidis, pugno facile comprebenderetur; at in gravidis in quantum fœtus creſcit, in tantum ſeſe expandit uterus, & quidem dum ita ſe extendit (dictu mirabile) corporis ſui membranæ non redduntur tenuiores, ſed multo corpulentiorem acquirunt craſſitiem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis ſuis, & etiam in reliquo ſubſtantiæ ſuæ, menſtruoſa materia, iſtic reſtagnante, imbibitur uterus.* Ludovici Cardani Medicinæ Doctoris, &c. Manuductio per omnes Medicinæ partes, ſeu Inſtitutiones Medecinæ, *Lib. I. pag.* 253.

† Τὰς κυούσας φαρμακεύειν, Ἢν ὀργᾷ, τετράμηνα καὶ ἄχρι ἑπτὰ μηνῶν, Ἧσσον δὲ ταύτας· τὰ δὲ νήπια καὶ πρεσβύτερα εὐλαβεῖσθαι χρή. *Uterum gerentes mulieres medicamentis purgare convenit, ſi materia turget, quadri-*

femmes enceintes depuis le troiſième juſqu'au ſeptième mois. Combien n'y-a-t-il pas de différence entre le mouvement interne que cauſe une purgation, & celui que fait l'action du *coït*, ſur-tout dans une femme? Au reſte, ſi Hippocrate ne permet de purger les femmes que depuis le troiſième juſqu'au ſeptième mois, c'eſt par des raiſons * qui n'ont rien de commun avec le prétendu empêchement de rendre le devoir conjugal, les liens par leſquels le *fœtus* eſt attaché, quelque nouveaux & quelque vieux qu'ils ſoient, ne pouvant jamais être endommagés par la ſimple éjaculation de la ſemence.

Il reſte encore un prétexte aux Peres de l'Egliſe, c'eſt de dire que dans l'action du coït la preſſion mutuelle des deux époux

drimeſtres & ad ſeptimum menſem uſque, ſed eas minus. Juniores vero & ſeniores cavere oportet. Hippocrat. Aphoriſm. *Lib. IV. Aphoriſm. I.*

* *Cur autem menſibus iis qui inter tertium & ſeptimum medii ſunt, uterum ferentes magis purgare conveniat, nulla alia eſt ratio, niſi quod hoc tempore ligamenta quibus fœtus utero connectitur, robuſtiora & craſſiora ſunt, adeoque non facile a medicamenti purgantis commotione rumpuntur, quemadmodum in Commentariis ſuis Galenus fuſius docet.* Comment in Hippocrat. Aphoriſm. *per* Leonhart. Fuchſium, *pag.* 137.

poux & le choc des ventres peut endommager le *fœtus*. Le Cardinal Damien à attribué * à cela la plûpart des avortemens; mais il est aisé d'éviter un pareil inconvénient, & sans entrer dans une matière qui ne peut être traitée avec trop de retenue, & qui par elle-même engage nécessairement à des discours difficiles à accommoder avec la délicatesse du langage François, tous les gens mariés connoissent bien eux-mêmes qu'il leur est facile d'éviter cet inconvénient, & les moïens

* *Vide ô homo! canem si caniculam postquam concepit, aggreditur; aspice buculam, vel certe equam, si post conceptum a suis maribus insectantur: ignorant quippe coeundi libidinem, cum deesse sibi gignendi conspiciunt facultatem. Cum ergo tauri, canes, & cætera bestiarum genera fœtibus suis reverentiam præbeant, soli homines, quorum Doctor de Virgine natus est, ut vota suæ libidinis expleant parvulos suos, qui ad Dei formantur imaginem, necantes, obterere non formidant. Hinc est quod nonnullæ mulieres ante pariendi tempus abortiunt, aut certe mutilata vel læsa eorumdem parvulorum tenera adhuc membella reperiunt, & hoc modo dum ad libidinis feruntur incentiva præcipites, ante parricidæ sunt quam parentes, & quod valde periculosum est dum hæc vitio naturæ peccantis adscribunt, sese tam flagitiosi reatus obnoxios non agnoscunt. Verum tamen & hoc aliquando non ignorant, sed dum lucrantur ignorantiam populi, dissimulant hoc Sacerdotibus confiteri.* Pet. Damian. Epist. IV. ad Alexandrum secundum.

moiens qu'ils peuvent prendre, leur sont permis non seulement par les loix de la Nature & de la raison ; mais par les règles des plus habiles gens qui ont écrit sur les devoirs du mariage.

Il te sera facile à présent de juger du peu de solidité de l'explication que donne St. Jérôme d'un des plus beaux & des plus sages préceptes de St. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Thessaliens. *Que chacun de vous sache posseder le vase de son corps saintement & honnêtement, & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiscence, comme les Païens qui ne connoissent pas Dieu.* St. Jérôme prétend * que le sens qu'il faut donner aux paroles de l'Apôtre, c'est l'obligation où sont les personnes

* *Noverit unusquisque possidere vas suum in sanctitate & pudicitia. Præcipitur ergo viris ut non solum in alienis mulieribus, sed in suis quoque, quibus videntur lege conjuncti, Scriptura dicente,* Crescite & multiplicamini, & replete terram, *certa concubitus norint tempora, quando coeundum, quando ab uxoribus abstinendum sit, quod quidem & Apostolus & Ecclesiastes sonant, tempus amplexandi, tempus fieri longe ab amplexibus. Caveat ergo uxor ne forte victa desiderio coëundi, illiciat virum, & maritus ne vim faciat uxori, putans omni tempore subjectam sibi esse debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit, inquit, unusquisque possidere vas suum in sanctificatione & pudicitia.* Hieronim. Comment. Epist. Ephes. *Lib. III. Cap. III.*

nes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter ſoigneuſement de ſe rendre en pareil cas le devoir du mariage, & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris, & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On ſent d'abord combien l'explication de St. Jérôme eſt forcée & éloignée du véritable ſens des paroles de l'Apôtre, qui ſe préſente naturellement à l'eſprit; il n'eſt rien de ſi aiſé que de l'entendre. St. Paul ordonne aux gens mariés de poſſéder ſaintement le vaſe de leur corps, & de ne point s'abandonner à la concupiſcence comme les Païens, c'eſt-à-dire qu'il preſcrit aux Chrétiens de ne point ſe ſouiller par l'adultère & par la fornication comme les Gentils; mais de conſerver au Saint lien du mariage le reſpect & l'attachement qui lui eſt dû. Le verſet qui précéde celui qu'interpréte ſi mal St. Jérôme, met dans tout ſon jour la penſée de St. Paul. *La volonté de Dieu*, dit cet Apôtre *, *par laquelle vous êtes ſanctifiés, veut que vous vous abſteniez de la fornication & du concubinage. Qu'un cha-*

* *Ut ſciat unuſquiſque veſtrûm vas ſuum poſſidere in ſanctificatione & honore, non in paſſione deſiderii ſicut Gentes quæ ignorant Deum.* Paul. I. Teſſal. *C. IV.*

chacun de vous possede donc saintement le vase de son corps, &c. Rien n'est si clair que ce passage; mais St. Jérôme vouloit autoriser son opinion absurde & chimérique, il tordoit un passage de l'Ecriture, & le faisoit servir à appuier un sentiment auquel St. Paul n'avoit jamais pensé. Je remarquerai au reste, que la traduction de St. Jérôme dans cet endroit n'est rien moins qu'exacte & litérale. Celle de Théodore de Bèze, quant à ce passage, l'est infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec: *Que chacun possede le vase de son corps saintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Païens qui ne connoissent pas Dieu*; ce qui exprime beaucoup mieux les desirs de l'adultère & de la fornication, que les termes dont se sert St. Jérôme, *Que chacun*, dit ce Pere, * *possede saintement*

* Voici les trois versets dont il s'agit. Il est aisé de voir combien l'explication de St. Jérôme est fausse, & éloignée du véritable sens de l'Apôtre; il ne faut pour cela que savoir lire.

Τοῦτο γὰρ ἐστι θέλημα τοῦ Θεοῦ, ὁ ἁγιασμὸς ὑμῶν, ἀπέχεσθαι ὑμᾶς ἀπὸ τῆς πορνείας.

Εἰδέναι ἕκαστον ὑμῶν τὸ ἑαυτοῦ σκεῦος κτᾶσθαι ἐν ἁγιασμῷ καὶ τιμῇ.

Μὴ ἐν πάθει ἐπιθυμίας, καθάπερ καὶ τὰ ἔθνη τὰ μὴ εἰδότα τὸν Θεόν.

tement & honnêtement le vaſe de ſon corps, & non point en ſuivant les mouvemens de la concupiſcence. Ces dernières paroles rendent mal le ſens du précepte de l'Apôtre, & font louche la penſée la plus claire, parce qu'on peut entendre cette concupiſcence innocente, dont le mariage fait un ſaint uſage. Mais c'étoit juſtement ce que vouloit défendre St. Jérôme : il ſe pourroit bien que par la même raiſon qu'il a mal expliqué ce paſſage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Grec, ſage & ſavant Abukibak, conſultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raiſon de donner la préference à la traduction de Bèze ſur celle de St. Jérôme quant à cet endroit; car je n'entre point ici dans aucune diſcuſſion ſur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

St. Auguſtin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, ſur les devoirs du mariage. Il n'ôſe pas dire nettement, comme St. Jérôme, qu'un mari péche lorſqu'il rend le devoir à ſa femme ſi elle eſt enceinte; mais il

Nam hæc eſt voluntas Dei, nempe ſanctificatio veſtra, id eſt ut abſtineatis a ſcortatione: & ſciat veſtrum unuſquiſque ſuum vas poſſidere cum ſanctificatione & honore : non cum morbo cupiditatis, ſicut Gentes quæ non noverunt Deum.

il établit indirectement * ce qu'il n'ôse avancer ſans détour.

Ces idées ſur le mariage, ſi contraires au repos des familles, ſi oppoſées au bonheur des humains, ſi peu utiles à la gloire de Dieu, ſi propres à jetter les gens les plus ſenſés dans une eſpèce de fanatiſme, avoient été peu-à-peu abandonnées. Pluſieurs Savans, parmi leſquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques, les avoient fortement réfutées: on croioit qu'elles ſeroient entiérement décréditées; mais les Janſéniſtes ont taché de les remettre à la mode. Cela eſt bien digne des protecteurs, que dis-je des protecteurs? des auteurs du plus ridicule fanatiſme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Janſéniſtes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans, mon-

* *Qui uxoris carnem amplius appetit quam præſcribit limes, ille liberorum procreandorum cauſa, contra ipſas tabulas facit, quibus eam duxit uxorem, recitantur tabulæ, & recitantur in conſpectu omnium atteſtantium, & recitantur liberorum procreandorum cauſa, & vocantur tabulæ matrimoniales; niſi ad hoc dentur, ad hoc accipiantur uxores. Quis ſana fronte det filiam ſuam libidini alienæ? ſed ut non erubeſcant parentes cum dant, recitantur tabulæ, ut ſint ſoceri, non lenones. Quid ergo de tabulis recitantur? liberorum procreandorum cauſa.* Auguſt. Serm. LXIII. de Diverſis. *Cap. XIII.*

montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalières que l'on voit faire aux Jansénistes, peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage, & qu'ils aient taché de renouveller les visions chimériques de quelques Théologiens anciens ? Ho ! le grand homme que Zénon ! Il doit être au gré de ces zélés dévots modernes *.Ce Philosophe ne connut qu'une seule fois en sa vie une femme ; *encore* dit Montagne après Diogene Laërce, *ce fut par civilité, pour ne sembler trop obstinément dédaigner le Sexe.* Je suis persuadé que si Nicole avoit vécu du tems de Zénon, il l'eût dissuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Janséniste prétendoit † *qu'encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise & déréglée.* Quel pitoiable raisonnement ! Aussi voit on que les disciples de ceux qui l'ont fait, sont les danseurs de St. Me-

* Ἅπαξ ἢ δίς που παιδισκαρίῳ τινὶ, ἵνα μὴ δοκοίη μισογύνης εἶναι. *Semel fere aut bis usus est ancillula quadam, ne sexum odisse videretur.* Diogen. Laërt. de Vit. & Dogmat. clar. Philosop. *Lib. VII. Segm.* 63.

† Essai de Morale, *Tom. III.* Traité de la Comédie, *Chap. III. pag.* 206.

Medard, & les principaux Convulſionaires ; cela eſt dans l'ordre.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.



LETTRE CENT SOIXANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber, *au ſage & ſavant* Abukibak.

Il étoit naturel, ſage & ſavant Abukibak, que les Peres de l'Egliſe, étant ſi peu favorables aux premières nôces, le fuſſent encore moins aux ſecondes; auſſi ont-ils dit à ce ſujet les choſes les plus étonnantes & les plus pernicieuſes au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne ſoutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs, les Juges civils & les Souverains le puniroient ſévérement ; les Eccléſiaſtiques même, j'entends les Eccléſiaſtiques, véritablement ſavans, condamneroient eux-mêmes ces opinions, comme St. Auguſtin les condamna autrefois, ainſi que nous verrons bien-tôt.

St. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice, pour avoir eu pluſieurs maris. *Le Seigneur*, * dit-il, *voulut bien pardonner à*

* *Miſerante Domino Samaritanæ illi prævaricatrici*,

à la Samaritaine qui avoit péché, & s'étoit rendue coupable du crime de fornication, pour n'avoir pas resté veuve après la mort de son mari, & en avoir épousé plusieurs autres. C'est-là s'exprimer en termes nets & claires sur l'idée qu'on a des secondes nôces. Selon St. Clément d'Alexandrie, * un Chrétien n'a le pouvoir par la Loi que d'épouser une femme en premières nôces. Minutius Félix † compare les secondes nôces à un adultère. St. Basile les appelle § une polygamie, ou une fornication mitigée. St. Grégoire de Naziance dit ‡ *que le premier mariage est légitime, que le second n'est accordé que par indulgence, que le troisième est un crime, & que le quatrième ne peut être contracté que par des pourceaux.* Voilà bien des sottises & des erreurs

trici, quæ in uno viro non mansit, sed fornicata est in multis nuptiis. Iren. *Lib. III. Cap.* 19.

* Ἀλλ' ὁ καθ' ἕκαστον ἡμῶν, ἣν ἂν βούλεται, κατὰ τὸν νόμον γαμεῖν, τὸν πρῶτον λέγω γάμον, ἔχει τὴν ἐξουσίαν. Clem. Strom. *Lib. III. Cap. XI. p.* 544.

† *Alia sacra coronat univira, alia multivira, & magna religione conquiritur quæ plura possit adulteria numerare.* Min. Fel. Octav. *Cap. XXIV.*

§ Ὀνομάζουσι γὰρ τὸ τοιοῦτον οὐκ ἔτι γάμον, ἀλλὰ πολυγαμίαν, μᾶλλον δὲ πορνείαν κεκολασμένην. Basil. ad Amphiloch. *Can. IV.*

‡ Τὸ πρῶτον, νόμος· τὸ δεύτερον, συγχώρησις· τὸ τρίτον, παρανομία. ὁ δὲ ὑπὲρ τοῦτο χοιρώδης, &c. Greg. Naz. *Orat. XXXI. pag.* 501. *Tom. I. Ed. Colon.*

reurs en peu de mots. Quant à St. Jérôme, * il ne regarde les ſecondes nôces que comme un mal permis, & toleré pour en éviter un plus grand. *L'Apôtre*, dit-il, *n'accorde aux veuves un ſecond mari, un troiſième ſi elles veulent, & même un vingtième que pour leur enſeigner que cette permiſſion leur eſt moins accordée pour qu'elles prennent des maris, que pour qu'elles évitent des adultéres.*

POUR réfuter ces idées folles & ridicules de preſque tous les anciens Peres ſur les ſecondes nôces, il n'eſt pas beſoin de recourir aux raiſons que fourniſſent en abondance le bien public †, la tranquil-

* *Ita ſecundum indulgens (Apoſtolus) maritum, ut & tertium, ſi liberet, etiam viceſimum, ut ſcirent ſibi non tam viros datos, quam adulteros amputatos.* Hier. ad Salvin. de ſervand. Viduit. *pag.* 77. *Tom. I. Ed. Baſil.* 1537. Dans un autre endroit ce Pere s'exprime encore plus fortement; il veut qu'on peſe à la même balance la fornication & l'adultère, comme deux choſes également permiſes. *Non damno digamos, immo nec trigamos, & ſi dici poteſt, octogamos. Plus aliquid inferam, etiam ſcortatorem recipio pœnitentem. Quidquid æqualiter licet, æquali lance penſandum eſt.* Hier. contra Jovinian. *Lib. I. pag.* 29. *Tom. II.*

† Les Légiſlateurs Païens ont raiſonné bien plus ſenſément ſur le mariage que pluſieurs Peres de l'Egliſe. Solon avoit aboli l'uſage des dots

quillité des particuliers, les ſituations des familles, la proſpérité & la conſervation des Etats qui en dépendent, tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voïes également honnêtes & néceſſaires; il ne faut,

dots pour rendre les mariages plus aiſés & plus fréquens. Il ordonnoit auſſi qu'un mari rendît tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à ſa femme, cela étant néceſſaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les ſages loix que ce Légiſlateur établit à ce ſujet „ Solon veut, dit-il, qu'un mari ſoit „ tenu de voir ſa femme au moins trois fois le „ mois; car quoiqu'il n'en vienne point d'enfans, c'eſt toujours un honneur qu'il rend à „ la chaſteté de ſa femme, & cette marque „ d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de „ ſujets de querelles & de mécontentemens qui „ arrivent tous les jours, & empêche que ces „ différends ne produiſent enfin la haine, & „ n'aliénent entiérement les eſprits.

„ Il abolit les dots des autres mariages, & „ ordonna que les mariées ne porteroient à „ leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas „ que le mariage devint un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une ſociété honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & „ avec douceur, & pour ſe témoigner une amitié reciproque. „ Plutarque, *Vie de Solon, de la Trad. de* Dacier.

faut, dis-je, pour réfuter ces idées si peu justes, avoir recours à aucune de ces raisons qui sont si fortes & qui se présentent naturellement à l'esprit, il suffit de répondre ce qu'a dit St. Augustin à ceux qui ont condamné les secondes nôces : car c'est peut-être le seul des anciens Peres qui ait raisonné sensément sur cet article, & il prouve dans deux mots, & d'une manière invincible que ceux qui considérent les secondes nóces comme un *moindre mal*, ne peuvent s'empêcher de disconvenir qu'ils les regardent comme mauvaises de leur nature ; ce qui est absurde & également opposé à la loi naturelle & à la Religion. * *Nous ne saurions*, dit ce Pere, *appeller un bien ce qui n'est bien qu'eu égard à la fornication. Il faut au contraire qu'il y ait deux maux, dont l'un à la vérité est plus mauvais que l'autre ; car si un plus grand mal rendoit une chose bonne & changeoit sa nature, la fornication deviendroit un bien, parce que l'adultère est plus mauvais, & l'adultère à son tour pourroit devenir un bien, parce qu'il est moins criminel que l'inceste.* Le rai-

* *Quod non sic dicimus bonum, ut in fornicationis comparatione sit bonum: alioquin duo mala erunt, quorum alterum pejus: aut bonum erit & fornicatio, quia est pejus adulterium ... & bonum adulterium, quia est pejus incestus, &c.* August. de Bono Conjug. *Cap. VIII.* §. 8.

raiſonnement de St. Auguſtin eſt auſſi fort & auſſi évident qu'une démonſtration Géometrique. Ou il faut convenir que les ſecondes nôces ne ſont point un *moindre mal*, ou il faut avoüer qu'elles ſont mauvaiſes de leur nature, & donner à tète baiſſée dans une erreur condamnée par les Apôtres, & dans la ſuite du tems par pluſieurs Conciles.

ENTREPRENDRE de juſtifier ce que beaucoup de Peres de l'Egliſe ont dit au ſujet du premier & du ſecond mariage, c'eſt vouloir tenter de blanchir un More. Pourquoi ne point avoüer une choſe qu'il eſt impoſſible de nier ? C'eſt cette fureur qu'on a de vouloir déguiſer certaines erreurs groſſières qu'ont ſoutenues les anciens Théologiens, qui leur a nui conſidérablement dans ces dernièrs tems. S'il avoit été permis de condamner dans les Peres ce qu'on y trouvoit de repréhenſible, ſans être traité d'homme téméraire, & ſans être inſulté cruellement par leurs adorateurs, on auroit parlé d'eux comme on parle aujourd'hui des Boſſuets, des Bellarmins, des du Perron. Quoiqu'on les critique ſur bien des articles, on rend cependant juſtice à leur mérite. L'on ne ſauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup; mais la contrainte & le joug ſous lequel on vouloit réduire ceux qui trouvoient certaines choſes à reprendre dans les Ecrits de ces an-

ciens Théologiens, a révolté les eſprits & leur a fait pouſſer leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Peres y ont perdu, & peut être auroient-ils plus de partiſans qu'ils n'en ont aujourd'hui, ſi l'on n'avoit pas voulu les ériger en Oracles.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les Peres, c'eſt qu'ils ont eu des adverſaires, ou ſi l'on aime mieux, des Critiques dangereux dans toutes les différentes Communions, même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité pluſieurs : le ſavant Patriarche, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savans, a reproché à St. Irenée * *d'avoir corrompu & falſifié, par des raiſonnemens également vagues & peu ſolides, la vérité & la pureté des Dogmes de l'Egliſe.* Bellarmin n'a guères épargné Origène & Tertullien. Monſieur du Pin † a parlé ſi peu

* Ἐι καὶ ἔν τισιν αὐτῶν [συγγραμμάτων] ἡ τῆς κατὰ τὰ Ἐκκλησιαστικὰ δόγματα ἀληθειας ἀκρίβεια νόθοις λογισμοῖς κιβδηλεύεται. Phot. Cod. CXX. *pag.* 301. *Edit. Rotbom.* 1653.

† Vous ſerez ſans doute ſurpris que Mr. du Pin ait ôſé s'expliquer auſſi librement ſur le compte de St. Cyrille; la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela eſt ſi vrai qu'il a taché de détruire ce qu'il avoit établi d'une manière ſi préciſe & ſi convainquante; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfu-

peu avantageuſement de St. Cyrille, que les partiſans de ce Pere, ou plûtôt les aveu-

réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à St. Cyrille, que le cœur parloit lorſqu'il condamnoit ce Pere, & que l'eſprit ſeul a travaillé à ſa juſtification. Car malgré les efforts qu'il à faits pour l'excuſer, & les précautions qu'il a priſes pour ne rien dire que le caractère d'Hiſtorien impartial ne dût juſtifier, les partiſans outrés des anciens Docteurs ſe ſont ſoulevés contre lui, & il a été obligé de ſe rétracter des vérités qu'il avoit eu aſſez de force pour produire au grand jour. St. Cyrille & ſes adhérans ont trouvé des protecteurs non ſeulement parmi les Docteurs & les Jéſuites; mais encore chez les principaux Magiſtrats du Roïaume. Mr. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la ſuppreſſion du Livre de Mr. du Pin: la Cour rendit un arrêt conforme à ſa réquiſition; de ſorte qu'il a été décidé près de douze cens ans après St. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chaſſer à coups de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décence de ſon caractère, en faiſant mettre à la tête de la ſentence qui fut ſignifiée à ſon Antagoniſte: *A Neſtorius, nouveau Judas.* Heureuſement cet arrêt n'a point été enrégiſtré au Greffe du Parnaſſe, & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli l'apoſtrophe de *nouveau Judas*, ni comme une conduite fort pieuſe de faire lapider les perſonnes qu'on n'aime pas. *Mém. Secrets de la Rep. des Lettres, Lettre III. pag.* 326. 27. 28.

aveugles adorateurs des plus grandes fautes des Théologiens anciens, lui firent une affaire dans laquelle ils intéresserent les Magistrats. Le Pere Hardoüin a été plus loin qu'aucun Critique Protestant. Il a bien laissé en arrière les Daillés, les Bayles, les le Clercs, les Kemnitius, les Barbeiracs, puisqu'il a prétendu que presque tous les Ouvrages des Peres avoient été composés par des imposteurs qui avoient voulu détruire la Religion. Ce sentiment est celui d'un fou, j'en conviens; mais pourquoi ne pas s'en tenir à celui de St. Augustin qui fut réellement un grand génie & très savant? Il a établi clairement & précisément dans ses Ouvrages qu'il n'y a que * l'Ecriture Ste. qui doive être l'objet de notre foi, & qui demande une soumission aveugle? Pourquoi vouloir accorder cette soumission aux Ouvrages des Peres, & à ceux de St. Augustin, lorsqu'il nous avertit lui-même † que dans ses Ecrits, ainsi

* *Noli meis litteris quasi canonicis scripturis inservire, sed in illis, & quod non credebas, cum inveneris incunctanter crede, in istis autem quod certum non habebas, nisi certum intellexeris, noli firmum tenere.* August. Dist. *IX. Cap. III.*

† *Negare non possum nec debeo, sicut in ipsis Majoribus, ita multa esse in tam multis Opusculis meis, quæ possint justo judicio, & nulla temeritate damnari.* Id. *Cap. IV.*

ainsi que dans ceux des Peres qui l'ont précédé, il y a une infinité de choses qui peuvent être reprises & condamnées sans témérité? Avec raison, n'est-il pas plaisant, sage & savant Abukibak, qu'on veuille donner pour infaillibles des gens qui nous avertissent eux-mêmes qu'ils sont très fautifs? C'est en vain qu'on prétend rejetter leur aveu sur leur modestie, & qu'on exalte leur sainteté; car le même St. Augustin nous recommande de n'avoir aucun égard à cette sainteté pour déterminer notre croiance, & nous avertit qu'on n'est point obligé de déferer absolument à l'autorité des Peres de l'Eglise, * quelque pieux & quelque savans qu'ils aient été. Il fait mention lui-même des Ecrits d'Agrippin Evêque de Carthage, de ceux de St. Cyprien, de ceux de St. Hilaire, & dit formellement † qu'il est très permis

* *Alios autem ita lego ut quantalibet sanctitate doctrinaque polleant, non ideo verum putem, quia ipsi ita senserunt, sed quia mihi per alios Auctores, vel canonicas, vel probabiles rationes, quod a vero non abhorreat, persuadere potuerunt.* Id. *Cap. V.*

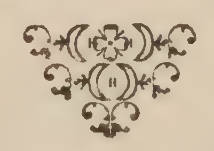
† *Noli frater contra divina tam multa, tam clara, tam indubitata testimonia colligere velle calumnias ex Episcoporum scriptis, sine nostrorum, sicut Hilarii, sive (antequam pars Donati separaretur) ipsius unitatis sicut Cypriani & Agrippini. Primo, quia hoc genus litterarum ab autoritate Canonis distinguendum est. Non enim sic leguntur tamquam ita*

mis de s'éloigner de leurs opinions, lorsqu'on juge qu'elles sont fausses. Que peut dire de plus le plus hardi Critique, que ce que dit St. Augustin?

En vérité, sage & savant Abukibak, on ne peut qu'être étonné lorsqu'on considére avec quel entêtement les hommes soutiennent les sentimens les plus opposés à ceux des gens qu'ils regardent comme infaillibles, & quelle peine ils se donnent pour trouver des sophismes qui puissent excuser le peu d'uniformité qu'il y a dans leur croiance. Un Pere a dit précisément le contraire de l'autre; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles, & comme les fidèles interprètes de la vérité, quelle folie!

Je te salue.

ita ex eis testimonium proferatur, ut contra sentire non liceat, sic ubi forte aliter sapuerint, quam veritas postulat. In eo quippe numero sumus, ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apostolo accipere, & si quid aliter sapitis, id quoque Deus vobis revelabit. Id. *Cap. IX.*





LETTRE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au ſage & ſavant* Abukibak.

LEs jugemens, ſage & ſavant Abukibak, que portent quelquefois les Savans d'une Nation ſur ceux d'une autre, ſont auſſi faux qu'injuſtes & injurieux. L'amour de la patrie, j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choſes, ou mauvaiſes, ou médiocres dans les païs étrangers, égare pluſieurs gens de Lettres; on voit même des Philoſophes qui ſur ce qui regarde le préjugé national, deviennent peuple, & penſent ainſi que le vulgaire. Il eſt étonnant que des gens qui font profeſſion de chercher la vérité, l'évitent & la fuient dès qu'il s'agit de loüer leurs voiſins, ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'eſt pas à des perſonnes auſſi partiales qu'on doit confier le ſoin d'éclairer les hommes; ils ne peuvent que les égarer, & il leur eſt impoſſible de jamais les inſtruire. Il y a quelques autres Savans, qui, moins prévenus, font par ignorance ce que les autres font

font par amour propre. Quoi qu'ils soient plus excusables, cependant on ne sauroit le leur pardonner, parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'instruire des matières qu'ils traitent, & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une Nation étrangère, qu'après les avoir mûrement examinés, & s'être précautionnés non seulement contre les préjugés, mais encore contre tout ce qui peut les jetter dans l'erreur.

LES gens de Lettres, & sur tout ceux qui publient des Livres, sont responsables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les suivent; sans eux, ils n'eussent point erré. Un homme qui veut s'ériger en pedagogue du genre humain, doit répondre à ce genre humain de la justesse de ses leçons: si elles sont trompeuses, si elles déguisent la vérité, si elles tendent à diminuer le prix de la vertu, à flétrir la réputation des gens de mérite, il est juste de les mépriser & de les considérer comme aussi indignes d'être approuvées, que les Ecrits insensés & fanatiques des Journalistes de Trévoux.

QUELQUE dangereux que soient dans la République des Lettres les Ecrivains qui ne travaillent que dans le dessein de décrier tout ce qu'il y a de meilleur & de plus estimable, leur nombre est cependant très considérable dans tous les païs,

païs. Combien d'Auteurs n'y a-t-il pas en Europe de ce caractère ? Car ſans parler des Jéſuites, toujours attachés à blâmer ſans réſerve & ſans raiſon tout ce qui vient de leurs ennemis; ſans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines, convaincu tant de fois aux yeux du Public de mauvaiſe foi, d'impoſture, de falſification; ſans m'arrêter à pluſieurs petits Ecrivains, imitateurs de cet Abbé, ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs Italiens, François, Anglois, Hollandois, Allemands, dont les Ouvrages n'ont été compoſés que pour noircir, s'il étoit poſſible, les plus ſublimes & les plus utiles productions de l'eſprit humain? Combien de miſérables rapſodies n'a-t-on pas publiées contre Bayle, Locke, Leibnitz, Wolf? Ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus indigne, c'eſt que la plûpart de ceux qui ont écrit contre ces grands hommes, n'avoient uniquement d'autre but que de flétrir, s'il étoit poſſible, leur réputation, & agiſſoient uniquement par haine, ou par un préjugé & un amour propre, qui n'étoient ni plus raiſonnables, ni moins criminels.

ON ne doit point ſe flatter, ſage & ſavant Abukibak, de voir bannir de la république des Lettres la pernicieuſe coutume d'attaquer ſans reſpect & ſans ſujet les plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura des hommes, il y aura des Ecrivains

qui ſe livreront à leurs paſſions, & par conſéquent qui condamneront les meilleurs Ouvrages, parce qu'ils ſeront faits par des gens qu'ils n'aimeront point, ou par des Auteurs d'une Nation contre laquelle ils auront conçu dès l'enfance quelque préjugé deſavantageux, ou parce qu'ils ne ſe donneront pas le tems d'approfondir les choſes qu'ils blâmeront dans ces Ouvrages. Je ſuis aſſûré, ſage & ſavant Abukibak, que ces trois défauts ſont les principales, & preſque les uniques ſources d'où découlent toutes les mauvaiſes critiques dont le monde eſt inondé aujourd'hui: & quoique la haine particulière que pluſieurs Ecrivains ont les uns contre les autres, ſemble avoir beaucoup plus de part à tous les jugemens injuſtes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres; cependant ſi l'on examine les choſes attentivement, on verra que le préjugé national, & le défaut de connoiſſance des matières qu'on traite, n'influent pas moins ſur les critiques mal fondées. Si les gens de Lettres vindicatifs, orgueilleux, ſont emportés par la haine, les pacifiques le ſont par l'amour mal entendu de leur patrie, & les pareſſeux & les étourdis, par leur nonchalance & par leur peu d'attention. Or, je crois que le nombre de tous ces derniers eſt auſſi grand que celui des premiers; on voit même des gens ſenſés &

véri-

véritablement savans, qui ne peuvent se défendre du préjugé national : au lieu qu'il n'y a guères que des Auteurs médiocres qui se livrent totalement à la haine.

Il m'est tombé dans les mains il y a quelques jours, un Ouvrage d'un Professeur Allemand. On voit qu'il a du savoir & du mérite; mais dans bien des endroits il juge en homme, ou prévenu, ou ignorant de ce qui concerne la Litérature Espagnole, & la Poésie Françoise. Voici quelques remarques critiques que j'ai faites sur cet Ouvrage. Le Professeur dit *que les Espagnols* * *ne sont point doüés d'un génie heureux ; qu'il n'apprennent les Sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & que rarement ils font des Ouvrages qui passent à la postérité & qui soient connus des étrangers, attendu les défauts de leur Langue.* Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractère des Espagnols, ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols.

* *Hispani enim nec felices ingenio, nec feliciter discunt, semi docti doctos se censent, Sophistarum strophas impense amant, suos ingenii fœtus ad posteritatem raro, rarius ad exteros ob Linguæ defectum producunt.* Jo. Justi non Einem Cottingensis *Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis Eruditionis apud potiores Orbis Gentes, &c. pag.* 28. *Magdeburg.* 1735.

pagnols. Il est vrai qu'ils sont pareſſeux, faineans, & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que pluſieurs autres Nations; mais ils ont le génie aiſé, vif, pénétrant, & lorſqu'ils veulent s'en ſervir, ils font aiſément de grands progrès; c'eſt ce que je prouverai bien-tôt, en parlant des grands hommes que l'Eſpagne a produits. Quant à leur Langue, elle a une nobleſſe infinie, elle eſt riche & abondante; tous ceux qui l'entendent, en conviennent. Charles-Quint diſoit que s'il avoit dû parler à Dieu, il ſe fût exprimé en Eſpagnol.

Ce que dit le Profeſſeur du ſtyle Latin de tous les Auteurs Eſpagnols, n'eſt ni plus vrai, ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui, la Langue Latine eſt inconnue * en Eſpagne; on y a ſubſtitué un idiôme monſtrueux, compoſé également de mots Latins, Eſpagnols, Arabes, & c'eſt-là le langage de toutes les Univerſités. Pour autoriſer ſon ſentiment, il rapporte l'exemple d'un Préſident du Conſeil de guerre, qui dans une ou deux occaſions s'expliqua en Latin

* *In Academiis quoque Hiſpanice magis quam Latine, Maurorum etiam vocibus non paucis interſperſis (nam quarta pars minimum Hiſpanicæ Linguæ merito eſt Arabica) loqui gaudent.* Id. ibid.

tin * d'une manière barbare. On voit d'abord, ſage & ſavant Abukibak, combien cet exemple eſt déplacé; car la façon dont un militaire s'exprime, doit-elle décider du mérite & de la pureté du ſtyle des Auteurs de ſon païs? Il eſt ridicule de ſoutenir une pareille abſurdité. Pour juger de la manière dont les Eſpagnols écrivent en Latin, il faut lire Mariana; l'hiſtoire de ce Jéſuite eſt une preuve évidente qu'il ſe trouve en Eſpagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élegance poſſible. Bien des Savans de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live, à Tacite, &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illuſtre.

A entendre parler notre Profeſſeur Allemand, on croiroit que c'eſt depuis deux jours que les Eſpagnols commencent

* *Quam ſermonis elegantiam bene expreſſit* Vergas. *Præſes Senatus militaris, quando Academiæ Lovanienſis Profeſſoribus facinus Hiſpanorum, qui Comitem Buranum literis ibi operam navantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia ſua ingeminantibus, reſpondebat barbare :* Non curamus veſtros privilegios, *& quum conſilium caperetur de Iconomachia, hoc erat votum ejus :* Hæretici fraxerunt Templa, boni nihil faxerunt contra, ergo debent omnes patibulare. *Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari. Id. pag.* 29.

cent d'avoir quelque teinture * des Belles-Lettres ; mais elle eſt ſi mince, ſelon lui, que ſi l'on ajoute foi à ſes diſcours, on regardera les Eſpagnols comme des Moſcovites. Il eſt honteux en vérité qu'un homme, qui ſe mêle de vouloir faire un Ouvrage ſur le deſtin qu'ont eu les Sciences en Europe, & ſur celui qu'elles y ont aujourd'hui, avance une pareille abſurdité ; car il eſt certain que l'Eſpagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers ſiécles, dans toute ſorte de genres. Ils ſont à la vérité en plus petit nombre que dans quelques autres païs ; mais il n'en eſt pas moins faux & moins ridicule de dire que les Sciences y étoient entiérement inconnues. Commençons par l'hiſtoire, nous trouverons d'abord trois Ecrivains de la première claſſe, le Jéſuite Mariana, l'Auteur de l'*Hiſtoire d'Arragon*, & celui de la *Conquête du Mexique*; Ouvrage traduit en tant de Lan-

* *Hiſpani tunc demum ſe ſtudiis dedere, & in adſequenda honeſtarum artium ſcientia operam & induſtriam collocare cœperunt, quum ea, quæ Barbarorum impetu perculſa ac proſtrata erant erigerentur ac in ſolido ponerentur, priſtinam vero gloriam ac majeſtatem ſtudia in Hiſpania propter incolarum ſuperbiam & innatam eorum pigritiam, quæ inter omnes ſunt ſatis perſpectæ, receperunt nunquam, ſed umbra modo & nomen de ſtudiis eis eſt relictum.* Id. *pag*. 28.

Langues, & toujours plus admiré des connoiſſeurs. Paſſons à la Poéſie : le Théatre étoit encore dans toute l'Europe plongé dans la Barbarie, lorſque Don Lopez de Vega avoit fait des Comédies ſi belles & ſi conformes aux bons & anciens modèles Grecs & Romains, que Corneille auroit voulu donner deux de ſes plus belles piéces pour avoir fait le *Menteur* de ce Poëte Eſpagnol. La *Diane* de Monte-major, l'*Auſtriada* de Jean Ruffo, ſont des poëmes qui ont mérité l'eſtime de toute l'Europe ſavante.

LES Romans & les Livres d'hiſtoires galantes ont été portés chez les Eſpagnols au plus haut point. Quel eſt le mortel qui ſache lire, & qui ne connoiſſe les inimitables Ouvrages de Michel de Cervantes ? J'aimerois mieux avoir compoſé ſes charmantes *Nouvelles*, que tous les Romans qui ſe ſont faits dans ce goût depuis vingt ans. Quant au *Don Quichotte* de cet Auteur, c'eſt un chef-d'œuvre qui a fait autant de bien au genre humain, ſoit par le plaiſir qu'il a cauſé aux Lecteurs, ſoit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'eſprit de la jeune Nobleſſe ; c'eſt un Livre, dis-je, qui a fait autant de bien, que les Ouvrages de tant de Théologiens, inſpirant la diſcorde & la révolte, ont cauſé de maux à l'Europe. Les Eſpagnols ont eu auſſi pluſieurs

Auteurs qui ont écrit fort ſenſément ſur la politique & ſur la morale. Les Ouvrages de Balthaſar Gratian ont été reçus chez toutes les Nations avec applaudiſſement. On peut voir ſi c'eſt avec raiſon que le Profeſſeur Allemand prétend que les Belles-Lettres n'ont été connues que récemment en Eſpagne. Tous les Auteurs dont je viens de parler, ont vécu, les uns, il y a plus de cent cinquante ans, les autres, il y a près d'un ſiécle.

LE reproche que le Profeſſeur fait aux Eſpagnols d'avoir produit des *Théologiens ſuperſtitieux* *, eſt bien fondé ; il auroit même pû dire *fanatiques*. Les Caſuiſtes & les Théologiens Eſpagnols ne ſont pas ſeulement la honte de leurs compatriotes, mais encore celle de tout le genre humain. Il eſt mortifiant pour quiconque penſe ſenſément, qu'il ſe ſoit trouvé des hommes auſſi fous & auſſi viſionnaires que ces Ecrivains ; mais dans quel païs ne ſe trouve-t-il pas des Théologiens

* *Sed ad propoſitum revertor, recenſens paucis ſtudia Hiſpanorum altiora, in quibus tamen ubique deprehenditur defectus, in Theologia quæ omnium præſtantiſſima eſt facultas, Hiſpani ſunt ſuperſtitioſi. . . . . Plane enim vivunt Hiſpani ex opinione tantum, imaginando & fingendo nunquam futura, credendo quæ finxerint, proſequendo quæ crediderint.* Id. *pag.* 29.

giens ſuperſtitieux? Eſt-ce en Allemagne? Le grand Luther lui-même ſe perſuadoit, & vouloit perſuader aux autres qu'il avoit eu une vive diſpute avec * le Diable. Eſt-ce là une conduite bien exempte de ſuperſtition? Il faut convenir cependant que les Théologiens Eſpagnols ſont ſans contredit les plus viſionnaires & les plus extravagans de tous les mortels.

LE Profeſſeur traite encore plus mal les Philoſophes Eſpagnols que les Théologiens; ces derniers ne ſont que *ſuperſtitieux*, mais les premiers ſont *inſenſés* † *& ridicules*. Il eſt aſſez bien fondé dans cette

* Voiez ci-deſſous la Lettre adreſſée au Profeſſeur Weiſman. Le paſſage des Oeuvres de Luther, où ſe trouve le récit de cette diſpute, y eſt rapporté. Si l'on vouloit examiner à la rigueur les actions & les Ecrits des Théologiens les plus célèbres, on connoîtroit évidemment que la ſuperſtition par un malheur étonnant eſt preſque toujours la compagne fidèle de la Théologie. N'eſt-ce pas la ſuperſtition qui a ſuſcité tant d'ennemis à l'illuſtre Wolff, & qui a ſoulevé contre ce grand homme les trois quarts des Théologiens Allemands? N'eſt-ce pas cette même ſuperſtition qui fait produire tous les jours tant de mauvais Ecrits contre les plus illuſtres Savans, en France, en Angleterre & en Allemagne?

† *Hiſpani in Philoſophia ineptiſſimi.* Id. ibid.

te critique ; il n'y a aucun Philoſophe en Eſpagne, & il ne pourra jamais y en avoir, à cauſe de l'Inquiſition qui ôte la liberté de penſer. Or, la bonne Philoſophie ne peut être fondée que ſur la liberté de penſer : ſi l'on détruit cette liberté, l'eſprit reſte & croupit dans l'eſclavage où on le tient ; c'eſt donc à l'Inquiſition qu'il faut attribuer le pitoiable état où eſt la Philoſophie en Eſpagne, & non point au génie des Eſpagnols. S'il n'étoit permis de raiſonner en France, en Allemagne & en Angleterre, qu'en riſquant d'être brulé tout vif, jamais Deſcartes, Gaſſendi, Locke, Leibnitz n'euſſent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques autres païs des préjugés auſſi contraires à la bonne Philoſophie que le ſont les Inquiſiteurs. Dans l'Allemagne, dans la France il y a certaines Univerſités, qui, peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Ariſtote, perſécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philoſophie. Dans ces Univerſités forme-t-on de bons Philoſophes ? Non ſans doute ; ce ſont cependant des François & des Allemands qui y étudient, & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en eſt de même des Eſpagnols. Qu'on ceſſe de les faire étudier ſous les maîtres qui les inſtruiſent, l'on verra qu'ils ne manquent point de génie, & qu'ils peuvent

vent devenir auſſi bons Philoſophes que les autres Européens.

Le défaut que le Profeſſeur reproche aux hiſtoriens Eſpagnols, ne leur eſt pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop prévenus * en faveur de leur patrie; mais quel eſt l'hiſtorien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche ? A peine entre mille Auteurs s'en trouve-t-il un qu'on puiſſe regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Eſpagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs ? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques-uns de leurs hiſtoriens ne ſoient écrits avec beaucoup de ſincérité; Mariana eſt même loüé † ſur cet article par les plus grands ennemis des Jéſuites.

Tu ſeras ſurpris, ſage & ſavant Abukibak, que ce Profeſſeur ait porté un jugement auſſi faux de l'état des Sciences en Eſpagne, & qu'il ait marqué tant de paſſion, & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques ſont fondées. Quant à moi, je n'en ſuis point étonné, parce que j'ai vû dans ſon Ouvrage qu'il l'a

* *In Hiſtoria videntur eſſe jactatores, & a ſuis partibus ſtantes.* Id. ibid.

† Bayle, *Diction. Hiſtor. & Critiq.* Art. *Mariana.*

l'a écrit dans le tems de la dernière guerre, où les Espagnols, unis avec les François, avoient pris les Roïaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur, plus Allemand que Philosophe, étoit piqué * contre les Espagnols ; il leur reproche aigrement de s'être alliés avec des gens qu'ils avoient haïs si fortement autrefois, & de s'être soumis à un Prince François. Voilà la cause de la mauvaise humeur du Professeur, voilà l'origine de toute ses mau-

* *Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum, semper Regium, post familias Pelagianam, Alphonsianam, Castellianam, Burgundicam, Aragonicam, & Austriacam, fuisse translatum in Gallicam, quam ex eo tempore quo stetit, nunquam vidit imperantem. Novum omnino est quod illi, qui Gallis non tantum corpore, animo, gestu, vestitu, victu, incessu, sermone dissimiles & contrarii sunt; sed etiam naturali, ac velut hæreditario eosdem odio huc usque prosequebantur, colla nihilominus submiserint Principi Gallo. Novum & hoc est, quando illos viribus conjunctis in aciem prodire videmus, qui plerumque aperto marte inter se dimicabant. Novæ sunt artes, quibus hæc omnia sunt acta, & novas subinde scenas, theatro semel aperto, universus observat orbis. Quemadmodum vero ita nobis cum comparatum est, ut rerum vel plane novarum, vel novo duntaxat habitu ad parentum sollicitam suscipere soleamus considerationem : ita nunc quoque Hispania, huc usque fere neglecta, postquam secunda vice cum Gallia & Sabaudia se conjunxit, in omnium ore versatur, illiusque intimior quæritur notitia.* Id. *pag.* 30.

mauvaiſes critiques, ſi propres à tromper tous ceux qui y ajouteront quelque croiance. Un peu plus de Philoſophie, & un peu moins de prévention pour toutes ces guerres, qui doivent toujours être aſſez indifférentes à un véritable Savant, eût empêché le Profeſſeur d'être cauſe de l'erreur où ſeront pluſieurs de ſes Lecteurs.

JE viens actuellement, ſage & ſavant Abukibak, à ce qui regarde les François, dans le jugement qu'en porte le Profeſſeur. Il n'y a ni haine ni paſſion; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Eſpagnols; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis que les *François aiment les Sciences, & qu'ils ſont au-deſſus de tous les peuples de l'Europe* * *par la beauté du génie.* Quoique François, je trouve cette loüange trop forte, & je ſuis perſuadé qu'il y a eu, & qu'il y a encore actuellement en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, &c. d'auſſi beaux gé-

* *Ad Gallos tranſeo. Hi Litterarum ſtudioſi ſunt, ingeniique præſtantia cæteris Europæ populis ſuperiores. Quemadmodum naturalis eis inſita eſt habilitas, ita quoque ſtudia Literarum eis ſummam famam atque gloriam attulerunt; tantopere enim hæc auxerunt, ut nullibi ferbuerint magis quam in Gallia.* Id, *pag.* 31.

génies qu'en France. Eſt-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche ; Leibnitz & Newton, Gaſſendi & Deſcartes? Eſt-ce que Pope n'eſt pas auſſi grand Poëte que Deſpreaux ? Ce que dit le Profeſſeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences, & du bien qu'a fait à l'avancement de ces mêmes Sciences la protection marquée que leur ont accordée pluſieurs Rois de France *, me paroît très juſte & très ſenſée. Rien n'eſt plus propre à former des Savans dans un Etat, que la gloire & les récompenſes.

Après avoir ſi fort loüé les François, le Profeſſeur revient tout à coup à ſes préjugés, & l'amour de la patrie lui fait avancer une choſe dont bien des gens ne conviendront point, & que je crois très fauſſe ; c'eſt *qu'il y a beaucoup plus de gens de Lettres en Allemagne* † *qu'en France.* La quan-

* *Si quis quærat ex me cauſam cur Galli tam ſerio ſe ſtudiis addicant, non certe poſtrema mihi videtur hæc, quod Reges feliciſſimi hujus Regni non ſolum ſtudia colant, ſtudioſos ament, foveant, provehant, multorumque, qui aliqua componunt, portus, ſinus, præmium, ſed omnium etiam exempla, ipſarumque denique Literarum ſint ſtudioſiſſimi ; quod ſane acuit ingenia, & incitat ſtudia altiora majori ſtudio proſequendi.* Id. *pag.* 31.

† *Tanta tamen copia Litteratorum non abundat Gallia, quanta Germania: inde evenit ut plurimi*

quantité d'Ouvrages qui s'impriment tous les jours à Paris, à Lyon, à Amſterdam, à la Haye, &c. ſemblent prouver évidemment qu'il doit pour le moins y avoir autant de gens de Lettres en France qu'en Allemagne, quoique ce dernier païs ſoit infiniment plus étendu & plus vaſte.

LE jugement que le Profeſſeur porte ſur les Théologiens François, n'eſt point équitable ; il veut qu'ils ne ſoient point *profonds dans l'intelligence de l'Ecriture* *. Et d'où ſont donc ſortis tous ces beaux Traités de controverſe qui ont fait l'admiration de tous les Savans ? Si l'on condamne le ſentiment des Catholiques, on ſera toujours obligé d'admettre Calvin, du Moulin, Daillé, Claude, la Chapelle, comme des génies du premier ordre ; & ſi l'on eſt Catholique, pourra-t-on s'empècher d'admirer Arnaud, Boſſuet, Nicole, Chefmacher? Les gens qui loüent le mérite par-tout où il ſe rencontre, conviendront également, qu'ils ſoient Papiſtes ou Huguenots, que tous ces Docteurs ont été de grands hommes, & qu'ils ont défendu la cauſe qu'ils avoient em-

mi eorum, aut in Purpuratorum numero adhibeantur, aut in Ampliſſimum Ordinem promoveantur. Id. *pag.* 32.

* *In divinarum rerum intelligentia non ſunt admodum profundi.* Id. ibid.

embrassée, avec toute la force imaginable. Je soupçonnerois, sage & savant Abukibak, que l'attachement au Luthéranisme a dicté l'injuste décision du Professeur, qui ne regarde pas les Calvinistes comme plus éclairés que les Catholiques, dans la connoissance de l'Ecriture; mais il auroit dû refléchir que les Docteurs de ces Religions pensoient que ceux de la sienne n'étoient pas aussi clairvoians qu'il le croioit. Alors il auroit fait abstraction du fond des dogmes, aiant considéré simplement comment les Théologiens Réformés & Catholiques François avoient soutenu leur opinion; il auroit vû qu'il est impossible de porter plus loin de part & d'autre la force du raisonnement & la profonde connoissance de l'antiquité, si nécessaire à l'explication des Livres Saints.

Ce que dit le Professeur des historiens * François fait leur éloge. Il convient

* *Historiam, tam* Ecclesiasticam *quam* Politicam, *summo excolunt studio, etsi illa, tam Pontificiis quam Protestantibus, uno labore detrimentum adferant.* Id. ibid. C'est-là la manière dont une bonne & véritable histoire de ces derniers siécles infortunés doit être écrite, & c'est de la façon que l'est le divin Ouvrage de Mr. de Thou, chef-d'œuvre pour l'art, pour le style, pour la vérité, & pour l'instruction de tous les honnêtes gens. Est-ce qu'on devroit écrire des

vient qu'on a porté en France l'histoire à un très haut point ; mais il se plaint que de la manière dont on l'a traitée, elle est aussi contraire aux Protestans qu'aux Catholiques. C'est-là une marque évidente de son impartialité : si elle étoit uniquement favorable aux Catholiques, on auroit déguisé toutes les mauvaises actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue, & si elle étoit entiérement contraire aux Catholiques, il auroit fallu supprimer bien des actions blâmables, injustes & cruelles qu'ont commises les Protestans. L'ihstoire de ces derniers tems n'est pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Ministres ; mais pour être le tableau fidèle des crimes où se sont abandonnés également ceux qui se sont laissés conduire à ces Prêtres & à ces Ministres, dont les disputes pernicieuses ont fait périr tant de misérables.

LE Professeur loüe beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'antiquité, pour l'architecture, pour la peinture, enfin pour tous les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la Phy-

des Romans comme le Jésuite Maimbourg, ou des Libelles diffamatoires comme les Ouvrages de tant d'Ecrivains Protestans, pour entrer dans le véritable génie de l'histoire?

Physique expérimentale & dans les Mathématiques ; mais il les taxe * d'aimer dans la Philosophie à soutenir des paradoxes. Et quels sont donc les Philosophes, auxquels on ne puisse faire le même reproche ? Toutes les opinions des plus illustres Modernes ne sont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme, qui éprouva plus que Leibnitz, jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

De tous les jugemens du Professeur, le moins vrai c'est celui qu'il porte sur les Poëtes François & sur les Auteurs des Romans ; voici purement & simplement ce qu'il dit : *Ils sont obscènes* †. Un hom-

* *Antiquitatum architecturæ, picturæ, aliarumque artium, pariter ac* Linguæ *quæ elegantissima, lenissima, omnium denique Scientiarum ac Doctrinarum capaces sunt, & multas Societates erigere student : In* Philosophia *paradoxis, in* Mathesi *&* Physica *curiosis rebus operam dant.* Id. ibid.

† *In* Poësi *& fabulis romanis sunt obscœni.* Id. ibid.

C'est ne connoître les Poëtes François que par quelques mauvaises piéces fugitives, desavoüées même par les Auteurs qui les ont faites, que de juger de même des Poëtes François. Ne diroit-on pas, à entendre la décision du Professeur, que tous ces Poëtes sont des Petrones, dont on ne sauroit lire les Ouvrages sans rougir? C'est bien là l'idée la plus fausse qu'on puisse donner de la Poésie Françoise.

homme qui ne connoît les Poëtes François que par cette décision, aussi fausse que courte, n'est-il pas bien instruit? Il faut que ce Critique n'ait pas la moindre connoissance de la Poésie Françoise. C'est ici où l'on peut bien remarquer en passant, une faute d'ignorance, qui est aussi pernicieuse aux Lecteurs, que celles qu'on commet par la mauvaise foi. Corneille, Racine, Boileau, Crebillon, Capistron, Quinaut, Voltaire, Fontenelle, Molière, Renard, Malherbe, Racan, Boisrobert, sont-ils des Poëtes obscènes & orduriers? Trouvera-t'on aucune piéce dans tous ces Poëtes qu'une Dame ne puisse lire, si l'on excepte quelques vers de Molière, que le dévot le plus sévère ne puisse avoir dans sa Bibliothéque? Mais, dira-t-on, Rousseau & la Fontaine, qui sont de bons Poëtes, ont fait plusieurs piéces obscènes. J'en conviens, & ce sont les deux seuls bons Poëtes qui soient tombés dans ce défaut. Il ne reste plus qu'à savoir si deux Auteurs doivent l'emporter sur cinquante; car à tous ceux que j'ai cités, je pourrois encore en joindre plusieurs autres qui sont estimés, & dont les Ouvrages n'ont rien d'obscène, Madame des Houlières, la Comtesse de la Suze, Pelisson, Pavillon, la Monnoie, la Fosse, l'Abbé de Chaulieu, &c.

QUANT aux Auteurs de Romans, ce

ſont les mauvais Auteurs qui ont écrit des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville, *l'Aſtrée* de Mr. Durfé, la *Cléopatre*, la *Caſſandre*, le *Pharamond* de la Calprenede, la *Clélie* de Made. de Scudery, le *Cyrus* de ſon frere, la *Zaïre* de Segrais, le *Païſan parvenu* de Marivaux, les *Exilés* de Madame de Villedieu, le *Roman Comique* de Scaron, le *Clevelande* de Prévôt d'Exiles n'ont rien qui ſoit obſcène, & qui ne puiſſe être lû par toutes les femmes du monde, pour qui ces ſortes de Livres ſont faits. Il faut que le Profeſſeur ne connoiſſe guères mieux les Poéſies & les Romans imprimés en France, qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Profeſſeurs en Théologie de l'Univerſité de Tubinge. Qu'eſt-ce qu'il penſeroit, ſi quelque matin il voioit dans un Livre que tous les Profeſſeurs de cette Univerſité ſont des gens qui n'ont pas le ſens commun? Il trouveroit ſans doute que cette déciſion ſeroit ridicule, & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractère des gens dont on auroit porté un pareil jugement; il diroit qu'on ne doit pas juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vûs de leur confrere Monſieur * Weiſman. Il en eſt de même

* Voiez ci-deſſous le portrait de ce Weiſman dans la Lettre qui lui eſt adreſſée.

même des Poëtes François, il est absurde d'assûrer qu'ils sont tous obscènes, parce que deux ou trois ont été pour les obscénités, ce que Weisman est pour l'ignorance.

LE Professeur finit le portrait des Savans François par plusieurs traits, aussi faux qu'injurieux; il les accuse * *d'avoir un orgueil insupportable, de mépriser les Auteurs de toutes les autres Nations, & surtout les Allemands.* Je ne nierai pas, sage & savant Abukibak, qu'il n'y ait eu plusieurs Ecrivains en France qui ont montré dans leurs Ouvrages avoir une grande opinion de leur mérite; les Poëtes sur-tout sont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire, pour les excuser, qu'ils ont joüi de tout tems, comme enfans d'Apollon, du droit de se loüer eux-mêmes? Horace, † Virgile,

* *In omnibus ipsorum Scriptis apparet superbia, qua incitati omnes contemnunt, præsertim Germanos, quos tamen plerumque satis audacter exscribunt.* Id. ibid.

† *Exegi monumentum ære perennius,*
Regalique situ pyramidum altius,
Quod nec imber edax, aut aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.
Non omnis moriar: multaque pars mei
Vitabit libitinam. Usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium

le, * Lucrece, †. Ovide, §. ne se font-ils pas donné de grands éloges ? Il ne faut

Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
Dicar, qua violens obstrepit Ausidus
Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens
Princeps Aeolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam
Quæsitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens Melpomene comam.
Horat. Odar. Lib. III. Ode XXX.

* O! *mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ*
Spiritus, & quantum sat erit tua dicere facta.
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater adsit:
Orpheo Calliopea, Lino formosus Apollo.
Pan Deus Arcadia mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadia dicat se judice victum.
Virgil. Bucol. *Egl. IV.*

† *A via pieridum peragro loca, nullius ante*
Trita solo, juvat integros accedere fontes
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
Primum quod magnis doceo de rebus & arctis,
Religionum animum nodis exsolvere pergo;
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, museo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Con-

faut donc point juger de l'orgueil des Auteurs François par les saillies & les en-

Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur.
Sed potius tali facto recreata valescat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Volgus abhorret ab hac; volui tibi suave loquenti
Carmine pierio rationem exponere nostram,
Et quasi museo dulci contingere melle:
Si tibi forte animum tali ratione tenere.
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, ac præsentis utilitatem.
T. Lucret. Car. de Rer. Nat. *Lib. IV.*

§ *Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,*
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi:
Parte tamen meliore super alta perennis
Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi: perque omni secula fama
(Si quid habent veri Vatum præsagia) vivam.
Ovid. Metamorph. *Lib. XV. sub. fin.*

Voilà dans ces quatre passages un nombre de loüanges qui valent bien toutes celles que se sont données les Poëtes François. Je pourrois, si je

enthousiasmes des Poëtes ; mais par ce qu'on trouve dans les autres Ecrivains. Est-ce que Mr. de Thou, Mr. Bayle, Mr. de Fontenelle, Mr. Dacier, Mr. Menage, &c. ont refusé aux illustres Allemands les éloges qu'ils méritoient ? Est-ce qu'ils ont voulu par une vanité ridicule établir leur réputation sur celle des Savans étrangers ? Mais, dira-t-on, si les Auteurs que vous citez, n'ont pas donné dans ce défaut, d'autres y sont tombés.

je voulois, montrer ici que les Grecs ne se sont pas moins loüés que les Latins; mais il suffit que j'aie prouvé par l'exemple de quatre des plus illustres Auteurs anciens que de tout tems les Poëtes ont été en droit de faire leur éloge. L'amour qu'ils ont pour la gloire, & le desir d'aller à l'immortalité les font parler dans le goût prophétique, & dans leur enthousiasme ils font eux-mêmes leurs panégyristes. Ceux qui paroissent les plus modestes dans les endroits où ils semblent se défier de leurs forces, montrent cependant à découvert l'envie qu'ils ont d'éterniser leur nom. Stace, en élevant l'Enéïde infiniment au-dessus de sa Thébaïde, souhaite pourtant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adresse la parole dans ces termes;

Vive precor: nec tu divinum Æneida tenta
Sed longe sequere, & vestigia semper adora.

On voit dans ce *Vive precor*, toute la tendresse des Poëtes pour leurs Ouvrages.

bés. Hé! qui ſont donc ces autres? Apparemment quelques Ecrivains, auſſi mépriſés en France des gens de goût & de bon ſens, qu'ils le ſont dans les païs étrangers. Quoi! parce qu'un viſionnaire, tel que le Jéſuite Bouhours, dont toute la Science conſiſtoit à connoître le rapport & l'arrangement de certains mots, aura ſoutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'eſprit, faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux, de mépriſer les étrangers, & ſur-tout les Allemands? C'eſt une plaiſante façon de juger du caractère des Auteurs d'une Nation, que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou. Quel eſt l'homme qui ait été plus loüé par les François que Leibnitz *. Quel eſt l'homme qui le ſoit plus aujourd'hui que Wolf †? Eſt-ce que ces deux grands hommes ſont Turcs ou Moſcovites? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loüés par les François qu'ils ne l'ont été par leurs compatriotes. Il eſt vrai qu'en France on ne fait pas grand cas de cette foule de mauvaiſes brochures, dont tant de Profeſſeurs & de Théologiens inondent l'Allemagne;

* Voi. *l'Eloge de* Leibnitz, *par Mr.* de Fontenelle, *dans les Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences.*

† *L'Epître de* Voltaire *au Roi de Pruſſe.*

magne; mais ce n'eſt point par orgueil qu'on mépriſe ces Ecrits, c'eſt par bons ſens & par ſageſſe. On ne fait pas plus de cas de ceux qui ſont écrits dans le même goût par des François.

VOICI quelque choſe de moins juſte que tout ce que j'ai critiqué juſqu'à préſent. Après que le Profeſſeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médiſans, tout à coup il oublie ce qu'il vient de dire; & voulant faire leur portrait en raccourci, il aſſûre qu'on doit plûtôt les regarder * comme des panégyriſtes que comme des cenſeurs. Hé quoi! ces mêmes gens, ſi portés à la médiſance, deviennent tout à coup des faiſeurs perpétuels d'éloges! Par quel enchantement s'opére donc cette ſubite métamorphoſe? Il faut avoüer qu'il eſt impoſſible de pouvoir concilier les différens ſentimens du Profeſſeur, & je croirois qu'il n'a guères entendu lui-même ce qu'il diſoit dans cette occaſion. Il eſt tems de finir ma Lettre, ſage & ſavant Abukibak.

JE te ſalue.

* *Scriptores Gallici* panegyriſtæ *potius*, *quam* cenſores *ſunt nominandi.* Jo. Juſti von Einem Coettingenſis *Commentariolus Hiſtorico-Literarius*, &c. *pag.* 32.

LET-

****

LETTRE CENT SOIXANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au ſage* Abukibak.

DEPUIS pluſieurs années, ſage & ſavant Abukibak, ſi j'avois une ſanté un peu moins foible, je me croirois le plus heureux des hommes. L'étude de la Philoſophie & l'amour des Belles-Lettres me ſemblent des biens plus précieux, que les tréſors les plus conſidérables & que les dignités les plus éminentes. Dans le fond d'une ſolitude qui me paroît charmante, je goûte des plaiſirs qui ont pour moi plus d'attraits que les couronnes n'en ont pour les Princes ambitieux. Oui, ſage & ſavant Abukibak, je ne troquerois point mon ſort contre celui d'un grand Monarque, & je ſuis fermement perſuadé qu'un véritable Philoſophe doit être convaincu * que *c'eſt le propre & l'eſſence d'une grande ame, de mépriſer ce qu'il y a de grand dans le Monde, & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.* C'eſt cet-

* *Magni animi eſt magna contemnere, ac mediocria malle quam nimia.* Senec. Epiſt. *XXXIX.*

cette heureuſe médiocreté qui ſeule peut rendre les hommes heureux : la grandeur eſt toujours accompagnée de mille ſoins, & preſque toujours de l'ambition ; elle eſt par conſéquent incompatible avec la véritable tranquillité. D'ailleurs, quels biens peut-elle donner, qu'on ne trouve dans la médiocreté ? Aucun, & tout homme qui ſait ſe borner à une fortune médiocre, eſt le ſeul homme véritablement riche. Un ancien Philoſophe a dit avec raiſon, * *Si l'on régle ſes beſoins ſur la Nature, on ne ſera jamais pauvre, ſi on les régle ſur l'opinion, on ne ſera jamais riche.* Quels ſont donc les avantages qui doivent nous faire ſouhaiter l'état des Souverains, ſi au milieu de leurs tréſors ils ne ſont ni plus riches, ni plus contens qu'un Philoſophe qui joüit d'un bien honnête, & qui ſuffit pour fournir à ſes beſoins. Les Rois & les Princes ſeroient-ils moins ſujets que les autres hommes, à des chagrins domeſtiques ? Auroient-ils le privilège dans leur palais d'être à l'abri des ſoucis ? Point du tout, les lambris dorés, les tableaux de Raphaël & de Michel Ange, les tapiſſeries des Gobelins ne charment ni la douleur, ni la triſteſſe. Les Souverains dans le ſanctuaire des Tem-

* *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper ; ſi ad opinionem, nunquam dives.* Senec. Epiſt. *XVI.*

Temples qu'ils se bâtissent, sont accablés, comme les plus simples mortels, des infirmités du corps & de celles de l'esprit. L'inimitable Montagne a bien dépeint les infortunes des Grands, & montré que le Trône ne peut défendre un Roi contre les loix de la Nature. *La fiévre*, dit-il, * *la migraine & la goute l'épargnent-elles? non plus que nous. Quand la vieillesse lui serrera les épaules, les archers de sa garde l'en déchargeront-ils? Quand la fraïeur de la mort le transira, se rassûrera-t-il par l'assistance des Gentils-hommes de sa chambre? Quand il sera en jalousie & caprice, nos bonetates le remettront-elles? Le ciel de lit, tout enflé d'or & de perles, n'a aucune vertu pour appaiser la colique & les tranchées. A la moindre étreinte que lui donne la goute, il a beau être Sire & Majesté, perd-t-il pas le souvenir de ses palais & de ses grandeurs? S'il est en colère, sa principauté l'empêche-t-elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fou? La moindre piqûre d'épingle & la plus petite passion de l'ame est capable de nous ôter le plaisir de la Monarchie du Monde.*

De tout tems les véritables Philosophes ont pensé, ainsi que Montagne, sur l'état des Rois & des Grands, & n'ont regar-

* *Essais* de Michel de Montagne, *Liv. II. pag.* 109.

regardé comme véritablement heureux, que les ſages mortels qui ſavoient mépriſer toutes les richeſſes ſuperflues, & qui dans une honnête médiocreté cherchoient à cultiver leur eſprit & à former leur cœur. *Il n'eſt rien de ſi doux* *, dit Lu-

* *Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere*
Edita doctrina ſapientium templa ſerena:
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palantis quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas, emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes, o pectora cæca:
Qualibus in tenebris vitæ, quantiſque periclis
Degitur hoc ævi, quodcumque eſt! nonne videre
Nil aliud ſibi naturam latrare, niſi ut qui
Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur
Jucundo ſenſu, cura ſemotus, metuque?
Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Eſſe opus omnino, quæ demant cumque dolorem.
Delicias quoque uti nullas ſubſternere poſſint;
Gratius interdum neque natura ipſa requirit.
Si non aurea ſunt juventum ſimulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut ſuppeditentur;
Nec domus argento, fulget, auroque renitet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa?
Quin tamen inter ſe proſtrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, ſub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucunde corpora curant,
Præ-

Lucrece, *que d'être reçu dans les Temples des Sages, dont la doctrine rend tranquille & heureux. C'est du haut de ces Temples qu'on apperçoit les infortunés mortels tomber d'une erreur dans une autre, vivre dans un déréglement continuel, & disputer entre eux des avantages de l'esprit & de la Noblesse. Ils passent leur vie dans l'esclavage pour contenter leur avarice & leur ambition. Hommes insensés! pourquoi perdez-vous le peu de jours qui vous est accordé, dans les périls & dans les ténèbres? Est-il possible que vous ne sentiez pas que la Nature ne demande que la santé du corps & la tranquillité de l'esprit, qu'on ne peut acquerir qu'en éloignant la tristesse, les soins & la crainte. Il ne faut presque rien à cette nature pour la garantir de la douleur, elle ne demande point de ces plaisirs recherchés & difficiles à gouter, elle se passe aisément des statues d'or, destinées à soutenir des flambeaux qui éclairent pendant les repas qu'on pousse bien avant dans la nuit, elle n'exige pas que les maisons brillent*

Præsertim cum tempestas arridit, & anni
Tempora conspergunt viridantis floribus herbas
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jacteris, quam si plebeia in veste cubandum est.
Quaproter quoniam nihil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest animo quoque nil prodesse putandum.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. II.

lent par une grande quantité d'or & d'argent, elle ne demande pas que les voutes d'un ſalon ſuperbe retentiſſent du ſon des inſtrumens. Tant de grandeurs ne ſont point néceſſaires au véritable bonheur de l'homme; il peut, aſſis ſur l'herbe, auprès d'un ruiſſeau, ſous un feuillage verd gouter tous les plaiſirs de la vie. Les maladies, les fiévres aigües attaquent un Grand dans un lit de pourpre, & ne le reſpectent pas davantage qu'un miſérable païſan, couché ſur un chalit. Les richeſſes ne font point la ſanté du corps, ni la Nobleſſe des ancêtres & l'éclat du trône la félicité; tout ce qui eſt ſuperflu, eſt inutile à l'eſprit.

Si les Rois, ſage & ſavant Abukibak, ſont expoſés aux mêmes incommodités que les plus pauvres de leurs ſujets ils meurent auſſi tout comme eux *, & leur rang ne les exempte point des loix de la Parque. Qu'ont-ils donc qui puiſſe faire envier leur ſort? Je n'y trouve rien au contraire qui ne doive le faire mépriſer à un Philoſophe. Ils ont toutes les incommodités qu'ont les autres hommes, & n'en ont pas les avantages. Un Roi eſt-il le maître de ſe livrer à tout ce qui peut flatter uniquement l'eſprit, & l'affranchir des ſoins & des ſoucis? Ne faut-il pas

* *Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas*
Regumque turreis. O beate ſexti!
Horat. Odar. *Lib. I. Od. IV.*

pas au contraire qu'il ſoit occupé ſans ceſſe du gouvernement de ſon Etat ? Si ce n'eſt pas par l'amour qu'il porte à ſon peuple, c'eſt pour ſes propres intérêts, & par la crainte qu'on ne lui raviſſe une partie de ce qu'il poſſéde. Ainſi, ſi un Roi eſt vertueux, il eſt accablé de ſoins par la tendreſſe qu'il a pour ſes ſujets : il a à la fois tous ceux qu'ont en détail tous les peres de famille de ſon Roïaume ; & s'il eſt criminel, emporté, violent, ſanguinaire, il craint également ceux qu'il commande, & ceux qui ne lui ſont point ſoumis. C'eſt-là de tous les états le plus triſte, ſur-tout ſi on le compare à celui d'un Philoſophe, dont tous les jours ſont également ſereins, qui n'eſt occupé que de ce qui peut plaire à l'eſprit, & conſerver à l'ame cette tranquillité qui ſeule fait ſon véritable bonheur. Pour connoître combien les richeſſes & les grandeurs ſont inutiles au bonheur des humains, il ne faut pas être Philoſophe, il eſt ſeulement néceſſaire de raiſonner, & de refléchir ſur la fin & l'uſage de ces richeſſes & de ces grandeurs. Un ancien Poëte, plus ſenſuel que Philoſophe, & plus ſpirituel que ſavant, ſe moque de ces tréſors & de ces honneurs, dont l'acquiſition coute tant aux hommes, & leur ſert ſi peu.

Si l'on pouvoit au prix de l'or,
Allonger le cours de ſa vie,

Je

Je ferois ma plus forte envie
D'amasser un ample trésor,
Afin que quand la mort avare
Viendroit sur moi mettre la main,
Un riche don la pût soudain
Renvoier aux bords du Tenare.
Mais si par l'or on ne peut pas
Renoüer sa trame fragile,
Pourquoi cette crainte inutile,
Pourquoi ces soins, ces embarras,
Qui précipitent notre terme ?
Chers Amis, d'un esprit plus ferme
Je veux attendre mon destin,
Boire avec vous, rire sans cesse,
Et ne quitter jamais le vin
Que pour caresser ma Maitresse. *

SI

* Cette traduction en vers est de Mr. de la Fosse, voici l'Ode originale.

* Οὖπλουτος εἴγε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρῆγε θνητοῖς,
Εκαρτέρην φυλάττων,
Ιν᾽ ἄν θανεῖν ἐπέλθῃ
Λάβῃ τι· καὶ παρέλθῃ.
Ει δ᾽ οὐδὲ τὸ πρίασθαι
Τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,
Τί καὶ μάτην στενάζω,
Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Εμοὶ γένοιτο πίνειν
Πίοντι δ᾽ οἶνον ἡδὺν,
Εμοῖς φίλοις συνεῖναι,
Εν δ᾽ ἁπαλαῖσι κοίταις
Τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν. *Anacr. Ode XXIV.*

SI le ſort d'un Philoſophe eſt préferable à celui d'un Souverain, & ſi les biens & les grandeurs dont joüit ce dernier, ne ſauroient procurer le bonheur & la tranquillité que donne abondamment l'étude de la ſageſſe, combien ce même Philoſophe doit-il s'eſtimer plus heureux qu'un courtiſan, infortuné joüet des caprices de ſon Prince & des révolutions de la fortune ; eſclave des paſſions de celui à qui il veut plaire, qui n'agit que par les impulſions qu'il reçoit d'une cauſe étrangère, ſemblable à une marionnette qui doit à des reſſorts ſes moindres mouvemens. Lorſqu'un homme, accoutumé à penſer, conſidére la triſte ſituation des courtiſans, il eſt étonné, autant qu'on puiſſe l'être, qu'il ſe trouve des créatures doüées de raiſon, qui veuillent bien ſe dépouiller entiérement de cette raiſon pour ſatisfaire une ambition ridicule, & pour courir après une chimère ; car enfin, ſage & ſavant Abukibak, il eſt certain que les courtiſans non ſeulement ſont obligés de ne pas blâmer le mal ; mais ils ſont forcés de loüer le vice. Or, n'eſt-ce pas renoncer à l'uſage de la raiſon que de s'impoſer une pareille contrainte ? Et qu'on ne diſe point qu'il eſt permis aux courtiſans de garder le ſilence dans certaines occaſions, & de ſe diſpenſer d'approuver ce qui eſt blâmable. *Ne pas loüer un mauvais Prin-*

ce, * *c'est l'accuser de tyrannie*; ainsi les gens, attachés à la Cour d'un Prince vicieux, sont obligés de faire l'éloge de ses vices. Quel emploi pour un homme qui conserve encore quelque pudeur !

Les loüanges coutent si peu à ceux qui veulent acquerir les bonnes graces des Souverains, qu'il n'est aucune exagération qui leur paroisse trop forte ; en sorte que lors même qu'ils loüent des Princes bons, justes & équitables, à force d'outrer les choses, ils rendent ridicules leurs loüanges. Quel est, je ne dis pas le Philosophe, mais l'honnête homme, qui ne soit indigné, en lisant les sottises qu'ont débitées plusieurs flatteurs sur un tremblement de terre qui arriva peu de tems avant la naissance de Louïs XIII.? Juglaris a eu l'effronterie de dire † *que Louïs le Juste étant conçu, le monde qui se sentoit coupable, devoit trembler, si ce n'est que ce tremblement ne vint de la réverence qu'avoit l'Europe pour Louïs XIII. C'étoit peu que de le craindre lorsqu'il eut*

* *Tyrannum non prædicasse, tyrannidis accusatio vocabatur.* Pacat. in panag. Theodos.

† Justo *Rege concepto, quidni contremisceret sibi tam male conscius mundus? Hinc tamen Europæ velim in* Ludovicum *reverentiam discas. Parum fuit ab armato metuere, etiam a nondum genito trepidavit.* Elog. Ludov. XIII.

eut les armes à la main, il la fit trembler avant que de naître. Quel est l'Héraclite assez triste pour ne point éclater de rire, en voiant un homme assez impudent pour dire à un autre que lors de sa naissance la terre avoit tremblé, ou par *crainte*, ou par *respect*? Cependant ce même éloge, tout ridicule qu'il est, a été paraphrasé & allongé par un autre flatteur. *La terre tremble*, dit-il, *. *Ne témoignè-t-elle pas son respect? Ne déclare-t-elle pas sa peur? Le jeune Prince a dès le berceau assez de majesté pour se faire adorer, assez de force pour se faire craindre. La terre branle; elle secoüe ses tyrans, qu'elle ne peut plus soutenir à la venue du Juste qui se présente pour les punir, qui se montre pour les exterminer; son seul regard en fait le supplice.* Que diroit-on de plus, si l'on parloit des prodiges arrivés à la naissance du Fils de Dieu? N'est-ce pas abuser du droit de loüer, que de faire servir à la gloire d'une simple créature † ce qui doit être réservé au Créateur? Car les Rois, malgré leur puissance, ne sont que des vers de terre, eu égard au souverain Maître de l'Univers, & c'est un crime irrémissible que d'ô-

* Ceriziers, *Réflexions Politiques*, pag. 111.
† C'est dans cette occasion que l'on peut dire avec raison, *Non miscenda sunt sacra profanis.*

d'ôſer les comparer avec lui ; c'eſt mettre en parallèle le néant avec l'Etre le plus parfait.

Le défaut de donner des loüanges déplacées eſt ſi contagieux à la Cour, que les Philoſophes & les gens les plus ſpirituels ne peuvent s'en garantir lorſqu'ils ſont obligés d'être au nombre des courtiſans. Mon Dieu ! que Ciceron me paroît mépriſable quand je le vois élever Jules Céſar au-deſſus de Pompée, & flatter un uſurpateur qu'il haïſſoit ! N'eût-il pas mieux fait de ſe dépouiller entiérement de tous les emplois qui l'attachoient encore à la République ? Il eût ſauvé le Philoſophe du deshonneur qu'il acquit comme courtiſan. Qui pourroit lui pardonner ce langage ? * *Nous comptons avec admiration les guerres, les victoires, les triomphes, les Conſulats de Pompée ; mais nous ne ſaurions compter les vôtres. Il avoit autant ſurpaſſé nos ancêtres par la gloire qu'il s'étoit acquiſe, que vous l'avez emporté ſur lui & ſur tous les autres.* Ovide me paroît moins mépriſable que Ciceron; mais auſſi foible, lorſqu'il adreſſe tant de pri-

* *Eneii Pompeii bella, victorias, triumphos, Conſulatus admirantes numerabamus ; tuos enumerare non poſſumus. Tanto ille Superiores vicerat gloria, quanto tu omnibus præſtitiſti.* Cicer. *Orat. pro Reg. &c.*

prières & tant de vœux * à Auguſte pour obtenir ſon rappel. Il auroit dû ſoutenir ſon exil avec plus de fermeté. S'il étoit privé de ſa patrie, ſon eſprit lui reſtoit ; il devoit s'en ſervir. Il me ſemble auſſi ſenſé lorſqu'il dit † qu'il *en joüit mal-*

* *Spes magna ſubit, cum te mitiſſime Princeps*
Spes mihi, reſpicio cum mea fata, cadit.
Ac veluti ventis agitantibus æquora non eſt
Æqualis rabies, continuuſque furor ;
Sed modo ſubſidunt, intermiſſique ſileſcunt,
Vimque putes illos depoſuiſſe ſuam.
Sic abeunt redeuntque mei, variantque timores,
Et ſpem placandi dantque negantque tui.
Per Superos igitur, qui dent tibi longa dabuntque
Tempora, Romanum ſi modo nomen amant.
Per patriam, quæ te tuta & ſecura parente eſt,
Cujus, ut in populo, pars ego nuper eram ;
Sic tibi, quem ſemper factis animoque mereris
Reddatur gratiæ debitus urbis amor.
Ovid. Triſt. Lib. II.

† *En ego, cum patria caream ; vobiſque, domoque ;*
Raptaque ſint, adimi quæ potuere, mihi.
Ingenio tamen ipſe meo comitorque fruorque ;
Cæſar in hoc potuit juris habere nihil.
Quilibet hanc ſævo vitam mihi finiat enſe,
Me tamen exſtincto fama ſuperſtes erit.
Dumque ſuis victrix omnem de montibus orbem
Proſpiciet domitum, Martia Roma, legar.
Ovid. Triſt. *Lib. III. Eleg. VII.*

malgré son bannissement, qu'Auguste ne pouvoit avoir nul droit là-dessus, qu'il est petit & méprisable lorsqu'il donne à son persécuteur les loüanges les plus fortes, & souvent les plus fausses pour fléchir sa colère.

Un Auteur moderne me paroît encore plus rampant & plus lâche qu'Ovide; c'est le Comte de Bussy Rabutin. Cet homme avoit en même tems une vanité ridicule & insupportable, & une foiblesse, ou pour mieux dire, une bassesse d'ame inconcevable. Il avoit été exilé par Louïs XIV. & il écrivoit à ce Roi, *J'ai de la naissance & de l'esprit, Sire, aussi bien que Mr. de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de service que lui; ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine, aussi bien que d'un grand Roi.* Dans une autre Lettre il écrit les mêmes impertinences. *Si Votre Majesté vouloit prendre la peine de songer un moment que dans un Regne, plein de guerre, de justice, & de politesse, un homme qui a de la naissance, de l'esprit & du courage, qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considérables dans des tems fâcheux; que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrace, je ne puis m'empêcher de croire que vous lui pardonneriez.* Qui croiroit que cet homme qui a de la naissance, de l'esprit, du courage, qui repete si souvent ses qualités au Roi, qui se vante lui-même avec tant d'excès, parle ensuite dans d'au-

d'autres Lettres ſur le ton d'un pauvre mendiant, & demande l'aumône au nom de Dieu ? *Je ne vous parle plus, Sire, dit-il, de mes ſervices ; ils ne méritent rien. Je ne vous préſente que ma miſère qui mérite votre pitié. Au nom de Dieu, Sire, aſſiſtez-moi. A qui m'adreſſerai-je qu'à Dieu pour vous toucher le cœur, & à vous, pour me ſecourir ?* Il faut convenir que ce langage eſt bien oppoſé à celui d'un véritable Philoſophe, qui ſait ſe roidir contre tous les évenemens, * qui ſe met au-deſſus des coups & des revers de la fortune, qui conſerve une fermeté à toute épreuve dans quelque ſituation qu'il ſe trouve, & qui au milieu des perils les plus grands conſerve toujours ſa raiſon.

IL n'y a rien de plus bas que les plaintes que font les courtiſans diſgraciés ; on diroit, à les oüir, qu'ils ſont condamnés au ſupplice le plus rigoureux & le plus cruel, parce qu'ils ſont exilés de la Cour.

* *Juſtum & tenacem propoſiti virum,*
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus inſtantis tyranni
Mente quatit ſolida ; neque auſter
Dux inquietus turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ. Horat. Odar. Lib. III. Ode 3.

Cour. S'ils penſoient ſenſément, ils ſe féliciteroient de ce qu'ils ſont dans un état où ils peuvent vivre, agir & penſer comme un galant homme, ne plus mentir, ne plus loüer le crime, ne plus ſacrifier enfin toutes les vertus à l'ambition. Cependant, loin de gouter leur nouvel état, ils regrettent toujours celui qu'ils ont quitté, & même lorſqu'ils diſent qu'ils ont oublié la Cour, on voit que dans leurs diſcours il n'eſt rien de réel. Au milieu de leurs prétendues conſolations, on démêle aiſément les chagrins dont ils ſont dévorés. Je ne trouve rien de ſi plaiſant, & en même tems de ſi ridicule que la manière dont le Comte de Buſſy Rabutin croioit devoir ſe conſoler. Il avoit la fatuité de croire que le Ciel avoit permis tout exprès que le Roi d'Angleterre fût détrôné, pour que lui Buſſy Rabutin trouvât ſes diſgraces plus legères, en les comparant à celles de ce Prince malheureux. *Dieu*, dit-il, *en me donnant la force de ſoutenir mes malheurs, me met dans l'eſprit un fond inépuiſable de penſées pour en parler, & de réſignation pour les ſouffrir ſans murmure; & de peur même que mes tours & mes conſolations ne s'uſent à la fin, il détrône un Roi à point nommé pour me faire prendre patience. Il me perſuade même que le grand Prince qui le protege, qui eſt ſi heureux & ſi digne de l'être, n'a pas fixé la fortune en dormant, &*

que

que pour conduire & ſoutenir ſes proſpérités, il ſe donne moins de repos que ma miſère ne m'en laiſſe. Tout ce diſcours n'eſt qu'un mélange d'orgueil, de baſſeſſe, de flatterie & de fauſſe conſolation. Un Philoſophe exilé ſe fût bien expliqué autrement. Peut-être auroit-il remercie le Prince de ſon exil, & de ce qu'il le jugeoit aſſez honnête homme pour l'éloigner de la Cour. Je placerai ici à ce ſujet le Sonnet d'un Poëte Philoſophe, qui renferme de grands ſentimens & des vérités inſtructives.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je mépriſe des Grands le plus charmant accueil,
J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où pour un de ſauvé, mille perdent la vie.
Je fuis la Cour des Grands, autant qu'elle eſt ſuivie;
Le Louvre me paroît un ſuperbe cercueil;
La pompe qui le ſuit, une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer ſa liberté ravie.
Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus beau.
Rois, Cours, honneurs, palais, tout eſt en ma puiſſance,
Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,

Et vivant ſous les loix de mon indépendance.
Enfin les Rois ſont Rois, je ſuis ce que je ſuis.

Le Jéſuite Bouhours a condamné ce Sonnet. *C'eſt du ſublime bien outré*, dit-il *, *pour les ſentimens & pour les penſées, que le Sonnet de je ne ſais quel Philoſophe, apparemment Gaſcon.* Cette déciſion eſt digne d'un Jéſuite ambitieux, eſclave de la grandeur. Quels ſont donc ces ſentimens outrés? Eſt-celui

D'éviter les palais comme on fait un écueil,
Où pour un de ſauvé mille perdent la vie.

Il n'eſt pas beſoin d'être Philoſophe pour approuver ce ſentiment, il faut être ſeulement Chrétien. Qui peut nier que les palais des Grands ſont des écueils dangereux pour la vertu, & que pour un qui s'y ſauve, mille autres s'y perdent? L'Evangile dit qu'il eſt plus difficile qu'un riche puiſſe être ſauvé, que de faire paſſer un bœuf dans le trou d'une éguille. La Morale d'un Jéſuite ſur ce point

* *Penſées ingénieuſes des Anciens & des Modernes, recueillies par le* Pere Bouhours, *pag.* 20. *Edit. de Paris M. D. C. XCII.*

point n'eſt pas d'accord avec celle du Chriſtianiſme ; ce n'eſt pas dans ce ſeul article qu'elles ſont oppoſées l'une à l'autre.

CE que l'Auteur du Sonnet dit

Du Louvre qui paroît un ſuperbe cercueil,
Où chacun doit pleurer ſa liberté ravie.

EST vrai au pied de la lettre. Et qui peut douter que tous les courtiſans ne ſoient des eſclaves, & que la Cour ne ſoit le cercueil de la liberté & l'écueil de la vertu de tous ceux qui y ſont attachés. Un homme, à qui l'ambition n'a point ôté entiérement l'uſage de la raiſon, ne doit-il pas gémir lorſqu'il refléchit ſur ſon état, & qu'il examine la conduite qu'il eſt obligé de tenir pour conſerver les dangereux honneurs dont il joüit, ou pour acquerir ceux qu'il ſouhaite d'obtenir.

LES vers ſuivans me paroiſſent encore très ſenſés.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi même un empire plus beau.
Rois, Cours, honneurs, palais, tout eſt en ma puiſſance.

QUI doute qu'un homme, véritablement

ment ſage & vertueux, ne trouve dans lui-même & dans la ſatisfaction que donne la probité, des plaiſirs plus doux & des ſatisfactions plus pures que celles qui ſuivent les Couronnes ? Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a dit qu'un Philoſophe, véritablement Philoſophe, étoit plus fortuné que tous les Rois. Il faut expliquer ce vers, *Rois, Cours, honneurs, palais, tout eſt en ma puiſſance*, dans le même ſens que les Stoïciens diſoient que le Sage étoit *Roi, beau, riche, &c.* c'eſt-à-dire qu'un homme qui ſait commander à ſes paſſions & s'élever au-deſſus des foibleſſes humaines, eſt véritablement maître de ſon bonheur. Il ne craint rien que le vice, & par conſéquent on peut dire, ſur-tout en Poéſie, que

Rois, Cours, honneurs, palais, tout eſt en ſa puiſſance.

Les trois vers qui ſuivent celui-ci & qui finiſſent le Sonnet, montrent parfaitement dans quel ſens on doit le prendre, & comment il faut l'expliquer.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant ſous les loix de mon indépendance.
Enfin les Rois ſont Rois, je ſuis ce que je ſuis.

Ces vers contiennent le véritable portrait

trait d'un Philoſophe. Il peut réellement ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut. Il vit indépendant, parce qu'il ſe conforme aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition, ni avarice, ni deſir d'amaſſer des richeſſes. Retiré dans une ſolitude aimable, ou bien, vivant au milieu des villes, dans ſon cabinet il ignore ce qui ſe paſſe dans les palais; il ne fait point la Cour au Grands, il s'embarraſſe peu de la faveur des Princes, & a raiſon de dire, trouvant dans lui-même ſon bonheur,

Enfin les Rois ſont Rois, je ſuis ce que je ſuis.

IL auroit pû ajouter à cela quelque choſe de plus, & dire

Les Rois, tout Rois qu'ils ſont, ſont moins heureux que moi.

PEUT-être ſe fut-il exprimé de même s'il n'eût été contraint par la rime. Quant à moi, qui ne ſuis point obligé à rendre ma penſée d'une manière qui en diminue la force, je ſoutiendrai hardiment (tous les Bouhours de l'Univers duſſent-ils me traiter de Gaſcon), que je ſuis fermement perſuadé qu'un Philoſophe, qui n'a d'autre ambition que celle d'être vertueux, peut dire hautement & véritablement,

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

VOILÀ, sage & savant Abukibak, quels sont mes sentimens sur les grandeurs les plus élevées & les plus ambitionnées par les hommes. Après cela, tu ne seras pas surpris que je sois si content dans ma solitude, & qu'au milieu de mon cabinet dans un païs où il est permis de penser, où non seulement les Philosophes, mais même tous les hommes sont véritablement libres, je me félicite sans cesse du parti que j'ai pris, qui m'a mis en état de vivre comme il convient de vivre lorsqu'on fait usage de sa raison.

JE te salue.



LETTRE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

JE t'ai dit souvent, sage & savant Abukibak, qu'on ne pouvoit assez loüer un homme de condition qui s'appliquoit aux Belles-Lettres, qui cultivoit son esprit; je te repeterai aujourd'hui la même chose au sujet de deux ou trois piéces de vers que je t'envoie, & qui ont été faites

tes par un Gentilhomme * de mes amis. Il feroit à fouhaiter que les Nobles dans tous les païs imitaffent fon exemple, & qu'ils ne comptaffent pas fi fort fur leur naiffance, qu'ils cruffent qu'elle leur doit tenir lieu de tout. C'eft bien abufer de la Nobleffe, & bien peu connoître fon origine, que de fe figurer qu'elle doit fuppléer au véritable mérite; elle eft faite pour orner & pour récompenfer le mérite, & non pour en donner. Dix fiécles de Nobleffe ne fauroient faire, je ne dis pas un honnête homme, mais même un homme aimable. Ho! Qu'il y a de gens de condition qui font ennuieux, & dont l'efprit & l'ame font auffi roturiers que le corps eft noble! Si ces gens favoient combien ils font à charge à ceux qui les fréquentent, ils troqueroient fans doute, fi cela étoit poffible,

* L'Auteur de ces vers eft Monfieur le Baron de Montolieu, autrefois Chambellan du Roi de Pruffe, aujourd'hui Confeiller-Privé du Duc de Wurtemberg, Chevalier des Ordres de ce Prince, ancien Gouverneur de la Comté de Montbeillard. Quoique je n'aie jamais inferé dans mes Ouvrages aucune Piéce fugitive; cependant en faveur de l'Auteur, & pour exciter la jeune Nobleffe à imiter fon exemple & à cultiver les Belles-Lettres, je place ici avec plaifir ces deux ou trois Piéces, les aiant moi-même demandées avec inftance à Mr. de Montolieu.

ble, une centaine d'années de leur Noblesse pour une legère portion de génie. Ces réflexions me meneroient trop loin, voici, sage & savant Abukibak, les vers que je t'ai promis.

DISCOURS,

Présenté au Jeune DUC DE WURTEMBERG, le 11. de Février 1740. Anniversaire de sa naissance.

* *AUguste Rejetton d'une excellente Race!*
Comment des tes Aïeux déjà tu suis la trace? †
Dejà ton goût paroît pancher pour les Beaux-Arts?
Tu dévores déjà les hauts faits des Césars? §
Des plus riches vertus le partisan fidèle,
Déjà tu nous promets d'en être le modèle?
Et ma Muse, attentive aux progrès de tes ans,
Garderoit le silence? Elle, qui de tout tems
Sur les moindres sujets exerçant sa manie,
Pour Bacchus & l'Amour tourmenta son génie.
Non

* Charles-Eugene Duc de Wurtemberg, encore en âge de minorité

† La plûpart des Ducs ont aimé & favorisé l'accroissement des Sciences dans leurs Etats.

§ Ils ont tous été guerriers.

Non, malgré les dangers d'un si vaste projet,
Feignez, Muse, feignez d'ignorer quel trajet
Il est du simple au grand, du facile au pénible :
Aux traits de la Critique offrez-vous insensible ;
Et sous l'ombre du Nom que vous allez chanter,
Montrez qu'une ame éprise ôse, & peut tout tenter.
Oui, lorsque je te vois dans ta tendre jeunesse
Dévancer les leçons de la sage vieillesse ;
Dans un âge, où si peu l'on s'applique à penser,
Distinguer les talens, les savoir balancer :
Alors sans prodiguer mon encens, je l'avoüe,
Peu content d'admirer, grand Prince ! je te loüe,
Et malgré le respect qui devroit m'effraïer,
Ma plume veut de l'encre, & mon cœur du papier.
Privé depuis trois ans de ton auguste Pere,
*De ce Héros vanté *, sous les yeux de ta Mere †.*
Princesse d'un grand cœur, d'un esprit cultivé,
Pour l'Etat qui t'attend, tu te vois élevé.

Tu

* Charles-Alexandre son Pere, mort subitement le 12. de Mars. 1737.

† La Duchesse Marie-Auguste, née Princesse de la Tour & Tassis.

Tu ſens ainſi couler les ans de ton enfance,
Exact en tes devoirs, rempli de confiance,
En l'aſſidu travail de ton Conſeil d'Etat *,
Qu'un Prince de ton ſang dirige avec éclat †.
Cependant ton eſprit vif, plein d'intelligence,
Voit qu'inſenſiblement le tems, le jour s'avance,
Où ſeul de tes ſujets, ſans le ſecours d'autrui,
Tu dois être l'amour & le plus ferme appui.
Que fais-tu? Pour remplir dignement cette tâche,
De bonne heure à ce but tu viſes ſans relâche;
Et ſuivant les avis de ton ſage Mentor §,
Des exemples fameux tu te fais un thréſor,
Comme on voit au Printems l'abeille diligente
Ti-

* Pendant la minorité, le Conſeil de la Régence, ou de l'adminiſtration, eſt compoſé ſelon les anciens uſages, de ſix Miniſtres, dont trois ſont Nobles. Ils partagent toute l'autorité de l'adminiſtration & de la tutelle, & les cas ſe décident par la pluralité des voix.

† L'Adminiſtrateur, ou Régent du Duché, en tems de minorité eſt toujours le premier Prince du ſang, ou le plus proche *Agnat*, s'il eſt majeur. A préſent c'eſt le Duc de Wurtemberg-Oels Charles-Fréderic, dont les Etats ſont ſitués en Siléſie.

§ Mr. de Monleon, Gentilhomme Lorrain & Gouverneur de ce Prince. Il eſt Colonel à Brevet de l'Empereur, Adjudant-Général du Cercle de Soüabe, & il s'acquitte de ſa charge en habile & parfaitement honnête homme.

Tirer son miel des fleurs & du suc d'une plante.
Entre tes mains Polybe *, *& l'instructif* Rollin,
Conservent peu de tems leur forme & leur vélin.
Pour les Vers tu choisis l'ingénieux Voltaire,
Et quand du sérieux tu parois te distraire,
Quantz †, Graunt ‡, Hasse §, Hendel ⸸, *par leurs touchans accords*
De tes desirs naissans agitent les ressorts.
Le mérite, en un mot, est la source fertile
Où tu puises le vrai, l'agréable & l'utile;
Et si dans l'avenir je voulois pénétrer
Je verrois ton Esprit alors se concentrer
Dans les doctes clartés que Wolf **, *digne d'envie,*

Ré-

* Traduit en François avec les remarques du Chevalier Folard.

† Musicien, engagé à la Cour de Saxe, qui joüe parfaitement de la flute traversière, compose de même, & a enseigné S. A. R. le Prince Roïale de Prusse à en joüer en Maître.

‡ Premier Maître des Concerts du Prince Roïal, Violon & Compositeur du premier ordre.

§ Premier Maître de Chapelle à la Cour de Saxe, connu par ses excellens Ouvrages.

⸸ Compositeur fameux de l'Opera de Londres.

Ces quatre Messieurs excellent en composition, & ont une réputation connue & établie.

** M. Wolff est trop prisé des Savans pour

 en

Répand de toutes parts ſur la Philoſophie.
Car, Prince, ne crois pas que l'Etre Souverain,
Oignant des Rois, des Ducs, leur donne un titre vain.
S'il admet des Céſars, il chérit un Mécène ;
L'intervalle des tems n'en diſſout point la chaîne,
Et Wolf, *ce divin* Wolf, *ce profond ſcrutateur,*
*Un jour le Sceptre en main verra ſon Sectateur *.*
Mais excuſe l'eſſor, qui, de ta gloire avide,
Semble ouvrir des avis au bon goût qui te guide,
Qui t'illumine en tout, & qui judicieux,
Concourant à te rendre, & tes ſujets heureux,
De leurs droits & des tiens te fait unir l'Etude,
Et ſait t'initier dans l'utile habitude,
De ne jamais uſer du ſouverain pouvoir
Pour forcer des ſujets au-délà du devoir.
Prince, tel fut toujours le ſoin d'un bon Monarque,
Avec ces ſentimens il ne craint point la Parque ;

Il

en parler. Le Prince Roïal a gouté, & ſuit ſes principes.

* La prédiction s'eſt vérifiée depuis la compoſition de ces vers, par l'avenement du Prince Roïal à la Couronne. Ce n'eſt pas par cela ſeulement que M. Wolff triomphe, & triomphera de ſes Antagoniſtes.

Il consacre son Nom à l'Immortalité.
Le Prince & le sujet n'ont qu'un même traité ;
Et tu sais qu'en Symbole on donne à la Puissance
Dans une main un Glaive, en l'autre la Balance,
Pour marquer que le bras qui peut vaincre & punir,
Jamais de l'équité ne doit se départir.
Ainsi t'étudiant à tout ce qui peut plaire,
De ta Patrie un jour tu deviendras le Pere.
Déjà ton doux abord, ta libéralité,
*Ce cœur, dont l'Indigent n'est jamais rebuté *,*
De cet heureux surnom t'assure le partage.
Remplis, Prince, remplis ce fortuné présage,
Ne te lasses jamais d'un aussi bel emploi ;
Aider les Malheureux, est l'ouvrage d'un Roi.
Mais que fais-je ? Où m'engage, ou m'emporte ma veine ?
Peindre tes attributs, en achever la chaîne,
Est un projet, auquel condredit ma raison.
Plus sage que ma Muse, elle m'oppose un non,
Qui, d'un ton soutenu de ses leçons sensées,
M'arrête ici tout court, & livre mes pensées
Aux vœux que tes vertus entrainent sur leurs pas :
Combien, Prince, en ce jour, combien n'en fais-je pas ?

* On ne sauroit être plus charitable qu'il l'est.

L'ELOGE DE LA RETRAITE, EN STANCES IRREGULIERES,

Préſenté à S. A. R. DOUAIRIERE DE WURTEMBERG, lorſque pour ſe retirer à Göppingen, lieu de ſon Doüaire, elle quitta la Cour de Stutgard le 4. de Juin 1739.

RETraite! à qui ma Muſe enſévelie
Dans le ſommeil,
Doit aujourd'hui ſa verve rétablie,
Et ſon réveil.
Daigne à jamais dans ces lieux ſolitaires
La garantir, par tes ſoins ſalutaires,
D'un ſort pareil.

Qu'à mes accens, je vois d'objets en foule
Se préſenter!
Prés émaillés, verds Côteaux, Eau qui coule,
Tout peut tenter;
Mais non, mon Chant, plein d'une noble audace,
Veut de mon cœur ſuivre l'heureuſe trace,
Sans s'écarter,
Et juſqu'à vous, Princeſſe incomparable,
Porter ſa voix,
Puiſque vous ſeule en ce Réduit aimable
Donnez des Loix.

Il

❦

Il eſt connu que l'encens vous offenſe ;
Mais pourriez-vous me blâmer que j'encenſe,
Le juſte choix,
Qui vous donna du goût pour la retraite ?
Goût attraïant
Pour la vertu ! qui rarement s'arrête
Aux faux brillant.
Frivole éclat ! qui trop aux Cours abonde,
Pour qu'à vos yeux le ſéjour du grand monde
Fût ſéduiſant.

❦

Senſible effet d'un jugement ſolide !
Qui ſans bandeau
Court au réel ! Abandonne le vuide,
Et trouve beau
Qu'un Mortel, las d'une vie orageuſe,
S'en procure une auſſi douce qu'heureuſe,
Dans un Hameau.

❦

Là, dites-vous, brille de la Nature
Le grand Môteur.
Tout en inſtruit, la plus vile verdure
Comme la fleur.
Là, chaque objet dans ſa ſimple ſtructure
Taxe l'orgueil, la beauté, la parure,
D'humaine erreur.

❦

C'eſt là, qu'on peut gouter dans l'innocence
De vrais plaiſirs,
Qu'on peut remplir ſans bruit & ſans dépenſe
De bons deſirs.
Vivre à ſon gré, riche, ou dans l'indigence,
Et reſſentir la benigne influence
Des doux Zéphirs.

Tel eſt l'état où place la Retraite.
On ſuit ſon goût.
Sans s'intriguer, on y fournit ſa traite
Juſques au bout.
Hélas! pourquoi faut-il qu'on en déloge?
Car pour tracer en un mot ſon éloge,
On y peut tout.

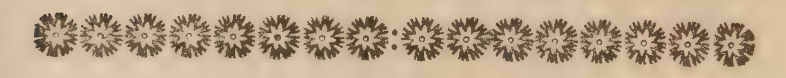
On n'y voit point, vrais fleaux de la ville,
Le Tien, le Mien,
Sucer à ſec par ſa guerre civile
Le Citoïen;
La pauvreté, placée au rang des vices,
Ni l'opulence, en butte aux injuſtices,
Réduite à rien.

Après vous donc je conclurai, Princeſſe,
Qu'en votre choix
Luit le bon goût, la vertu, la juſteſſe
Tout à la fois;
Et qu'il n'eſt rien, comme la ſolitude,
Pour concentrer notre ame dans l'étude
Des ſaintes Loix.

Souffrez qu'ici ma Muſe, hors d'haleine,
Borne ſon cours.
Puiſſe influer la Bonté ſouveraine
Sur vos beaux jours;
Les affranchir des dégoûts de la ville,
Et vous donner l'agréable & l'utile
Par ſon ſecours!
Joüiſſez-en juſques dans la vieilleſſe
Sans nul revers;

Sans

Sans que jamais ni crainte, ni tristesse
Vienne au travers;
Et sans qu'enfin votre bonté délaisse
L'Auteur des Vers.



LES SAISONS ET LES AGES.

Allégorie, présentée à S. A. S. MADAME LA PRINCESSE LOUISE DE WURTEMBERG, FILLE DE S. A. R., le 3. de Février 1740. Anniversaire de sa Naissance.

COmme chaque Saison, chaque Age a son mérite,
Leur ordre se ressemble & leur propriété.
Rien n'en peut altérer ni suspendre la suite,
Et l'homme la mesure avec rapidité.

Le Printems saisit l'œil par sa vive parure.
L'Eté moins fier; mais beau, forme & meurit le fruit.
L'Automne offre & répand les dons de la Nature.
L'Hyver jusqu'à sa fin, en repos s'en nourrit.

C'est ainsi que l'on voit la brillante jeunesse
S'attirer les regards & captiver les sens:
Et telle on vous admire, adorable Princesse!
Dans ces Roses, ces Lys qu'offre votre Printems.

 Que

Que ne ſerà-ce pas ? Quand votre Eté fertile
Viendra meurir les fruits que promet votre Cœur ;
Ces vertus d'un goût pur, dont la ſaveur utile
Eſt le contre-poiſon des appas de l'erreur.

Votre Automne à ſon tour aura de quoi ſurprendre,
Et tels, de vos beaux dons, ſimples admirateurs,
Gagnés par votre exemple, alors viendront s'y rendre,
Pour ſe qualifier vos vrais Imitateurs.

Quand votre Hyver enfin couronnera votre âge,
Vous ſaurez, vous direz que tout eſt vanité ;
Mais vous vous nourrirez du ſolide avantage
D'en attendre l'iſſuë avec tranquillité.

Puiſſe ce foible eſſai de mon pinceau timide,
Avoir de vos ſaiſons rencontré le Portrait.
Il a pris pour couleurs mes vœux ; ſans autre guide,
Mon cœur en a lui-même eſquiſſé chaque trait.



L'E-



L'ELOGE DU MARIAGE,

Adressé par l'Auteur à son Epouse.

DAns les accès d'une verte Jeunesse,
Du vrai bonheur on s'écarte sans cesse,
On méconnoît ses plus fiers ennemis.
Aux passions l'homme, alors trop soumis,
Aveuglément suit l'ardeur qui l'entraine,
Et sans faire aucun souci, ni peine
D'un avenir redoutable & caché,
Au seul présent son cœur est attaché.
Que s'ensuit-il? Cette fatale yvresse
En épargne un, pour mille qu'elle blesse.
L'âge mur vient, on voudroit racheter
A prix de sang ce qui sut nous flatter,
Jusqu'au moment que notre ame, éclairée
De la raison, prit la route assûrée.
On s'apperçoit hélas! souvent trop tard,
Que tel objet, décrépit de son fard,
Loin d'être beau, cache une forme hideuse:
Qu'une entreprise, une idée étoit creuse,
Quoiqu'à nos yeux par des chemins fleuris
Elle guidât nos vœux les plus chéris.
Tel Lysimond au Printems de son âge
Se déchaînoit contre le Mariage.

Etat

Etat génant! Enfer anticipé,
S'écrioit-il! par le vice dupé.
Volons plûtôt, volons de Belle en Belle,
Tous les matins visitons vingt ruelles:
Ciel! que d'ennuis dans un lit conjugal!
Très bien l'a dit cet Auteur jovial;
Foin du pâté! Toujours pâté d'anguilles,
Bien mieux vaudroient par fois des béatilles.
O Lysimond! que ce raisonnement
Te paroissoit, & doux, & concluant!
Mais aujourd'hui que ta force affoiblie;
Que ta santé de cent maux assaillie;
Et que tes fonds, en ragoûts épuisés
Jusques à rien se sont subtilisés,
Tu voudrois bien qu'un petit ordinaire
Fût ton partage, il n'auroit rien d'austère.
Tu voudrois bien qu'une tendre Moitié
Soit par amour, ou fût-ce par pitié,
Remédiant à tes douleurs aiguës,
Se contentât de tes forces perdues.
Et si le sort, bizarre dans ses dons,
T'en donnoit une opulente en Biens-fonds;
D'un héritier dans sa flamme impuissante
A chaque instant ton ame impatiente,
Imploreroit & tenteroit l'ottroi.
Cher Lysimond! quel creve-cœur pour toi?
De n'avoir pas, à la fleur de ton âge,
De ta raison fait un meilleur usage;
Ouï, d'avoir pû dans tes fougueux accès
A l'Hymenée intenter un Procès,
Quand tu pouvois, lui voüant tes prémices,
De cet état savourer les délices.
Concluons donc qu'un Mortel est heureux,

Lors-

Lorſqu'à vingt ans il penſe en homme vieux,
Ses paſſions alors miſes en bride,
Ont le bon ſens, & pour frein, & pour guide.
Il les maitriſe; & jaloux de ſes droits,
Il ſait gouter d'Hymen les douces Loix.
On eſt flatté du tendre nom de Pere,
Et dans ſa race on reçoit le ſalaire
D'une union que la fidélité
Attache au char de la félicité.

Envoi.

Petit Amour! qui dans tout bon Ménage
Dois préſider aux nœuds du Mariage,
Porte ces Vers à ma chère Moitié.
Au lieu de feux, parle-lui d'amitié;
Ce mot eſt plus du goût de l'Hymenée.
Dis-lui qu'encor je chéris la journée,
Où par un ouï nos cœurs furent unis,
Et qu'à jamais j'en connoîtrai le prix.

JE ne doute pas, ſage & ſavant Abukibak, que tu ne trouves du feu, de l'imagination & de la délicateſſe dans ces différentes Piéces; mais tu feras ſurpris lorſque tu ſauras que l'Auteur de qui elles ſont, eſt né dans le fond de l'Allemagne, & qu'il y a été élevé. Des Poëtes François, je dis de bons Poëtes, ne deſavoüeroient point ces vers. En vérité cela fait honneur à la Nobleſſe Allemande,

&

& il eſt flatteur pour elle d'avoir des Membres qui ſavent même dans les Langues étrangères s'expliquer avec toute la politeſſe des Auteurs, à qui ces Langues ſont naturelles & maternelles.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Porte-toi bien.

Fin du Tome cinquième.

